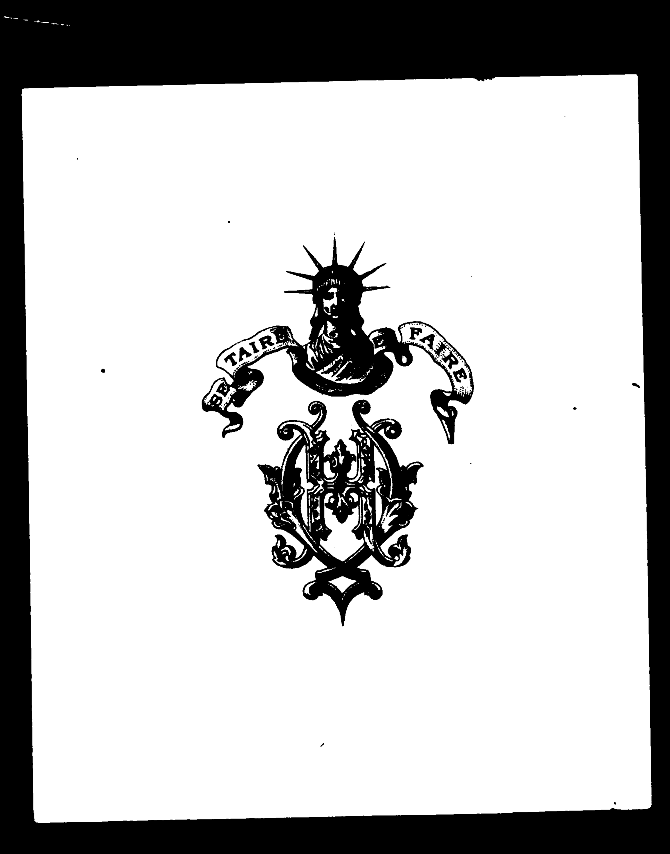
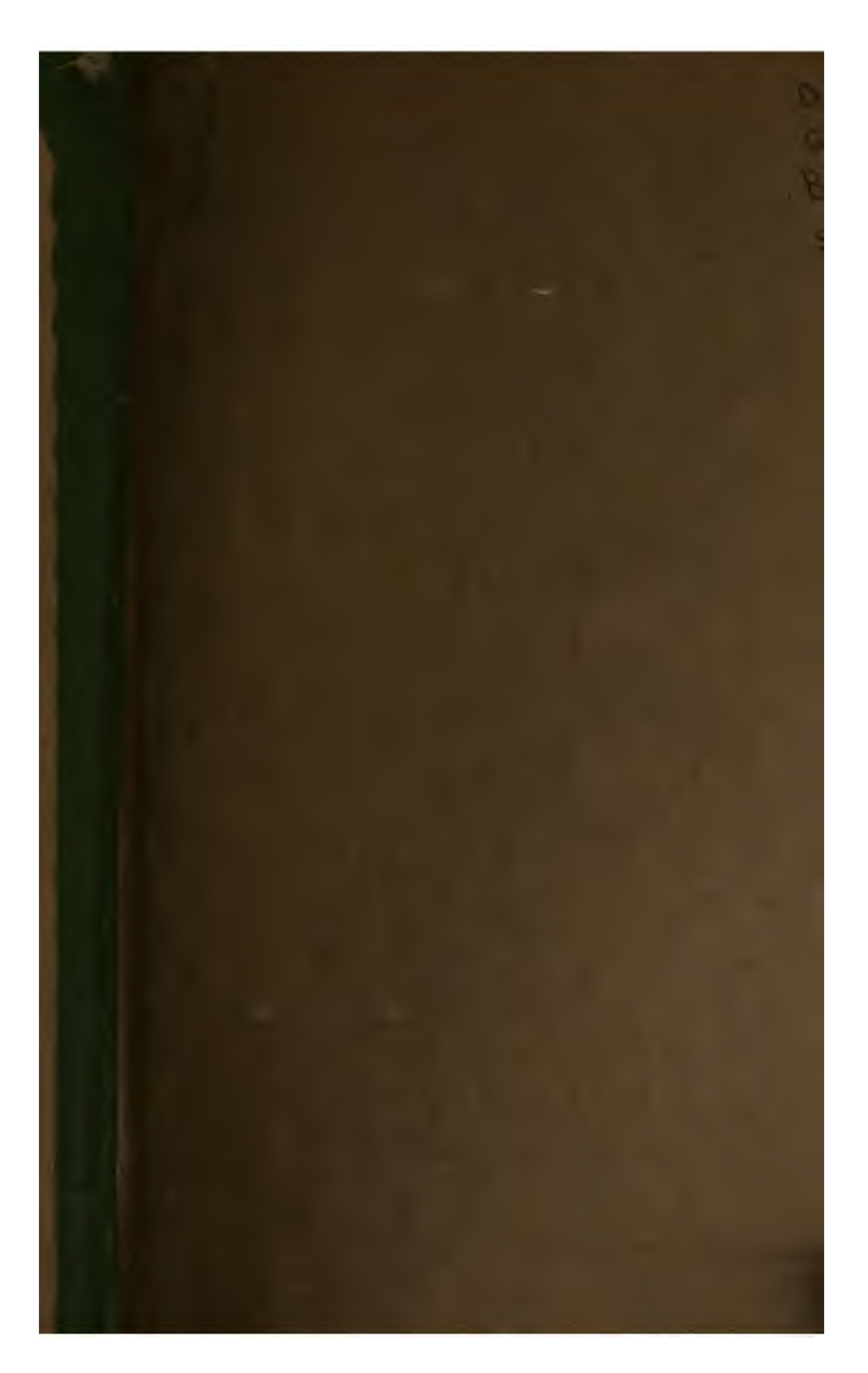

SE TAIRE
FAIRE



HISTOIRE

DU

PEUPLE BRETON

DEPUIS SON ARRIVÉE EN ARMORIQUE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

YVES SÉBILLOT



PARIS

J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR

3, Rue du Sabot, 3. — PARIS (VIe)

1903

HISTOIRE

DU

PEUPLE BRETON

DEPUIS SON ARRIVÉE EN ARMORIQUE

JUSQU'A NOS JOURS

PAR

Paul YVES SÉBILLOT



PARIS

J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR

3, Rue du Sabot, 3. — PARIS (VIe)

1903

Vignaud fils

PRÉFACE

Bretoned a galon, d'eoc'h eo me a westlan an Istor hon Vrô !

Bretons de cœur, c'est à vous que je dédie l'Histoire de notre Pays !

A l'Ouest de la France s'étend une grande presqu'île d'un aspect sauvage et tour à tour joyeux ou mélancolique : c'est la Bretagne ; sur son sol habite une population celtique qui a conservé à travers les siècles sa langue, sa foi, ses traditions antiques et ses costumes : c'est le Peuple Breton.

Mais la Bretagne n'est pas seulement la terre des landes et des menhirs que les amateurs de pittoresque envahissent chaque été, où les Parisiens vont « prendre les bains de mer » et chercher des bonnes en coiffes de dentelle. Non, il y a autre chose derrière le décor magnifique de la Bretagne, il y a la vieille âme bretonne, l'âme d'un peuple entier qui évolue, qui pense et qui écrit, et dont les littérateurs et les bardes chantent les rêves d'avenir, étudient le présent et célèbrent le glorieux passé.

L'Histoire du Peuple Breton peut se diviser en deux grandes périodes : c'est d'abord une lutte de dix siècles que soutient pour sa liberté la petite nation bretonne. Vaincue à la fin par la France, ravagée par les troupes ennemies, la Bretagne ne trouve la paix qu'au prix de la perte de son indépendance et du mariage de la duchesse Anne, la dernière fille des princes bretons, avec le roi Charles VIII.

La seconde période dure encore : C'est la Bretagne réunie à la couronne. La France depuis lors a dans les Bretons, non plus des ennemis, mais des sujets loyaux tant qu'elle respecte la foi et les libertés de la Bretagne. Mais, dès que le gouvernement français, qu'il fût royal, impérial ou républicain,empiète sur ce que les Bretons regardent comme leurs Droits, alors le vieil esprit national se réveille, le peuple proteste énergiquement, se soulève et ne rentre dans l'ordre que satisfait ou vaincu, témoins les révoltes de Mercœur, du papier timbré, de Pont-Callec, des Chouans de 1793 et de 1815 et les événements de l'an dernier.

C'est cette longue suite de luttes et de tyrannies que j'ai tenté de résumer en un volume d'une lecture facile, en m'efforçant de tenir un juste milieu entre la documentation excessive et la concision exagérée.

Les Bretons n'ont pas de tout temps habité la

Bretagne, ils n'appartiennent pas à la même race que les autres populations françaises; fuyant de l'Ile de Bretagne devant les Anglo-Saxons, au v[e] siècle après J.-C., ils vinrent s'établir dans la péninsule armoricaine. L'histoire de Bretagne ne commence donc en réalité qu'à cette époque ; c'est pourquoi je me suis contenté de retracer en quelques pages le peu que l'on sait sur l'Armorique avant l'arrivée des Bretons.

Comme la grandeur d'un peuple ne consiste pas seulement dans les guerres glorieuses qu'il soutint, mais aussi dans la renommée qu'acquirent ses enfants dans les combats sur terre ou sur mer, dans la littérature ou dans les sciences, j'ai cru bien faire en intercalant dans le récit historique de courtes biographies sur les Bretons illustres ou dignes de l'être. Et, il n'est peut-être pas de petite nation à avoir produit autant de grands hommes que le peuple breton.

Lorsque j'entrepris les recherches que nécessitait ce travail, je fus stupéfait de leur nombre; malheureusement, tous ces grands hommes dont la Bretagne aurait le droit de se glorifier, sont, pour la plupart, inconnus même des Bre-is. Si cette partie de mon ouvrage peut con-buer à en tirer quelques-uns d'un injuste bli, ce sera pour moi la récompense la plus

flatteuse pour le travail auquel je me suis liv
Tout peuple qui écrit doit avoir dans bibliothèque trois ouvrages fondamentaux : dictionnaire et une grammaire de sa langue, une histoire nationale. Des deux premiers, Bretagne n'en manque pas ; quant au tro-sième, il a été, il est vrai, publié de nombreu et excellents travaux sur le sujet, mais il sont, ou trop brefs ou trop volumineux ou n retracent seulement qu'une période du passé d la Bretagne.

C'est pour combler cette lacune que j'ai écri cette histoire populaire du Peuple Breton, réu-nissant dans un même volume toutes les pério-des, depuis l'arrivée en Armorique jusqu'à *nos* jours.

Puissé-je avoir mené à bien cette œuvre ardue et délicate et puisse cet ouvrage de vul-garisation trouver un accueil favorable auprès du public et en particulier de mes compatriotes.

C'est l'amour que je porte à mon pays natal qui m'a fait choisir comme sujet de mon pre-mier livre l'Histoire du Peuple Breton.

Yves Sébillot.





HISTOIRE
DU PEUPLE BRETON
DEPUIS SON ARRIVÉE EN ARMORIQUE JUSQU'A NOS JOURS

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE ET DESCRIPTION DE LA BRETAGNE.

§ 1. — **Généralités.** — La Bretagne qui se nommait autrefois et que l'on appelle encore souvent Armorique (pays de la mer) est une vaste presqu'île à l'ouest de la France, qui s'avance sur l'Océan. Sa superficie est de 3.400.000 hectares.

On représente généralement la Bretagne comme

étant une contrée stérile et déserte. C'est une erreu que de grands écrivains comme Chateaubriand ont contribué à propager, et qu'il importe de détruire. Car, s'il y a de grandes landes, les terrains cultivés sont nombreux et par endroits très fertiles, la population agricole de la Bretagne est très dense et enfin, un pays qui a une population moyenne de 95 habitants au K. K. n'est pas un désert.

La Bretagne est bornée au nord par la Manche, à l'ouest et au sud par l'Océan Atlantique et la Vendée, à l'est par les départements de la Manche, de la Mayenne et du Maine-et-Loire. Quand la Bretagne était indépendante sa capitale était Rennes, mais les ducs habitaient tantôt Nantes, tantôt Vannes. La Bretagne est aujourd'hui morcelée en cinq départements :

Départements	*Chef-lieux*	*Sous-préfectures*
Finistère	Quimper	Morlaix, Quimperlé, Brest, Châteaulin.
Morbihan	Vannes	Pontivy, Ploërmel, Lorient.
Côtes-du-Nord	Saint-Brieuc	Dinan, Guingamp, Lannion, Loudéac.
Ille-et-Vilaine	Rennes	Fougères, Saint-Malo, Vitré, Montfort, Redon.
Loire-Inférieure	Nantes	Ancenis, Châteaubriant, Paimbœuf, Saint-Nazaire.

§ 2. — **Montagnes.** — La Bretagne est sillonnée par trois chaînes de montagnes : les monts d'Arrée, du Ménez, et les montagnes Noires. Elles sont peu élevées : le point culminant se trouve dans les monts d'Arrée et n'atteint que 391 mètres. C'est le mont Saint-Michel, près de Huelgoat, qu'il ne faut pas con-

fondre avec le célèbre Mont Saint-Michel, dans la *baie* de Cancale, jadis breton, mais depuis, suivant le dicton fameux :

Le Couësnon,
Par sa folie,
A mis le mont
En Normandie.

§ 3. — **Cours d'eau.** — La Bretagne ne possède, à part la Loire et la Vilaine, que des rivières de peu d'étendue. Les principales sont : le Couesnon, la Rance, l'Arguenon et le Trieux qui se jettent dans la Manche ; l'Elorn, l'Aulne, l'Aven, l'Odet et le Blavet qui se jettent dans l'Atlantique. Les principaux canaux sont ceux d'Ille et Rance et de Nantes à Brest.

§ 4. — **Presqu'îles, caps et golfes.** — Les caps les plus importants sont : le cap Fréhel, la pointe Saint-Mathieu, le cap de la Chèvre, les pointes du Raz, et de Penmarc'h, la presqu'ile de Quiberon, la pointe du Croisic, et le sillon du Talbert, près Tréguier. Parmi les golfes il faut citer : les baies du Mont Saint-Michel, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, la rade de Brest, les baies d'Audierne, de Douarnenez, le golfe du Morbihan, la baie de Quiberon et l'embouchure de la Loire.

§ 5. — **Iles.** — Près du littoral breton se trouvent quelques îles ; les trois plus grandes sont les îles d'Ouessant, de Belle-Ile et de Groix et un certain nombre de petites parmi lesquelles on doit remarquer:

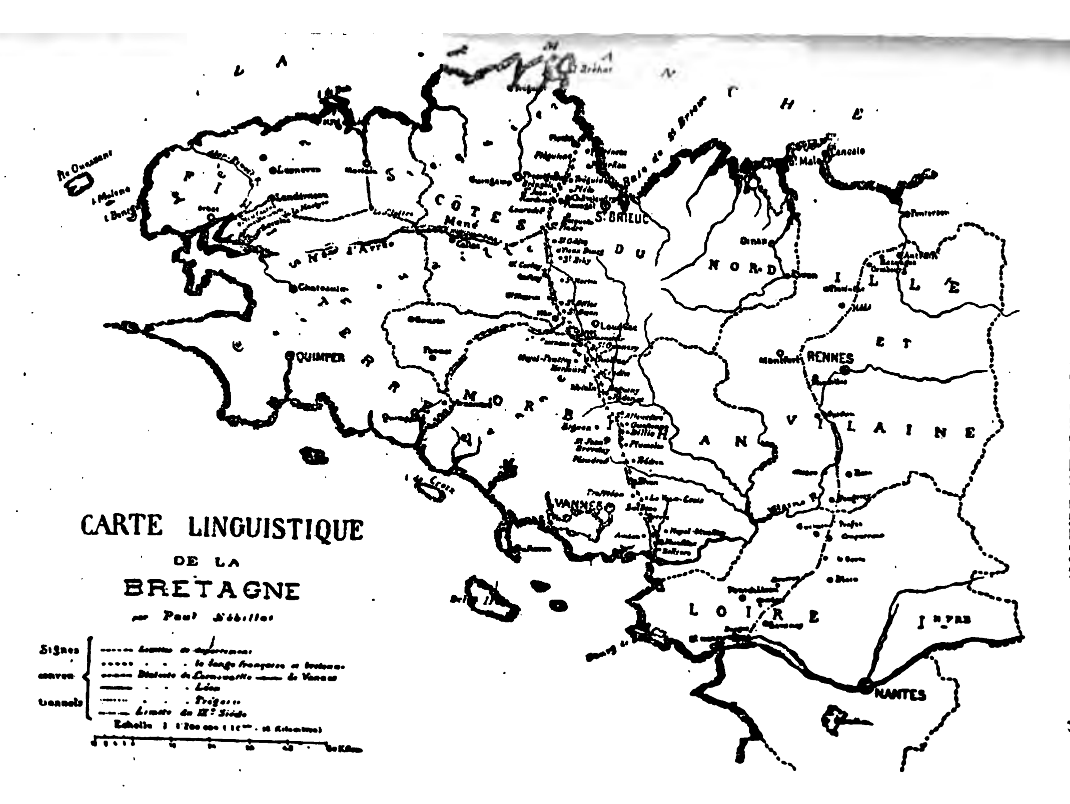
les Iles de Houat et d'Hœdic, les Glénans, l'Ile de Sein, de Batz, les Sept-Iles et l'île de Bréhat.

§ **6. — Climat.** — La Bretagne est traversée par le 48° de latitude. Son climat, dit armoricain, est tempéré. Il pleut beaucoup dans certaines parties de la Bretagne, à Brest, en particulier.

Le voisinage du courant chaud, le Gulf-Stream, qui longe la côte nord-ouest du Finistère, fertilise cette région, mais provoque d'épais brouillards qui sont fréquemment la cause de sinistres le long des côtes bretonnes.

§ **7. — Description.** — La Bretagne est un pays maritime. Déchiquetée par l'Océan, ses côtes sont de véritables dentelles, présentant une multitude de golfes, de caps et d'îles. Pline l'appelait « péninsule spectatrice de l'Océan ». C'est la terre classique des corsaires, Surcouf, Cornic, Cassard, Duguay-Trouin; c'est le pays qui a produit tant d'illustres marins et colonisateurs, Jacques Cartier, Ducouëdic, Kerguelen. La Bourdonnais et bien d'autres encore. A l'époque actuelle même, les trois quarts des marins de la flotte française sont des Bretons.

L'intérieur de la Bretagne présente beaucoup de terrains cultivés et fertiles, semés çà et là de landes qui donnent par leur aspect inculte et sauvage tant de caractère et de poésie au pays breton. La plus étendue d'entre elles est celle de Lanvaux qui n'a pas moins de cinquante kilomètres de longueur. Des forêts couvrent également des espaces considérables; la plus grande, celle de Paimpont, qui est un débris


CARTE LINGUISTIQUE
DE LA
BRETAGNE
RENNES
NANTES
VANNES
QUIMPER
S^T BRIEUC
CÔTES DU NORD
ILLE ET VILAINE
LOIRE

de l'ancienne forêt de Brocéliande chantée par le bardes du moyen âge, occupe un espace d 6.000 hectares.

La Bretagne n'a pas produit que des marins, ell compte beaucoup de grands hommes parmi les litté rateurs et les guerriers. Que de noms à citer! Brizeux La Villemarqué, La Mennais, Luzel, Chateaubriand Renan, Duguesclin, Noménoé, Richemond, Clisson La Tour d'Auvergne, Cambronne, etc...

§ **8. — Le Peuple Breton.** — Les Bretons sont, avec les Celtes d'Angleterre, les derniers représentants de la grande race celtique.

Le peuple breton est très catholique, mais derrière la religion chrétienne, se trouve tout un fond de survivances d'usages païens tels que le culte des pierres, des fontaines, du feu, etc., qui font que la Bretagne a, en quelque sorte, une religion à part. Le Breton est têtu, fort, endurant, loyal et brave ; il a malheureusement une trop grande facilité à s'adonner à la boisson.

Le peuple breton est très attaché à son pays natal, et il garde à travers les siècles sa langue, sa foi et ses coutumes avec une persistance contre laquelle sont impuissantes les tentatives des hommes et du temps.

§ **9. — La Langue Bretonne.** — Les Bretons parlent toujours l'idiome national dont se servaient leurs aïeux, les Bretons qui du ve au viie siècle, vinrent s'établir en Armorique. La langue bretonne a cependant subi des reculs sensibles depuis le

XIe siècle, mais la limite entre le breton et le patois gallo n'a presque pas varié depuis cent ans.

La langue bretonne est encore le langage habituel de 1.500.000 Bretons dont 500.000 environ ne connaissent que cette seule langue. Le breton (en breton : *Brezonek*) n'est malheureusement pas une langue uniforme. Il comprend quatre dialectes : Le Trégorrois, le Léon, le Cornouaillais et le Vannetais.

Depuis un certain temps, la poésie et la littérature bretonnes ont été remis en honneur. La Villemarqué avec son *Barzaz Breiz*, chef-d'œuvre que certains placent au-dessus de l'*Iliade* et de l'*Enéide*, fut avec Luzel un des précurseurs du mouvement actuel de Renaissance de la langue bretonne. Le savant Le Gonidec, par ses nombreux travaux, contribua puissamment à ce réveil en fixant les principales règles de la grammaire et de l'alphabet bretons.

Malgré cela le Breton est rigoureusement banni des Ecoles, il serait pourtant à souhaiter que la vieille langue bretonne, au lieu d'être combattue par les instituteurs français et par une partie des congrégations enseignantes, fût rétablie au rang auquel elle tous les droits, et qu'elle soit enseignée concurremment au français dans toutes les écoles de Basse-Bretagne, comme le malgache et le tamoul sont enseignés dans les colonies de Madagascar et de l'Inde.

§ **10.— Population.** — La population bretonne, ʌ ''encontre de celle de la France, augmente tou-rs dans une notable proportion. De 2.947.348 habi-ıts en 1872, elle est passée à 3.071.868 habitants en 31 ; les deux derniers recensements accusent :

celui de 1896 3.139.797 habitants, et celui de 190[illegible] 3.186.637 habitants.

Et combien de Bretons quittent chaque année leur pays natal pour venir à Paris ou ailleurs dans l'espoir le plus souvent déçu, d'y faire fortune! On évalue à plus de 100.000 le nombre des Bretons de Paris, et on estime qu'il y en a environ 250.000 répandus en France et dans le monde entier.





PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE II

L'Armorique avant l'arrivée des Bretons.

1° LA BRETAGNE PRÉHISTORIQUE.

§ 1. — **Origines.** — On ne sait quelle fut l'origine des premiers habitants de l'Armorique ; ce que l'on peut affirmer c'est qu'elle fut peuplée dès une époque très reculée, et que le culte des mégalithes y fut pratiqué fort longtemps, témoin les nombreux menhirs et dolmens parsemés plus que partout ailleurs sur l'étendue de la Bretagne. A la population indigène, presque anéantie par les invasions barbares, vinrent se joindre et la supplanter les Celtes de l'Ile de Bretagne, qui chassés de leur pays vinrent se réfugier en Armorique.

§ 2. — **Le culte des mégalithes.** — On ne possède aucun document sur l'usage des menhirs ni sur leurs constructeurs. Les géographes grecs ou latins qui ont décrit la Gaule n'en font pas mention, et César

n'en parle pas non plus dans ses *Commentaires*, bien qu'il ait dû en rencontrer certainement dans différentes parties de la Gaule, et principalement dans son expédition contre les Vénètes. Ce n'est d'ailleurs qu'à une époque très moderne que l'on s'est occupé des monuments mégalithiques. On les rattachait autrefois au culte druidique, en prenant les dolmens pour des tables à sacrifices. Aujourd'hui, on connait assez la religion des druides pour rejeter cette affirmation, et assurer que les dolmens n'étaient autre chose que des tombeaux, et qu'ils furent toujours recouverts de terre, de façon à former une butte que l'on appelle alors un tumulus. Quant aux menhirs ce sont probablement des monuments commémoratifs érigés pour perpétuer le souvenir d'une bataille ou d'un guerrier fameux, et les alignements, tels que ceux de Carnac, seraient alors un vaste Panthéon celtique.

Le culte des mégalithes est peut-être une survivance d'une religion plus ancienne encore et que l'on pourrait appeler *pré-mégalithique*. Les peuples primitifs durent croire en effet que les gros rochers naturels que l'on voit à la surface du sol étaient, en raison de leur grosseur ou de leur forme bizarre, la demeure d'êtres surhumains qu'ils se mirent à adorer parce qu'ils les craignaient, tels les Grecs adorant Jupiter le dieu de la foudre parce qu'ils en avaient peur. Peut-être les menhirs ne sont-ils que l'imitation de ces pierres naturelles, et que leurs constructeurs aient voulu élever des monuments semblables à ceux qu'ils croyaient habités par leurs dieux.

La manière dont ils ont pu être édifiés reste également un problème. On suppose que c'est au moyen de plans inclinés sur lesquels les traînaient des multitudes d'hommes.

Les Bretons ont encore un respect mêlé de crainte pour les menhirs. Peut-être est-ce une survivance d'anathèmes lancés par leurs constructeurs contre ceux qui auraient tenté leur destruction. Le culte des mégalithes subsiste d'ailleurs en Bretagne et dans quelques parties de la France. L'on vient encore auprès d'eux pour obtenir la guérison d'une maladie et, pour les femmes, la fécondité, en leur offrant parfois des gâteaux ou des bouquets.

Quand le christianisme pénétra en Armorique, les apôtres essayèrent vainement de faire abattre les mégalithes ; le peuple les respectait et les protégeait. Devant l'entêtement des habitants, ils se contentèrent le plus souvent de planter une petite croix sur le haut des menhirs, curieuse superposition d'une religion à une autre, très habile en ce sens qu'elle faisait bénéficier le nouveau culte du respect dont on entourait l'ancien.

§ 3. — **Le druidisme.** — Au culte des mégalithes succéda la religion des druides. On la connaît par quelques courts passages des écrivains de l'antiquité. Les druides ou prêtres venaient, dit-on, de l'Ile de Bretagne, et se répandirent bientôt dans toute Gaule. Ils enseignaient, nous dit Aristote, à ne point re le mal et à être courageux. Ils se partageaient trois castes : les prêtres, les sacrificateurs et les des qui chantaient les hymnes religieux et les

actions d'éclat des guerriers. Ils n'avaient pas de temples, et leur culte se célébrait au milieu des forêts. Une de leurs divinités était *Teutatès*, dieu de la guerre, auquel ils immolaient des victimes humaines dans les grandes calamités. Au commencement de l'année, ils célébraient la cueillette du gui qui, restant toujours vert, leur paraissait le symbole de l'immortalité de l'âme. Ils croyaient en effet à la transmigration des âmes ; après la mort, des barques venaient la nuit chercher les ombres des trépassés, et les conduisaient au lointain paradis de l'île d'Avalon.

§ 4. — Les prêtresses des Iles Armoricaines. — Il y avait, dit-on, dans l'Ile de Sein, neuf druidesses qui prédisaient l'avenir, avaient le pouvoir d'apaiser ou de soulever des tempêtes, et vendaient aux marins des vents favorables pour leur traversée. Ce ne sont pas les seules prêtresses que l'on retrouve en Armorique ; on prétend qu'à l'embouchure de la Loire, dans une île, vivaient d'autres druidesses qui devaient à un certain jour de l'année abattre de fond en comble le temple élevé à leur dieu, et le rebâtir avant le coucher du soleil. Si par malheur une d'entre elles laissait tomber une pierre pendant la construction, ses compagnes la massacraient aussitôt et répandaient ses restes autour du nouveau temple.



2° LUTTE CONTRE CÉSAR. L'ARMORIQUE ROMAINE.

§ **1. — L'Armorique au temps de César.** — C'est dans César que l'on trouve les premiers renseignements historiques sur l'Armorique et ses habitants.

Le pays était alors divisé en cinq tribus distinctes, à peu près réparties dans les limites actuelles des cinq départements bretons. Les *Rhedones* (Ille-et-Vilaine) avec pour capitale *Condate* (Rennes). Les *Curiosolites* (Côtes-du-Nord) dont la ville la plus importante était, croit-on, Corseul. Les *Vénètes* (Morbihan) avec pour ville principale *Dariorigum* qui est aujourd'hui Vannes ou Lokmariaker. Les *Osismi* (Finistère) avec Vorganium (Carhaix) pour capitale ; et enfin les *Namnètes* (Loire-Inférieure) avec *Vorganium* qui n'est autre que la ville actuelle de Nantes.

Ces cinq tribus faisaient partie de la Gaule dite Chevelue. C'est à tort que l'on a écrit que les populations gauloises étaient dans un état barbare. La civilisation gauloise, tout en étant inférieure à celle de Rome, était cependant assez avancée. Pour ne parler que de l'Armorique, la description que César nous a faite de la capitale des Vénètes en est une preuve. Il nous apprend que cette ville était la métropole d'un des Etats les plus puissants du littoral de la Gaule. Ils trafiquaient beaucoup, dit-il, avec l'île de Bretagne, étaient en rapport avec les riverains de la mer du Nord, et possédaient des navires élevés et

manœuvrant à la voile, dont le nombre n'était pas inférieur à deux cents. Ce chiffre, considérable pour l'époque, montre bien l'activité et la prospérité de la capitale des Vénètes avant la conquête romaine.

§ 2. — **Lutte contre César. Bataille navale devant Dariorigum.** — Les Armoricains furent les plus acharnés défenseurs de la liberté gauloise ; on prétend que Vercingétorix n'en avait pas moins de 36.000 dans son armée.

En 56 avant J.-C. les Vénètes résolurent de secouer le joug des Romains et de conserver l'indépendance que leurs ancêtres leur avaient laissée. Ils retinrent prisonniers des envoyés de César et firent savoir à son lieutenant qu'ils les garderaient tant que leurs otages ne leur auraient pas été rendus. César qui, lorsqu'il apprit cette nouvelle, se trouvait en Illyrie, se hâta d'accourir, de crainte que l'exemple des Vénètes n'amenât un nouveau soulèvement des tribus gauloises qui étaient à peu près pacifiées. Avec une flotte réunie à la hâte, César attaqua celle des Vénètes, ne pouvant s'emparer de leur ville par terre sans de grandes difficultés à cause de sa situation maritime. La flotte romaine, dont les vaisseaux à rames étaient moins hauts et dont les marins n'étaient pas accoutumés à manœuvrer sur l'Océan, était en état d'infériorité devant les vaisseaux à voile des Vénètes et leurs équipages éprouvés.

Cependant un temps calme favorisa les Romains. Les navires armoricains étant immobilisés à cause de l'absence du vent, ceux des Romains purent les approcher, et, au moyen de grandes faux, couper les

cordages qui retenaient les voiles des vaisseaux vénètes. Ceux-ci, après des combats d'abordage acharnés, furent capturés les uns après les autres et la ville de Dariorigum fut forcée de se rendre à discrétion. César, pour faire un terrible exemple, fit mettre à mort tout le Sénat et vendre comme esclaves tous les habitants.

Malgré cette défaite, les Armoricains se soulevèrent de nouveau en l'an 54, mais sans résultat, car leur armée se dispersa en apprenant une victoire de César sur les Gaulois. Après la prise d'Alésia deux ans après, l'Armorique devint romaine comme le reste de la Gaule.

§ 3. — L'Armorique sous la domination romaine. — Maîtres de l'Armorique, les Romains tentèrent d'y introduire leur civilisation. Pour empêcher tout soulèvement, ils y construisirent des routes stratégiques, par lesquelles ils pouvaient en peu de temps se transporter sur les lieux de l'insurrection. On voit encore des vestiges de ces voies romaines dans de nombreuses localités de Bretagne. La principale traversait la péninsule de part en part reliant entre elles les deux villes les plus importantes *Condate* et *Vorganium*. Le séjour préféré des Romains en Armorique semble avoir été *Corseul* qui, de grande ville qu'elle était à cette époque n'est plus aujourd'hui qu'une petite bourgade. On y trouve des ces nombreuses de voies romaines, les vestiges n temple de Mars et de quantité de villas. Tous débris, et les pierres que les laboureurs trouvent core dans les champs des environs de Corseul,

dénotent que du temps des Romains, s'élevait à cet endroit une ville fort importante pour l'époque.

L'Armorique romaine fit partie de la troisième Lyonnaise; mais les Armoricains se montrèrent rebelles aux usages romains, et prirent part à tous les soulèvements gaulois destinés à briser le joug des vainqueurs. Les Bagaudes en particulier trouvèrent en eux de puissants auxiliaires dans leur révolte qui mit l'influence romaine en Gaule si près de sa perte.

§ 4. — Le christianisme en Armorique. — La tentative des Romains pour changer la religion des Armoricains en leur faisant adorer les dieux de Rome fut presque vaine; les vaincus ne devaient abandonner la religion des druides que pour embrasser le christianisme. La nouvelle doctrine fut prêchée en Armorique vers le IVe siècle par les disciples de saint Martin de Tours. Les moines venus avec les émigrants bretons, du Ve au VIIe siècle, achevèrent l'œuvre de leurs devanciers.

Les apôtres eurent de la peine à faire les Armoricains adopter leurs doctrines, et plus d'une fois, ils durent christianiser les vieux usages païens. Ils ne purent obtenir du peuple l'abandon du culte des fontaines, et devant son entêtement, ils durent presque toujours se borner à donner un nom chrétien à la fontaine païenne et à construire non loin de là une petite chapelle.

Au VIe siècle, l'Armorique était peuplée d'ermites; c'est vers cette époque que le christianisme commença à prendre dans ce pays un caractère presque

officiel et que l'on vit se fonder des églises et des couvents.

§ 5. — Les Invasions barbares au Ve siècle. — Lorsque les barbares venus d'Asie envahirent et dévastèrent la Gaule, ils pénétrèrent également en Armorique. Les cités armoricaines s'unirent entre elles pour résister à l'invasion,et formèrent une sorte de fédération dont un des premiers actes fut de chasser les magistrats de l'empire romain dont ils n'avaient à espérer aucun appui. Malgré leur vive résistance, elles n'empêchèrent pas le pillage, l'incendie et la dévastation de leur territoire. Les ravages des barbares, commencés vers 406 durèrent fort longtemps. Tandis que les Huns dévastaient l'intérieur du pays, les pirates saxons de leur côté mettaient au pillage les ports et les villes du littoral.





PREMIÈRE PARTIE

DE L'ARRIVÉE EN ARMORIQUE A L'AN 938

CHAPITRE I

ARRIVÉE DES BRETONS D'ANGLETERRE EN ARMORIQUE (Ve ET VIe SIÈCLES).

§ 1.— **Causes de l'émigration.** — Les Iles Britanniques furent jusqu'au ve siècle entièrement peuplées par des Celtes. A cette date, un chef de l'Ile de Bretagne, en guerre contre un voisin, commit la faute funeste d'appeler à son secours un prince anglo-saxon. Celui-ci, la guerre terminée, refusa de quitter l'Ile, et au contraire, appela des compatriotes qui, du continent, vinrent s'établir sur la côte britannique. Ceux-ci, par des invasions successives envahirent toute l'Ile, la mirent à feu et à sang et s'en emparèrent malgré la résistance fameuse d'Arthur et de ses guerriers qu'enflammait par ses chants le barde Merlin.

Une partie des Celtes resta dans les Iles Britanniques, ce sont les Irlandais, les Ecossais, les habitants de l'île de Man, les Gallois et les Cornwaillais, qui furent, depuis, vaincus par les Anglais et soumis à leurs lois. Les tribus de l'Ile de Bretagne qui ne purent conserver leur liberté, plutôt que d'accepter le joug ennemi, émigrèrent en Armorique où leurs descendants forment encore le Peuple Breton auquel cette histoire est consacrée.

Les émigrants bretons trouvèrent l'Armorique dévastée par les invasions barbares, et s'y établirent sans obstacle.

C'est alors que commence véritablement l'Histoire du Peuple Breton. L'Armorique n'existe plus, son histoire est finie, celle de la Bretagne commence.

§ 2. — **Opinions.** — On ne possède que des documents vagues ou d'une authenticité douteuse sur l'établissement des Bretons dans la péninsule armoricaine. Il y a deux théories, très différentes l'une de l'autre, au sujet de cette période de l'histoire bretonne, et qui toutes deux ont trouvé de zélés partisans.

La première, et la plus ancienne, soutient qu'un chef des Bretons insulaires, Conan Mériadec, débarqua en Armorique et se rendit maître du pays par une prise de possession les armes à la main. La seconde, celle de M. de la Borderie, nie l'existence de Conan, et affirme que l'émigration dura pendant plusieurs siècles, et que les Bretons de l'Ile de Bretagne, chassés peu à peu par les Anglo-Saxons, vinrent pacifiquement et d'une façon isolée et progressive

établir en Armorique. Les pages qui suivent contiennent le résumé de ces deux théories.

§ 3. — **Première théorie. — Conan Mériadec.** — Vers l'an 380 un chef breton Conan Mériadec, chassé de l'Ile par l'invasion saxonne, la quitta en emmenant avec lui ses troupes, débarqua en Armorique, et fit alliance avec un général romain, Maxime, qui voulait se révolter contre l'Empereur et devenir indépendant. Avec l'aide de Conan Mériadec, il battit les armées impériales, et le chef breton fut en récompense de ses services nommé Roi de Bretagne par Maxime, à condition toutefois qu'il reconnaîtrait son autorité. Conan, maître du pays, le gouverna sagement et affermit sa puissance en accueillant les nouveaux immigrants bretons. Il fut le fondateur de la dynastie bretonne et ses descendants continuèrent à régner sur l'Armorique.

§ 4. — **Deuxième théorie. — Conquête pacifique.** — M. de la Borderie, dans son *Histoire de Bretagne*, tente de prouver l'excellence de la théorie opposée : la conquête pacifique. Il s'appuie sur plusieurs faits : l'absence de documents attestant l'existence de Conan Mériadec, le changement du nom de l'Armorique, et le remplacement de la langue gallo-romaine par le breton. Les Bretons, d'après lui, vinrent progressivement, village par village, s'établir dans l'Armorique dépeuplée par les invasions barbares, ils comblèrent les vides et finirent par reconstituer un peuple après trois siècles environ d'immigration partielle, amenant avec eux des

missionnaires, Malo, Corentin, Brieuc, Pol, Samson, qui convertirent l'Armorique à la religion chrétienne.

§ 5. — **Discussion.** — Il faut rejeter l'existence de Conan Mériadec et la théorie de la conquête par la force, car, outre que cela paraît peu probable, elle ne repose ni sur aucune preuve sérieuse ni sur un document quelconque contemporain.

Quant à la seconde théorie, elle est fort soutenable, quoique cependant plusieurs points semblent sujets à discussion. Il paraît peu vraisemblable que l'Armorique ait été aussi sauvage que l'avance M. de la Borderie, en se basant sur les rares documents que l'on possède sur cette époque. Or ceux-ci ont été rédigés par des moines qui avaient intérêt à rabaisser l'état des Armoricains pour rehausser leur mérite de les avoir convertis et civilisés. D'un autre côté, et pour la même raison, le petit nombre d'habitants ayant survécu aux invasions barbares devait, bien que peu considérable, être cependant moins réduit que ne le suppose M. de la Borderie, sans cela il n'eût pas été besoin d'un grand nombre de missionnaires pour les convertir au christianisme.

§ 6. — **Probabilités. — Conclusion.** — Ce qui semble certain, c'est que l'émigration dura fort longtemps, que les Bretons vinrent isolément s'établir en Armorique, par bandes plus ou moins nombreuses, de préférence sur la côte, et refoulant sans combat les débris de la population armoricaine vers l'intérieur, ou bien vivant côte à côte avec elle et

finissant par l'absorber. D'autre part, le nombre des Bretons émigrés, sans cesse augmenté par l'arrivée de nouveaux immigrants, finit par devenir considérable, et les rendit maîtres de la plus grande partie de la presqu'île.

Quant aux Armoricains, submergés par le flot des émigrants et christianisés par eux, ils furent, au bout de peu de temps, complètement absorbés.

L'Armorique même changea son nom pour celui qu'elle a toujours porté depuis et que ses enfants ont couvert de gloire : LA BRETAGNE.





CHAPITRE II

DÉBUTS DE L'EXISTENCE NATIONALE DES BRETONS ÉTABLIS EN ARMORIQUE.

(Du Ve siècle à l'avènement de Noménoë).

§ 1.—L'Armorique divisée en principautés.— Peu à peu, les familles venues de l'Ile de Bretagne, soit isolément, soit avec une tribu entière, une fois établies en Armorique, furent prises du besoin qu'éprouvent les humains de se grouper et de constituer ce que l'on appelle la société humaine. Ils bâtirent d'abord des villages, ou bien ils se réunirent autour d'une abbaye de moines bretons qu'ils avaient accompagnés en quittant leur pays natal. Ainsi se formèrent ces agglomérations qui prirent le nom de *plou* et de *lann*. Les villages ainsi fondés constituèrent dans leur ensemble de petits Etats qui se donnèrent des chefs militaires, chargés, avec l'aide de leurs sujets, de défendre le territoire. Au lieu de ne former qu'un seul peuple ayant à sa tête un souverain, les Bretons émigrés eurent le tort de morceler leur territoire en plusieurs petits royaumes :

La *Domnonée*, comprenant le département des Côtes-du-Nord prolongé à droite jusqu'au Couesnon et à gauche jusqu'à l'Elorn ;

Le *Léon*, moins important que la Domnonée, se trouvait à sa gauche, et ne tarda pas à lui être réuni ;

La *Cornouaille*, vaste pays, comprenant tout le sud-ouest de la Bretagne ;

Le *Poher*, petite principauté, englobée dans la Cornouaille et la Domnonée.

Enfin, le *Bro-Weroch* qui comprenait tout le pays de Vannes.

§ **2. — Commencement de l'Histoire des Bretons.** — On ne possède que des notions très vagues sur la période qui suivit l'établissement des Bretons en Armorique. Le peu que l'on sait vient de quelques lignes rencontrées çà et là dans les *Vies des saints bretons*, rédigées par des moines, les seuls hommes qui sussent écrire à cette époque ; aussi, ces rares bribes d'histoire ont souvent pour sujet les rapports d'un saint avec un chef, au sujet de tel ou tel événement.

§ **3. — Rapports et guerres avec les Francs.** — Les Bretons vécurent en bonne intelligence avec l'Empire ; puis, quand Clovis eut conquis la Gaule à la tête des bandes franques, il n'eut pas non plus de démêlés avec les chefs bretons, ou tout au moins ces discussions ne quittèrent jamais leur caractère pacifique. Après la mort de Clovis, les petits rois de Bretagne durent reconnaître la suzeraineté des

Francs, et peut-être même leur payèrent-ils un tribut. Il y eut néanmoins de nombreuses escarmouches et des ravages de pays ; les Bretons, en effet, poussaient de temps à autre des incursions dont le but était le pillage, sur le territoire de Rennes et la Marche franco-bretonne qui dépendaient des rois francs. Ceux-ci, pour leur part (échange de bons procédés), ne se faisaient pas faute d'envahir et de mettre à sac le pays breton. Après chaque incursion, on signait la paix, et chacun s'engageait à ne plus recommencer les ravages. Les chefs bretons n'en faisaient aucun cas, disant que les traités étaient nuls parce qu'ils les avaient acceptés la main forcée, dans la crainte d'un châtiment, et qu'ils ne regardaient comme valables que ceux consentis de bon gré, et sans nulle contrainte. Ils avaient en quelque sorte raison, car après la défaite, le vaincu est forcé d'accepter les conditions qu'impose le vainqueur, et rien n'est plus terrible que d'avoir à se plier devant les exigences et le triomphe arrogant de la force brutale.

§ **4. — Les Bretons et Dagobert.** — Pour mettre fin à ces ravages continuels, Dagobert voulut, d'abord, préparer une expédition militaire destinée à envahir la Bretagne et à ruiner la puissance de ses princes, et en particulier de ceux de la Domnonée. Mais Dagobert, ayant réfléchi aux conséquences que pouvait avoir cette guerre, résolut de faire cesser les incursions des Bretons par des moyens pacifiques. Il envoya à la cour de la Domnonée son ministre saint Eloi, qui obtint du prince breton une

promesse formelle de ne plus recommencer, et réussit à conclure un traité d'alliance entre les deux pays (635). Une autre version veut que Dagobert ait envoyé une armée en Bretagne, et qu'elle soit tombée dans une embuscade dressée par les Bretons qui la mirent en pièces. C'est la destruction de cette armée qui aurait amené Dagobert à une entente pacifique avec le prince breton Judicaël. Jusqu'à sa mort, survenue en 650, la Bretagne vécut heureuse, et sa prospérité ne fut plus troublée par la guerre.

On ne sait presque plus rien sur l'histoire de Bretagne, depuis la mort de Judicaël jusqu'à la conquête du pays par Charlemagne,c'est-à-dire pendant plus d'un siècle : de l'an 650 aux dernières années du VIIIe siècle. Il est probable qu'à sa mort, ses enfants, qui étaient nombreux, se partagèrent la Domnonée; cet État qui comprenait la moitié de la Bretagne, se trouva morcelé en beaucoup de petits royaumes, gouvernés chacun par un prince jaloux de son voisin, et fut sans cesse désolé par des guerres fratricides. Charlemagne prit cette désunion pour prétexte, et, dans le but de les mettre d'accord, s'empara de la Bretagne.

On sait cependant que Pépin le Bref, roi des Francs, de retour d'une expédition contre les Saxons, envahit la Bretagne à la tête de son armée, se rendit maître de Vannes, et soumit toute la péninsule à la domination franque, d'une façon toutefois plus ou
oins effective (753). Vannes, jusqu'alors avait apparnu au vainqueur du moment. Quand les Bretons
vahissaient la marche franco-bretonne, ils pillaient
annes et la conservaient jusqu'à ce que les Francs,

faisant à leur tour irruption en Bretagne, vinssent reprendre la ville et en chasser les conquérants.

§ 5. — **Conquête de la Bretagne par Charlemagne.** — On ne possède que de vagues renseignements sur la conquête de la Bretagne par Charlemagne. On sait cependant qu'elle ne se fit pas en une fois; elle dura de 788 à 793. Les armées franques envahissaient le pays sans presque rencontrer de résistance, et le croyant pacifié s'en retournaient en France; mais, dès leur départ, les Bretons se soulevaient de nouveau, et il fallait une nouvelle expédition pour les obliger à se soumettre encore une fois. Ce qui causa la perte des Bretons, ce fut leur peu d'union entre eux devant l'ennemi commun. Au lieu de choisir un chef suprême, les princes bretons continuèrent à se disputer entre eux la Bretagne, pendant que les troupes de l'Empereur se rendaient peu à peu maîtresses de tout le pays. Charlemagne envoya dans la péninsule armoricaine une grande armée commandée par son sénéchal Adulphe, qui força une partie des chefs bretons à reconnaître l'autorité impériale. Charlemagne s'y rendit même, dit-on, et s'empara de Nantes, Rennes, Vannes et Dol, mais, après son départ, les Bretons chassèrent les garnisons des Francs, et ceux-ci ne conservèrent que les quatre villes que Charlemagne avait conquises.

Certains disent qu'aux dernières années du VIIIe siècle, toute la Bretagne appartenait à l'Empereur. Cela paraît peu probable, attendu que Charlemagne dans ses capitulaires ordonna la destruction de tous les monuments mégalithiques, et qu'on en retrouve

encore en grand nombre dans toute la péninsule, et surtout dans la Basse Bretagne.

D'autre part, la Marche bretonne ou province frontière continua d'exister, et ce fut même le célèbre Roland qui en fut préfet (*prœfectus limitis Britanniæ*, Eginhard).

§ 6. — De la conquête de Charlemagne à Noménoë. — Les Bretons sentirent enfin leur faiblesse, et résolurent de se choisir un chef suprême. Ils prirent un comte du Léon, Morvan, qui tenta de rendre la Bretagne indépendante, mais le successeur de Charlemagne, Louis le Débonnaire, marcha contre lui, et força les princes bretons à reconnaître son autorité, après que Morvan eut été tué (819).

Voulant à tout prix leur indépendance, les Bretons se soulevèrent de nouveau en 824, et sous la conduite de Guyomarck se jetèrent sur les Francs qui occupaient la frontière, mais le roi Louis mit en campagne une nombreuse armée, battit Guyomarck et le fit prisonnier. Celui-ci, redevenu libre, recommença la guerre, mais il fut assassiné par le comte des marches nantaises, Lambert, qui voulait par ce meurtre rétablir la paix en Bretagne (825).

Ne pouvant dompter les Bretons par la force, Louis le Débonnaire résolut de se les attirer par le respect à leurs institutions. Il choisit donc pour gouverneur du pays un prince breton, Nominoë ou mieux Nomé-noé, qui profitera des guerres intestines qui vont désoler la France pour se rendre indépendant, et qui deviendra le fondateur de la monarchie bretonne.



CHAPITRE III

NOMÉNOÉ. UNIFICATION DE LA BRETAGNE.

§ **1. — Débuts de Noménoé.** — Noménoé fut un grand diplomate ; il évita de se compromettre en soutenant les uns ou les autres, ne se déclarant ouvertement pour personne, et ne visant qu'un but dont la conception servait merveilleusement la cause bretonne : faire de la Bretagne un Etat indépendant dont il fût le chef. Il eut pour rival Lambert, comte des marches nantaises, mais en 835, celui-ci, battu par Noménoé, fut contraint de chercher un refuge à l'étranger. Le gouverneur de Bretagne purgea ensuite le littoral des pirates normands dont les incursions devenaient de plus en plus fréquentes.

§ **2. — Noménoé se rend indépendant (840-848).** — A la mort de Louis le Débonnaire, Noménoé, voyant les Francs affaiblis par la bataille fratricide de Fontenay, se disposa à envahir la marche nantaise, mais le comte de Nantes, Rainald, le prévint, pénétra en Bretagne, battit Erispoë, le fils de

Noménoé, mais rejoint à son tour par Noménoé lui-même qui était à la tête d'une forte armée bretonne, il lui livra bataille. Le combat fut sanglant; les Francs furent battus et Rainald fut tué.

Noménoé s'allia avec un ambitieux nommé Lambert (qui n'a probablement aucun rapport avec celui dont il a été question plus haut), qui voulait devenir comte du pays Nantais. Charles le Chauve résolut de venger Rainald en châtiant Noménoé. A la tête d'une armée nombreuse, il s'avança jusqu'à Rennes, ravagea tous les environs, mais fut contraint de se retirer à l'approche de l'hiver.

En 844, Lambert et Noménoé envahirent la France et s'avancèrent jusqu'à Angers. Les deux princes eurent probablement continué leur marche en avant et seraient arrivés devant Paris, mais ils durent revenir précipitamment en Bretagne pour en chasser les Normands.

L'année suivante, Charles le Chauve renouvela sa tentative contre la Bretagne. Noménoé attendit l'armée franque de pied ferme, confiant dans la valeur des troupes bretonnes. La rencontre eut lieu près de Bain ; pendant deux jours Francs et Bretons se battirent avec acharnement. Enfin, les derniers l'emportèrent, et l'armée de Charles le Chauve fut mise si complètement en déroute que le roi de France fut forcé de reconnaître l'indépendance de la Bretagne (846).

Pendant les deux années qui suivirent cette victoire, Noménoé s'occupa, avant de prendre le titre de roi, d'organiser le pays dont il devenait le chef indépendant. Son allié Lambert le gênait dans ses

plans. Il le força de restituer la ville de Nantes, qu'il possédait, et à s'enfuir de Bretagne.

§ 3. — **Noménoé roi de Bretagne (848-851).** — Noménoé s'occupa d'abord des affaires religieuses de son royaume. Pour être plus libre, il fonda l'église métropole de Bretagne, à Dol, alors que le clergé breton, avant, dépendait de l'archevêché de Tours. Il se fit sacrer roi de Bretagne à Dol en 848, et fonda ainsi la vraie dynastie bretonne, celle des princes de sang breton, qui dura jusqu'en 1169, date à partir de laquelle les ducs de Bretagne furent de race anglo ou franco-bretonne, appartenant aux maisons de Plantagenet ou de Dreux. Mais, telle est la puissance dominatrice du sang breton, que ces princes, malgré leurs alliances étrangères défendirent la Bretagne, et, comme le dernier duc breton François II, luttèrent jusqu'à leur mort pour conserver l'indépendance du duché.

La Bretagne n'eut de fait que trois rois : Noménoé, son fils Erispoé et Salomon. Les autres ne prirent que le titre de ducs.

Noménoé, en créant l'archevêché de Dol, mécontenta le clergé franc, et furieux de sa résistance, l'attribua à des intrigues de Charles le Chauve. Il envahit l'Anjou, reprit Rennes et Nantes, et s'allia de nouveau avec Lambert, mais il fut arrêté dans sa marche par l'approche d'une grande armée franque qui le fit se décider à revenir en Bretagne.

En 851, Noménoé envahit encore une fois la France, sans que rien, cette fois, pût l'empêcher de poursuivre ses conquêtes.

Il était déjà près de Chartres lorsqu'il tomba malade et mourut peu de jours après. Lambert ramena l'armée de Noménoé en Bretagne. Il périt lui-même assassiné l'année suivante (852).

Telle est l'histoire de ce prince qui passa sa vie à affranchir son pays. Malgré les moyens qu'il employa à cette œuvre, il a droit à la reconnaissance de tous les Bretons qui doivent saluer en lui celui qui pendant douze ans consacra ses forces et son intelligence à faire de son pays un Etat indépendant et qui, le succès ayant couronné ses efforts, s'occupa d'affermir la puissance de la Bretagne et mourut en plein triomphe, au moment ou, ayant purgé la Bretagne de ses ennemis, il envahissait à son tour la France.





CHAPITRE IV

LA BRETAGNE DE LA MORT DE NOMÉNOÉ (851) AU RETOUR D'ALAIN BARBE-TORTE (938).

§ **1. — Erispoé (851-857).** — Erispoé qui avait aidé son père dans ses conquêtes lui succéda à sa mort (851). Charles le Chauve crut le moment venu de se venger de Noménoé en s'emparant de la Bretagne. Il marcha contre elle, mais Erispoé s'avança à sa rencontre, et les deux armées se livrèrent bataille non loin de Redon. Les Francs furent battus, et leurs troupes si maltraitées que Charles le Chauve proposa la paix au vainqueur breton. Le traité fut signé à Angers : Erispoé conservait son titre de roi et la Bretagne restait indépendante, mais toutefois il dut prêter une sorte d'hommage à Charles le Chauve et se reconnaître son allié.

C'est sous le règne d'Erispoé que les Normands commencèrent à piller d'une façon inquiétante le littoral breton. Le jeune prince marcha contre eux et les obligea à prendre la fuite. Erispoé avait une fille pour toute postérité ; il voulut la marier à

duc du Maine, propre fils de Charles le Chauve. C'était la perte de l'indépendance bretonne. Mais un prince,de sang royal breton,Salomon, résolut d'empêcher ce mariage. Il n'hésita pas à tuer Erispoé pour sauver la Bretagne, en même temps que pour satisfaire son ambition, il se faisait couronner roi de Bretagne à sa place (857).

§2. —**Règne de Salomon (857-875).** — Charles le Chauve, qui ne perdait pas de vue la Bretagne, se prépara à l'envahir en apprenant l'assassinat d'Erispoé, sous prétexte de venger son ancien ennemi. Il comptait sur l'appui d'un certain nombre de seigneurs bretons, mais ceux-ci, quoique désapprouvant le crime de Salomon, se rangèrent de son côté, préférant voir la Bretagne gouvernée par un usurpateur que faisant partie du royaume des Francs. En voyant leur attitude, Charles le Chauve renonça à ses projets de conquête et reconnut Salomon comme roi de Bretagne.

En 868, les Normands ravagèrent plus que jamais la Bretagne, et pillèrent le célèbre monastère de Redon. Salomon attendit vainement que le roi de France vînt le secourir, et, trop faible pour s'attaquer seul aux puissantes hordes normandes, il dut obtenir leur retraite à prix d'argent.

En 872, Salomon qui avait fait le vœu de faire un pèlerinage à Rome, voulut mettre son projet à exécuti ; il ne consentit à rester en Bretagne que sur le supplications des évêques et seigneurs bretons q jugeaient sa présence nécessaire pour protéger le ays contre les Normands. Il envoya donc des

ambassadeurs au pape pour qu'il le déliât de son vœu, et les chargea de lui remettre de riches présents.

Rendant le bien pour le mal, Salomon vint au secours du roi de France occupé à chasser les Normands d'Angers dont ils s'étaient rendus maîtres. Le roi de Bretagne lui amena des secours, et ce fut même lui qui délivra la ville, en imaginant de creuser un canal en amont d'Angers. Les eaux du fleuve, détournées, laissèrent à sec les vaisseaux des Normands qui, privés de leur moyen de fuir, en furent réduits à capituler (873).

L'année suivante, deux princes bretons, Pasquiten, beau-fils de Salomon, et Gurvand, gendre d'Erispoé, tramèrent un complot dans le but d'enlever le pouvoir au roi régnant. Ils réussirent, en 875, à le traquer dans un couvent, et l'assassinèrent à sa sortie. Ainsi, ce roi qui avait usurpé la couronne par un crime se la vit ravir par le même procédé.

§ 3. — **Pasquiten et Gurvand.** — Salomon tué, les deux princes se partagèrent la Bretagne. Le premier établit sa capitale à Vannes, le second à Rennes. Comme cela était inévitable de la part de deux rivaux, ils ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence, chacun regardant la part de l'autre comme son propre bien. Pasquiten n'hésita pas à appeler les Normands à son aide, et vint assiéger Gurvand dans la ville de Rennes. La situation paraissait désespérée pour celui-ci quand, dans un effort suprême, il fit à la tête de toute la garnison une sortie furieuse dont le résultat devait être pour les

iégés la délivrance ou la mort. Leur ardeur fut ronnée de succès, et leurs ennemis, obligés de r, durent abandonner le siège de Rennes. Pasqui-, quoique vaincu, ne renonça pas à ses projets de quête. En 877, apprenant que Gurvand était fort ade, il marcha contre lui ; le brave comte de nnes réunit son armée à la hâte, défit celle de rival, mais périt sur le champ de bataille. Sa rt ne profita pas à Pasquiten qui succomba lui-me, peu de temps après, assassiné par ses alliés Normands.

§ 4. — **Alain et Judicaël. — Règne d'Alain le rand.** — La haine qui divisait Gurvand et Pasiten, au grand détriment de la Bretagne, bien loin e cesser avec leurs successeurs, ne fit que s'accroître t Alain, comte de Vannes, fut l'ennemi mortel de udicaël, comte de Nantes, qui, à ce point de vue, e lui cédait en rien. Cependant, devant les progrès les Normands, menacés d'être subjugués tous deux par le flot envahisseur des pirates, ils oublièrent leurs querelles, et se réunirent pour faire face au danger commun. Judicaël, toutefois, sans vouloir attendre Alain, rencontra les Normands, commandés par leur roi Hasting, les défit d'abord, mais ceux-ci, ayant repris subitement l'offensive, battirent les Bretons, et Judicaël même périt dans la mêlée. Alain resta seul maître de la Bretagne. Il rallia toutes les troupes bretonnes, harcela les Normands, et, en 891 rencontra près de Questembert un parti de 15.000 d'entre eux. Il leur livra bataille, les défit, et son armée victorieuse en fit un tel carnage que c'est à

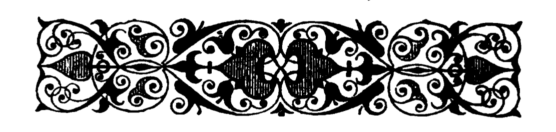
3

peine si quelques centaines de Normands survécurent à ce désastre. Jusqu'à la mort d'Alain, survenue en 907, la Bretagne vécut en paix. La victoire de Questembert lui avait valu le surnom d'Alain le Grand et avait inspiré une telle terreur aux Normands qu'ils cessèrent leurs ravages pendant plusieurs années.

§ 5. — **La Bretagne occupée par les Normands (907-938).** — Les Normands à la mort d'Alain recommencèrent leurs expéditions avec une nouvelle ardeur, et mirent la Bretagne à feu et à sang. Le comte de Porhoët, Matuédoé, qui avait épousé une fille d'Alain le Grand, essaya de faire cesser les ravages des Normands ; mais c'était en vain qu'il leur infligeait des pertes, car de nouveaux venus venaient sans cesse combler les vides.

Les pirates s'emparèrent de Nantes, et parcoururent la Bretagne en la pillant et en tuant les Bretons qu'ils rencontraient lorsqu'ils n'en faisaient pas des esclaves. En 912, l'occupation de la Bretagne par les Normands devint pour ainsi dire officielle : Charles le Simple donna sa fille en mariage au roi des Normands : Rollon ; elle lui apportait comme dot les prétendus droits de la France sur la Bretagne. Matuédoé s'enfuit alors en Angleterre, laissant les Normands maîtres du pays, mais emmenant avec lui son fils Alain qui sera le vengeur de la Bretagne.





DEUXIÈME PARTIE

LA BRETAGNE DUCHÉ (938 à 1491)

CHAPITRE I

PREMIÈRE DYNASTIE : DUCS DE LA MAISON DE RENNES. — LUTTES CONTRE LES DUCS D'ANJOU ET DE NORMANDIE.

Ici commence la glorieuse période des luttes pour l'Indépendance bretonne. Les ducs des deux premières dynasties fortifient également l'unité nationale du duché en établissant en Haute Bretagne des seigneurs bas bretons avec leurs vassaux, ce qui fit qu'au bout de trois siècles de cette tactique, le duché fut à peu près partout peuplé par des Celtes.

§ 1. — **Règne d'Alain Barbe-Torte (938-952).** — Comme on l'a vu, Matuédoé avait fui en Angleterre en emmenant son fils Alain. Devenu homme, celui-ci ne s'occupa que de reconquérir son duché en en chassant les Normands. Après une vaine tentative de débarquement sur les côtes de Bretagne en 937, Alain revient l'année suivante. Cette fois, le patriotisme breton se ranime à son appel et à celui

d'un autre Breton Juhel Bérenger ; Alain réunit une armée, marche contre les Normands, les bat à Saint-Brieuc, à Dol, et les chasse de Nantes. Son armée victorieuse le proclama duc de Bretagne. Dès lors, Alain Barbe-Torte s'occupa de rendre au pays son ancienne prospérité.

Nantes avait été dépeuplée par les Normands ; il déclara libre tout serf qui viendrait s'y fixer. Mais, il tenta vainement de s'affranchir de la dépendance du duc de Normandie ; et fut contraint de reconnaitre sa suzeraineté. Son règne s'acheva dans une longue paix qui ne fut troublée qu'en 944 par une nouvelle mais éphémère incursion des Normands qui reprirent la ville de Dol.

Alain Barbe-Torte mourut à Nantes en 952.

C'est à lui que la Bretagne doit d'avoir recouvré son indépendance au xe siècle. C'est son patriotisme qui le fit repasser la Manche pour délivrer le sol breton du joug des Normands et rendre la Bretagne à la Liberté.

§ 2. — **Drogon. — Luttes pour la succession de Bretagne.** — Alain Barbe-Torte laissait en mourant deux bâtards : Hoël et Guerch et un fils légitime : Drogon qui, quoique plus jeune que les deux autres, lui succéda sous la tutelle de son oncle, puis sous la direction du duc d'Anjou. L'enfant mourut, et son oncle fut accusé de l'avoir fait périr. Sous le règne éphémère de Drogon, il n'y eut qu'un fait un peu saillant : la défaite devant Nantes des Normands qui, à la nouvelle de la mort d'Alain Barbe-Torte, étaient venus mettre le siège devant la ville.

A la mort de Drogon, une grande lutte éclata entre : d'un côté, Hoël, comte de Nantes, appuyé par son frère, Guerch, qui en était évêque, et de l'autre, Conan comte de Rennes. Hoël et Conan prétendaient tous les deux à la possession du duché de Bretagne. Peu disposés à se faire de mutuelles concessions, les deux princes résolurent de vider la querelle par les armes. Pendant qu'Hoël se préparait à la guerre, Conan, qui approuvait le proverbe : la fin justifie les moyens, envoya secrètement un de ses vassaux, avec mission de l'assassiner. Hoël fut tué pendant une chasse par le serviteur de Conan (980). Son rival mort, le comte de Rennes rassembla ses troupes et marcha sur Nantes, mais Guerch se mit à la tête de l'armée de son frère et battit Conan près de Conkruz. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvait réduire Guerch par la force, résolut d'en avoir raison par le procédé qui l'avait débarrassé d'Hoël. L'évêque de Nantes mourut peu après, empoisonné par un moine que son rival avait gagné à son dessein (987).

§ 3. — Règne de Conan Ier dit le Tort. — Conan Ier, débarrassé par ses crimes de ses deux compétiteurs, fut reconnu duc de Bretagne en 988.

Il s'occupa de fortifier ses conquêtes, et fit construire à Nantes un nouveau château. Il contribua beaucoup par ses dons à la fondation de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. En 992, Conan, qui comprenait le danger pour la Bretagne d'avoir comme voisine une Maison aussi puissante que celle d'Anjou, marcha contre son duc, Foulques, qui avait reçu à sa cour Judicaël, bâtard d'Hoël.

Les deux armées se rencontrèrent près de Conkruz (Conquereuil). Ce champ de bataille où Conan avait été battu quelques années auparavant, devait être son tombeau. Son armée fut vaincue, et il périt dans la mêlée (992). Après la bataille, Foulques déclara Judicaël, comte de Nantes. La défaite des Bretons ne fut pas si complète que certains historiens l'ont prétendu. La preuve en est que le fils de Conan, Geoffroy, prit le titre de duc de Bretagne et ne tarda pas à marcher sur Nantes.

§ 4. — **Geoffroy Ier (992-1008).** — Geoffroy commença son règne en vengeant son père : il obligea Judicaël à lui rendre hommage de son comté de Nantes. Désireux d'augmenter sa puissance par une forte alliance, Geoffroy demanda la main d'Havoise, sœur du duc Richard de Normandie, et l'épousa. De son côté, Richard obtint la main de la sœur de Geoffroy, Judith. Pendant ce temps, Judicaël avait été assassiné (1005), et son fils Budic lui avait succédé. Geoffroy conçut alors le projet de s'emparer de Nantes, mais il échoua dans cette entreprise, car les habitants de cette ville se mirent sous la protection du duc d'Anjou. Geoffroy aida son allié, Richard, duc de Normandie, dans plusieurs expéditions. Il fut ensuite dévoré par le remords, d'avoir fait une injuste guerre à Budic, et l'idée lui vint d'aller en pèlerinage à Rome pour se purifier.

Il laissa le gouvernement du duché à l'évêque de Vannes et partit. En l'an 1008, revenant de la ville sainte, il passa par un village, tenant un faucon sur

son poing ; l'oiseau, dit-on, vint s'abattre sur une poule et l'étrangla. La femme à qui elle appartenait, lança une pierre sur le faucon qui était revenu se percher sur la main du duc, et atteignit Geoffroy si malheureusement, qu'il mourut de cette blessure, quelques jours après.

§ 5. — **Règne d'Alain III (1008-1040).** — Geoffroy laissait trois fils et une fille. L'aîné, Alain, lui succéda, mais comme il était trop jeune pour régner, la tutelle fut confiée à sa mère Havoise. Pendant sa minorité éclata une grande révolte des paysans contre leurs seigneurs. Le jeune duc se mit à la tête de la noblesse, marcha contre le peuple soulevé et mit fin aux troubles qui désolaient la campagne bretonne. Le duché étant retourné à la paix, Alain prépara une expédition contre le duc d'Anjou. Il le vainquit près de Lude, et le contraignit à restituer à l'allié des Bretons, le comte du Maine, ses États dont il s'était emparé. Ayant atteint sa majorité, Alain III eut à réprimer une révolte des seigneurs à la tête desquels était le comte de Cornouaille ; celui-ci, voulant, malgré sa défaite, rentrer en faveur auprès du duc de Bretagne, réussit à faire conclure son mariage avec la fille du comte de Chartres, Berthe, qu'Alain désirait beaucoup épouser. Pour le récompenser de ce service, il restitua au comte de Cornouaille les domaines qu'il lui avait confisqués.

Alain, s'étant ainsi créé de nouveaux alliés, crut qu'il pouvait sans crainte refuser de prêter hommage au duc de Normandie, mais celui-ci réunit ses trou-

pes, ravagea les frontières de la Bretagne, et força Alain III à lui prêter le serment de suzeraineté. L'accord régna désormais entre les deux ducs (1030).

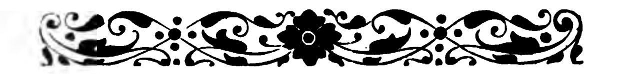
En 1034, à la mort de sa mère Havoise, son frère Eudon lui réclama son apanage. Alain refusa de le lui donner, marcha contre lui à la tête d'une petite armée, et le chassa de Dol et de Saint-Malo dont il s'était emparé. Eudon, battu, fut obligé de se soumettre et de renoncer à ses prétentions.

C'est cette même année (1034) que Robert, dit le Diable, duc de Normandie, voulant faire un voyage d'expiation en Terre Sainte, confia à Alain la tutelle de son fils, Guillaume, le futur conquérant de l'Angleterre. Robert le Diable mourut pendant le voyage; à cette nouvelle, les seigneurs normands se révoltèrent, et, fidèle à sa parole, et à son serment de protéger Guillaume dont la garde lui avait été confiée, Alain III marcha contre les rebelles et les mit en déroute. Plusieurs historiens prétendent qu'une fois les seigneurs soumis, Alain resta en Normandie, avec l'intention de se rendre maître du duché, et qu'il fut empoisonné par les seigneurs restés fidèles à Robert le Diable. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il mourut empoisonné pendant cette campagne (1040).

Alain III, par ses expéditions et ses conquêtes, réussit à affermir le duché, en se créant de puissants alliés. La Bretagne fut prospère sous son règne, sauf trois ans pendant lesquels la famine ravagea les campagnes.

§ 6. — **Règne de Conan II (1040-1066).** — Conan n'avait que trois mois lorsque son père mou-

rut en Normandie. La régence fut confiée à sa mère, mais son oncle, Eudon, voulant devenir duc, enleva l'enfant et le tint soigneusement caché. Conan ne sortit de sa captivité qu'en 1047, sur les instances des seigneurs bretons. Ceux-ci craignaient que l'ambition d'Eudon ne le poussât à faire périr le jeune duc, et d'autre part, ils redoutaient pour eux-mêmes qu'il n'usurpât la possession de la Bretagne. Contraint l'année suivante de couronner Conan duc de Bretagne, il n'en continua pas moins à gouverner les affaires du pays, mais, lorsqu'arriva la majorité du jeune prince, il se déclara ouvertement son ennemi,et prit les armes. Conan marcha contre lui, battit ses troupes et le fit prisonnier (1057). Dès lors, on crut que la paix allait régner en Bretagne, mais le fils d'Eudon, Geoffroy, se souleva à son tour et se mit à la tête des partisans de son père. Il dut cependant signer la paix (1062). Le traité rendait à Eudon sa liberté. Il en profita pour susciter des ennuis à Conan, et décida Guillaume de Normandie à lui réclamer le serment de fidélité (1065). Le duc de Bretagne, loin de lui obéir, lui réclama au contraire la Normandie, en qualité de petit-fils d'Havoise. Tout entier à son expédition contre l'Angleterre, Guillaume ne voulut pas l'ajourner pour s'occuper des affaires de Bretagne. Conan marcha contre lui, mais échoua devant Dol que défendait un Breton allié du duc de Normandie. Conan se retira, rassembla de nouvelles forces, et vint mettre le siège devant Château-Gontier dont il s'empara. Sur ces entrefaites, Conan mourut; les uns disent qu'il fut empoisonné, d'autres prétendent qu'il succomba de mort subite (1066).



CHAPITRE II

DEUXIÈME DYNASTIE : DUCS DE LA MAISON DE CORNOUAILLE (1066-1169).

§ 1. — **Règne d'Hoël (1066-1084)**. — A la mort de Conan, son beau-frère, Hoël, lui succéda. Guillaume de Normandie allait partir pour l'Angleterre. Le nouveau duc de Bretagne fit la paix avec lui, et, poussés à partir par une sorte de haine héréditaire contre ceux qui avaient chassé leurs ancêtres de l'île de Bretagne, un grand nombre de seigneurs et de chevaliers bretons partirent avec les Normands faire la conquête du pays anglo-saxon. Parmi les Bretons, le fils d'Hoël, Alain Fergent, contribua puissamment à la victoire des Normands. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant lui donna le comté de Richemont. En 1079, plusieurs seigneurs se révoltèrent ; secouru par Guillaume, Hoël était sur le point de s'emparer de Dol où les rebelles étaient assiégés, lorsque ceux-ci reçurent du roi de France qui les soutenait, des renforts qui obligèrent le duc de Bretagne à lever le siège de Dol, ce qui mit fin à la guerre.

Hoël mourut en 1084, de retour d'un pèlerinage à Rome. C'est sous son règne que naquit au Palet près de Nantes, le célèbre *Abélard* (1079-1142), le plus illustre représentant de la scolastique du moyen âge, profond philosophe, aux idées si fortement avancées et si hardies pour l'époque, qu'elles lui valurent de nombreux ennemis.

Il combattit les anciennes doctrines, et, venu à Paris au commencement du XIIe siècle, il se livra à d'ardentes polémiques, combattit la théorie de saint Bernard, et remporta la victoire sur son ancien maître Champeaux. C'est à Paris qu'il se lia avec Héloïse, nièce du chanoine Fulbert. C'est ce religieux qui pour mettre fin à leurs amours lui fit subir l'odieux traitement que l'on sait. Les deux amants se retirèrent chacun dans un couvent, mais Abélard n'y vécut pas longtemps en paix, car les ouvrages qu'il publia soulevèrent de nombreuses protestations, et son livre fut brûlé. Après avoir fondé la célèbre abbaye du Paraclet, Abélard revint dans son pays natal, et c'est du monastère breton où il vécut qu'il écrivit sa célèbre correspondance avec Héloïse. Chassé de là, poursuivi partout à cause du trouble qu'il apportait par ses doctrines nouvelles, Abélard vint mourir près de Chalon-sur-Saône.

L'infortune d'Abélard a fait méconnaître son génie. Par ses théories qui dénotent un grand jugement et une profonde intelligence, c'est un des plus grands hommes du moyen âge, et la Bretagne peut être justement fière de compter ce grand philosophe parmi ses enfants.

§ 2. — Règne d'Alain Fergent (1084-1112). — Au début de son règne, Alain refusa de prêter l'hommage au duc de Normandie, et, comme pendant toute cette époque de l'histoire bretonne, ce refus amena la guerre. Le prince normand envahit les frontières du duché d'Alain. Celui-ci, ayant rassemblé ses troupes, tomba à l'improviste sur l'armée du duc de Normandie et la dispersa. Le vainqueur des Anglo-saxons, le conquérant de l'Angleterre, battu à son tour par le Prince breton, fut obligé de signer la paix. Pour sceller la réconciliation, Alain Fergent épousa Constance, fille du duc Guillaume (1086).

La duchesse Constance mourut quatre ans après. et en 1093, Alain se remaria avec Hermengarde, fille du comte d'Anjou.

En 1096, Pierre l'Ermite prêcha la *première croisade*. Le mouvement d'enthousiasme religieux parvint jusqu'en Bretagne, et Alain partit pour la Terre Sainte avec beaucoup de seigneurs, de bourgeois et de paysans bretons. Il y resta cinq ans; à son retour dans son duché, il s'occupa de réorganiser la justice qui était fort illégalement rendue. Il créa un Parlement et deux sénéchaussées : l'une à Rennes, l'autre à Nantes. A la mort de Guillaume le Conquérant, ses deux fils Robert, duc de Normandie et Henri, roi d'Angleterre, se disputèrent la succession, Alain prit le parti du second, et ce fut un chevalier breton, Guillaume Daubigné, qui décida la victoire en sa faveur, en faisant Robert prisonnier (1106). Ce prince, jeté en prison à Cardiff, y resta jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-huit ans.

A la suite de cette guerre, le fils d'Alain, Conan

épousa Mathilde, fille du roi d'Angleterre. Son autre fils, Geoffroy, mourut à la même époque en conduisant en Terre Sainte une troupe de chevaliers bretons.

Alain Fergent tomba malade en 1112, et, selon l'usage, entra dans un couvent jusqu'à sa guérison ; mais, fatigué de régner, il entra dans les ordres la même année, et abdiqua en faveur de son fils Conan. Il mourut en 1119.

Alain Fergent tenta de fortifier le duché par des alliances et des mariages. Celui de son fils Conan avec Mathilde d'Angleterre va être néfaste pour la Bretagne, il sera cause de nouveaux liens de famille entre les ducs bretons et les rois d'Angleterre, ceux-ci ne manqueront jamais de faire valoir leurs prétentions à la couronne ducale, ce qui amènera les Anglais en Bretagne, et causera de longues et funestes guerres.

§ 3. — **Conan le Gros (1112-1148). Importantes réformes maritimes en Bretagne.** — Conan le Gros était l'ami du peuple, et il passa sa vie à faire régner la justice en Bretagne. Il guerroya cependant au début, en soutenant son beau-père le duc de Normandie contre le roi de France Louis le Gros. En 1123, il changea de parti et suivit le monarque français dans son expédition contre le Dauphin qui s'était révolté.

Certains seigneurs bretons d'alors, surtout ceux des côtes, étaient de véritables brigands, pillant sans cesse les terres de leurs voisins. Ils s'ingéniaient à faire naufrager les vaisseaux pour bénéficier du droit

qu'ils avaient sur *le bris* des navires que la tempête jetait sur le rivage. Pour faire un exemple et supprimer ces coutumes barbares qui désolaient la Bretagne, Conan châtia sévèrement les deux seigneurs de Pont-Château et de Donges qui s'étaient montrés plus cruels encore que les autres.

Mais, ce que tout le monde ignore, et qui devrait faire la gloire universelle de la Bretagne et de Conan le Gros, c'est d'avoir appliqué pour la première fois une sorte de droit international, protégeant les vaisseaux étrangers qui longeaient la côte bretonne.

Le duc Conan ordonna que les navires marchands, loin d'être attaqués comme jadis, seraient guidés par des pilotes à travers les récifs du littoral armoricain. Ce droit de protection des bateaux étrangers, qui prit naissance en Bretagne sous l'impulsion de Conan le Gros en l'an 1127, s'étendit ensuite aux principaux ports de France et subsiste aujourd'hui dans tous les pays civilisés, c'est-à-dire presque dans le monde entier.

En 1135, Conan le Gros, se rendant aux supplications des habitants de Vitré, marcha contre leur seigneur qui, battu, fut obligé de satisfaire aux réclamations de ses vassaux.

Le règne de Conan, lorsqu'on considère la bonté et la justice de ce prince, eût dû être heureux et prospère pour le peuple ; il fut désolé par des calamités physiques : les hivers de 1136 et de 1142 furent particulièrement terribles et causèrent de nombreux ravages.

Conan mourut en 1148, après avoir renié son

fils Hoël et transmis le duché à son gendre Eudes II.

§ 4. — Règne d'Eudes II (1148-1156). — Eudes ou Eudon, qui fut couronné duc de Bretagne à la mort de Conan, ne régna d'abord que sur une partie du duché, Nantes et Quimper s'étant déclarés favorables à Hoël, malgré que Conan l'eût désavoué. Hoël était d'une extrême piété ; il passa sa vie à faire des dons aux églises et à fonder des couvents. Il tenta cependant d'usurper la couronne d'Eudon en tombant à l'improviste, à la tête de ses troupes, sur le camp de son rival, mais le duc de Bretagne, étant parvenu à rallier son armée, se vengea en anéantissant le parti d'Hoël.

Un compétiteur plus sérieux devait disputer le duché à Eudon : c'était Conan le Petit, issu d'un premier mariage de la femme du duc régnant, Berthe, avec le vicomte de Rohan, Alain le Noir.

Conan, après avoir fait valoir en vain ses prétentions à la couronne ducale, voulut faire usage de la violence. Il obtint d'Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, une armée ; mais celle-ci fut battue devant Rennes.

Cette défaite n'empêcha pas Conan de revenir en Bretagne l'année suivante, à la tête de nouvelles troupes anglaises. Cette fois, il fut plus heureux, et réussit à faire prisonnier le duc Eudon (1156) ; remis en liberté, celui-ci, voyant que Conan avait été couronné à sa place, se réfugia auprès du roi de France qui le prit à son service, et lui donna le commandement d'un corps d'armée, avec lequel il vainquit et fit prisonnier le comte de Macon.

§ 5. — Règne de Conan le Petit (1156-1171). Luttes de la Bretagne contre l'Angleterre. — L'année même où Conan prenait le titre de duc de Bretagne, Hoël, comte de Nantes, mourut, et Geoffroy Plantagenet lui succéda ; mais il ne tarda pas à succomber (1158). Conan qui, l'année d'avant, avait épousé la fille du roi d'Angleterre, voulut s'approprier le comté de Nantes à la mort d'Hoël. Henri II Plantagenet débarqua aussitôt en Bretagne, s'empara de l'héritage de son frère, et fit conclure un lointain mariage entre son propre fils et la fille unique de Conan, Constance, qui, tous les deux, étaient en bas-âge. La lâcheté dont Conan fit preuve en satisfaisant toutes les exigences du roi d'Angleterre, amena les seigneurs bretons à se révolter contre lui. Eudon, qui était toujours à la cour de France, profita de cette occasion pour tenter de ressaisir sa couronne. Il revint en Bretagne et se mit à la tête du parti des seigneurs, qui prenait un caractère national, puisque son but était d'affranchir le duché de l'influence anglaise. Henri, en apprenant la révolte, ravagea la Bretagne, et défit les mécontents qui avaient à leur tête Eudes et son beau-frère Guyomar, ne laissant au premier que le comté de Guingamp.

Après son départ de Bretagne, le roi d'Angleterre fut contraint de revenir sur ses pas pour soumettre de nouveau les révoltés. Il força les seigneurs bretons et leur chef Eudes à faire une seconde fois leur soumission. Cette nouvelle défaite, loin de diminuer la rébellion, ne fit qu'augmenter la haine générale pour les Anglais, et ce fut non seulement la Bretagne qui se souleva en 1168, mais encore les provinces de France

occupés par les Anglais : le Maine et l'Anjou. La lutte dura un an et fut terrible, et le lâche Conan prit le parti de son suzerain le roi d'Angleterre. Celui-ci, furieux de la résistance acharnée qu'il rencontra, mit la Bretagne à feu et à sang. Les Bretons en appelèrent en vain au roi de France : il était trop faible et trop peu énergique pour oser combattre le puissant roi d'Angleterre. Conan, surnommé *le Petit*, à cause de sa lâcheté, consentit au mariage de Geoffroy et de sa fille Constance, projeté en 1158, et vit sans protester le fils du roi d'Angleterre lui ravir son titre de duc. Conan mourut en 1171. La Bretagne fut gouvernée par Henri Plantagenet, depuis sa mort jusqu'en 1182, époque à laquelle il la remit à son fils Geoffroy qui régna par lui-même.

Pendant cet interrègne, le vieux comte Eudon, le vrai héros breton de cette période de l'histoire du duché, le champion de l'indépendance nationale, essaya encore une fois de ranimer le patriotisme de la Bretagne. Après de hardis exploits, le brave comte fut forcé de renoncer à la lutte, et mourut simple seigneur de sa terre de Porhoët.

Avec lui disparaissait le dernier duc de Bretagne réellement breton, puisque les influences anglaises et françaises se firent désormais sentir l'une après l'autre. Mais, si le dernier duc de sang breton est mort, le patriotisme breton ne l'est pas et les ducs qui suivirent, quoique d'origine étrangère se *bretonniseront*, pour ainsi dire, sous l'influence nationale et défendront vaillamment et jusqu'au bout la Bretagne contre l'Angleterre et la France.



CHAPITRE III

INFLUENCE ANGLAISE : DUCS DE LA MAISON D'ANGLETERRE (1182-1213).

§ **1.— Geoffroy II (1182-1186).**—Geoffroy II, fils du roi d'Angleterre fut, quoique Anglais, très dévoué à la cause bretonne, puisqu'il poursuivit le même but qu'elle : se rendre indépendant du roi d'Angleterre. Au début de son règne, il aida Philippe-Auguste à soumettre plusieurs seigneurs révoltés, ce qui lui valut l'appui du roi de France.

Se sentant fort par cette alliance, Geoffroy refusa de prêter l'hommage de la Bretagne à son frère Henri qui venait d'être couronné roi d'Angleterre, son père ayant abdiqué en sa faveur. Le vieux roi voulut le punir de sa révolte; il envoya, en 1183, en Bretagne une armée anglaise qui s'empara de Rennes. Le duc Geoffroy, avec l'aide des seigneurs bretons, vint à son tour mettre le siège devant cette ville qui ne tarda pas à se rendre. Geoffroy, ayant fait la paix avec son père, partit pour l'Angleterre avec lui.

§ 2. — **Les Assises du duc Geoffroy (1185).** — Un des actes les plus fameux du règne éphémère de Geoffroy, ce sont les *Assises* qu'il tint à Rennes en 1185. Dans cette réunion de la noblesse de Bretagne, il fut décidé qu'il n'y aurait que l'aîné d'une famille noble à hériter de son père. Cette mesure, qui nous semble injuste, était cependant un grand progrès pour cette époque, car avant elle, la terre paternelle était morcelée en autant de parts qu'il y avait d'enfants, et comme, de même qu'aujourd'hui, les familles d'alors étaient nombreuses en Bretagne, il en résultait, au bout de quelques générations, des divisions de terres innombrables qui appauvrissaient la noblesse bretonne.

§ 3. — **Mort de Geoffroy (1186).** — Quoique Geoffroy fût réconcilié avec son père, il méditait une expédition contre l'Anjou qu'il n'avait pas voulu lui donner. Pour être plus sûr de la victoire, Geoffroy vint à Paris solliciter l'appui de Philippe-Auguste. Le roi l'accueillit fort bien et même trop bien, car l'infortuné duc périt, foulé aux pieds des chevaux, en prenant part à un tournoi donné en son honneur, Philippe-Auguste le fit enterrer à Notre-Dame (1186).

§ 4. — **Constance de Bretagne (1186-1196).** — Constance de Bretagne, femme de Geoffroy, gouverna le Duché pendant la minorité de son fils Arthur qui naquit quelques mois après la mort de son père. Le roi Henri Plantagenet voulut prendre la tutelle de son petit-fils, mais les seigneurs et le peuple de Bretagne s'y opposèrent, et les Etats réunis

pour trancher la question confièrent l'administratic du duché à Constance, durant la minorité de so fils.

Le roi d'Angleterre, voyant la Bretagne lui échap per ainsi, fit enlever la duchesse Constance, et l contraignit à épouser un Anglais, le comte de Ches ter. Celui-ci était de ce fait duc de Bretagne. Mais s'imaginant déjà que la chose était faite, il en pri le titre, et son arrogance mécontenta les seigneurs bretons qui le forcèrent à repasser le détroit.

La duchesse Constance resta donc seule à gouverner la Bretagne. En 1189, le roi d'Angleterre mourut, et son fils Richard Cœur de Lion lui succéda. En 1196, Arthur fut déclaré majeur, toutefois sa mère continua à gouverner le duché, car il n'avait que dix ans.

Avant de partir en Palestine, Richard désigna Arthur pour lui succéder s'il mourait pendant son voyage en Terre Sainte, mais, changeant tout à coup d'idée, il voulut s'emparer de la Bretagne, la ravagea, et, sous le prétexte d'une entrevue, fit venir à lui la duchesse Constance et la retint prisonnière.

A cette nouvelle, Arthur s'enfuit et vint se réfugier auprès de Philippe-Auguste, mais il ne tarda pas à revenir dans son duché et, ayant fait subir aux Anglais quelques échecs, il signa la paix avec leur roi (1197).

Deux ans après, Richard mourut, et Jean sans Terre s'empara de ses Etats au préjudice d'Arthur de Bretagne.

La même année (1199) Constance épousa un prince

breton, Guy de Thouars qui, lorsque son beau-fils Arthur fut prisonnier, devint de ce fait duc de Bretagne.

§ 5. — **Règne éphémère et assassinat d'Arthur de Bretagne (1203).** — La succession de Richard appartenait de droit à Arthur. Henri, roi d'Angleterre, avait eu, en effet, trois fils : Richard, l'aîné, qui venait de succomber sans laisser d'enfants ; le cadet, Geoffroy, que l'on a vu duc de Bretagne, était mort en 1186, laissant un fils ; Arthur : le dernier enfant d'Henri était le sinistre Jean Sans Terre.

La couronne et les possessions d'Angleterre revenaient donc à Arthur qui devenait ainsi un des plus puissants souverains d'Europe.

Voyant les prétentions de son oncle Jean sans Terre, Arthur ne voulut pas se laisser déshériter sans combat, et, malgré la mort de Constance sa mère (1201), il envahit les pays que les Anglais possédaient en France, s'empara du Maine, de l'Anjou et de la Touraine, mais, attaqué par des renforts anglais pendant le siège de Mirebeau, en Poitou, il fut fait prisonnier.

Jean sans Terre le fit enfermer à Falaise, puis dans la grosse tour de Rouen. Il essaya longtemps de le faire renoncer à ses droits au trône d'Angleterre, mais le jeune duc repoussa énergiquement toutes les propositions. Jean sans Terre, voyant qu'il ne pouvait en venir à bout de bon gré, résolut de se débarrasser de son rival par un crime.

Une nuit d'avril 1203, une barque montée par Jean sans Terre aborda au pied de la tour où Arthur

était enfermé. Le malheureux prince fut contraint de descendre dans la barque de son oncle ; elle s'éloigna des bords du fleuve avec les deux rivaux et ne revint pas..... Le lendemain, la Seine rejeta sur la berge le corps percé de coups de l'infortuné Arthur. Il avait à peine seize ans ! Pour venger sa mort, Philippe-Auguste, dont Arthur devait épouser la fille, cita Jean sans Terre en jugement. L'assassin du jeune duc de Bretagne se garda bien de comparaître, mais le roi en profita pour lui confisquer toutes ses possessions françaises.

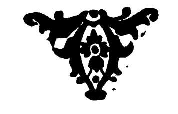
Jean sans Terre avait encore des partisans en Bretagne. Pour l'empêcher de se rendre maître du pays dans le but de faire couronner la duchesse Eléonore, sœur d'Arthur, qu'il retenait prisonnière, Philippe-Auguste envahit la Bretagne, et mit le siège devant Nantes, défendue par Guy de Thouars qui avait fait la paix avec Jean sans Terre.

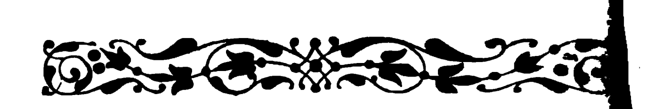
La ville fut forcée de capituler, et Guy de Thouars perdit son titre de duc qu'il échangea contre celui de Régent de Bretagne, qu'il conserva jusqu'à la majorité d'Alix (1206). Sur ces entrefaites, Jean sans Terre vint mettre le siège devant Nantes, mais Philippe-Auguste le força à abandonner à jamais la Bretagne pour fuir en Angleterre.

En 1208, un certain nombre de seigneurs bretons prirent part à la sanglante croisade contre les Albigeois. Quelques années plus tard, Guy de Thouars cessa de gouverner la Bretagne, la duchesse Alix ayant épousé un prince de la Maison de France, Pierre de Dreux, arrière-petit-fils de Louis le Gros.

Philippe-Auguste, qui avait fait ce mariage, préparait ainsi l'union de la Bretagne à la France.

Avec Pierre de Dreux, le duché cesse d'être gouverné par des princes de sang anglais, et ce sont ses descendants qui, jusqu'à la duchesse Anne, vont être à la tête de la nation bretonne. En recevant la couronne ducale, le sang français cède en eux la place au sang breton, et la duchesse Anne ne consentira à épouser Charles VIII qu'après avoir tenté l'impossible pour l'indépendance de la Bretagne, et avoir assuré à son pays une autonomie relative.





CHAPITRE IV

INFLUENCE FRANÇAISE : DE PIERRE DE DREUX (1 A LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE (1341

§ 1. — Règne de Pierre de Dreux (121 1237). — Pierre de Dreux, appelé égalem Mauclerc, parce qu'il était d'abord destiné à l'*Églis* vint à Paris en 1214 rendre hommage de son duc à Philippe-Auguste. La même année eut lieu bataille de Bouvines à laquelle prirent part beauco de seigneurs bretons. La noblesse y était représen tée par une quarantaine de membres des plus illus tres maisons de Bretagne.

Pierre de Dreux fut un grand politique ; pendan son règne, il tourna son habileté contre l'Église qu'il combattit constamment. Il commença par faire raser plusieurs constructions de Nantes, jusqu'aux églises et aux maisons de l'évêque qui le gênaient pour édifier de nouveaux remparts à cette ville. L'évêque l'excommunia, mais Pierre n'en continua pas moins à combattre et à abaisser le clergé de Bretagne.

En 1221, Pierre de Dreux eut à repousser une coalition de la noblesse bretonne, froissée de voir à sa

un prince français, qui voulait faire en Breta- ce que Philippe-Auguste avait fait dans son ume. A l'aide de la bourgeoisie et des paysans, re de Dreux parvint à réunir une nombreuse ée, et marcha contre les rebelles. Une bataille lante s'engagea non loin de Rennes, et les sei- rs, battus, furent contraints de demander la x (3 mars 1222).

près avoir pris parti pour le roi de France en 4, dans la guerre contre l'Angleterre, Pierre de ux suivit l'année suivante la croisade contre les igeois, Lorsque Louis VIII mourut, le duc de etagne, voulant montrer son indépendance, refusa ssister au couronnement du nouveau roi de ance : saint Louis.

Pierre de Dreux continua de plus belle sa guerre ntre le clergé en violant les lois de l'Église, en otégeant les excommuniés, etc... Les prélats bre- ns, indignés, en référèrent au Pape qui l'excom- unia en 1228.

§ 2. — **Abdication de Pierre de Dreux (1237).** — Le duc de Bretagne, voulant se détacher de la France, s'allia avec le roi d'Angleterre et concerta avec lui un projet d'invasion du royaume de saint Louis. Celui-ci l'ayant mandé à sa cour pour se justifier, Pierre de Dreux refusa de s'y rendre, et lui déclara la guerre. Les Bretons furent vainqueurs à Saint-Aubin-du-Cormier. Pierre obtint une trêve de trois ans, à l'expiration de laquelle, voyant la Bretagne envahie et se sentant perdu, il alla se jeter aux pieds de saint Louis qui le força d'abdiquer en

faveur de son fils, Jean le Roux, qui venait d'atteindr sa majorité (1237).

Pierre de Dreux partit quelques années après pou la Terre Sainte, et mourut en revenant de la croisa de (1250).

C'est sous le règne de Pierre de Dreux que *Guillaume le Breton* écrivit sa *Philippide*. Né en Bretagne vers 1170, Guillaume entra dans les ordres et vint à la cour de Philippe-Auguste qu'il suivit dans toutes ses expéditions. Il composa en vers latins une intéressante chronique de la vie et des « gestes » du roi, qui s'arrête à l'an 1219, et contient de précieux renseignements sur ce règne.

§ 3. — **Règne de Jean le Roux (1237-1286).** — Jean le Roux, fils de Pierre de Dreux, continua l'œuvre de son père : l'unification du pouvoir en Bretagne. Il fit valoir ses droits partout, et ne manqua pas une occasion d'augmenter son territoire, acquérant un château ou une ville par n'importe quel moyen, guerre, procès ou achat.

Il sut au début de son règne montrer aux évêques et aux nobles qu'il savait se faire obéir, et confisqua les biens de plusieurs d'entre eux. Quoique pieux, Jean le Roux lutta contre l'Eglise d'une façon qui lui valut, comme son père, d'être excommunié. Au retour d'un pèlerinage qu'il avait fait à Rome pour lever la sentence qui pesait sur lui, il dut réprimer un soulèvement de quelques seigneurs, pendant lequel la ville de Dinan fut incendiée (1259). Peu après, le duc de Bretagne maria son fils Jean à la fille du roi d'Angleterre, qui lui rendit, à cause de cela, le

comté de Richemont, baromètre de l'amitié des souverains anglais pour les duc bretons.

Jusqu'en 1270, Jean le Roux ne s'occupa que d'augmenter ses domaines par de nouvelles acquisitions, il en résulta qu'il eut à combattre plusieurs seigneurs dont il voulait les biens.

En 1270, il suivit saint Louis dans sa dernière croisade, accompagné des principaux nobles de Bretagne. De retour dans ses États, le duc Jean acquit encore quelques fiefs, et s'occupa surtout de faire régner la justice dans son duché. Jusqu'à sa mort qui survint en 1286, la Bretagne prospéra grâce à la paix, et le sol breton ne fut ravagé par aucune guerre.

C'est sous son règne que vécut le célèbre *Saint Yves*, patron des avocats (1253-1303). D'un grand désintéressement et d'une grande piété, Yves Héloury fut l'avocat des pauvres. Sa grande équité et les bienfaits qu'il rendit au peuple, le firent canoniser après sa mort. Saint Yves est encore sans contredit le saint le plus révéré de Bretagne.

§ 4. — **Règne de Jean II (1286-1305).** — Dès le début de son règne, Jean II aida Philippe le Bel en participant à la prise de Courtrai. Pour le récompenser, le roi de France érigea la Bretagne en pairie, ce qui rendait ce pays sujet de la France, mais Jean II se fit dispenser d'assister aux conseils royaux.

Le nouveau duc de Bretagne *réforma les Assises de Geoffroy*, en reconnaissant au cadet de la famille, le droit de réclamer à son aîné un tiers du bien paternel.

Philippe le Bel chargea Jean II, en 1303, de traiter la paix avec l'Angleterre ; l'année suivante, il prit part à la campagne de Flandre, et contribua beaucoup à faire cesser la guerre. Le règne de Jean II ne fut pas troublé par des luttes à main armée, ni par des combats. Le duc de Bretagne mourut prématurément en 1305. Assistant à Lyon au sacre du Pape Clément V, un mur chargé de monde s'écroula sur le passage du cortège, et l'infortuné duc, enseveli sous les décombres, mourut quelques jours après.

§ 5. — **Règne d'Arthur II (1305-1312).** — Le règne éphémère d'Arthur II fut peu important. En 1309, il reçut la réponse du Pape, relative aux questions du *tierçage* et du *past nuptial*, que son père avait soumises au souverain pontife ; ces deux droits étaient abaissés dans une large mesure.

C'est sous le règne d'Arthur II que Philippe le Bel abolit l'ordre des Templiers ; les commissaires envoyés à Nantes pour s'emparer de ce qu'ils possédaient furent chassés par le peuple. Le duc de Bretagne en profita pour se saisir de leurs biens, en en réservant toutefois une partie pour le clergé breton.

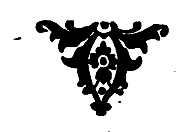
C'est en 1309, que l'on voit pour la première fois apparaître aux Etats de Bretagne, des représentants du tiers. Cela prouve que le duché était, à cette époque, très prospère. Quinze villes de la côte bretonne du Nord entretenaient de fréquentes et importantes relations commerciales avec l'Angleterre.

Après un règne de sept ans, Arthur mourut en 1312, laissant comme successeur son fils Jean le Bon.

§ 6. — Règne de Jean le Bon (1312-1341). — Jean III, dit le Bon, à cause de son amour pour ses sujets, s'occupa de faire la police de son duché au moyen de sages lois destinées à faire prospérer, d'une façon encore plus grande, le commerce breton.

Marié trois fois, il n'eut pas de fils de ses trois mariages et, en mourant, il eût mieux fait de laisser à la Bretagne un héritier que tant de lois pacifiques, car elles allaient être stériles : la succession du duché allait amener une guerre qui désola la péninsule armoricaine pendant vingt-quatre ans.

Jean le Bon accompagna, comme allié et non comme vassal, le roi de France dans sa première expédition contre la Flandre en 1329. Dans la seconde, il lui amena un secours de huit mille Bretons, et mourut au retour de cette campagne (1341).





CHAPITRE V

GUERRE DE LA SUCCESSION DE BRETAGNE : JEAN DE MONTFORT ET CHARLES DE BLOIS (1341-1365).

§ 1. — **Causes de la guerre. — Considérations.** — Jean III en mourant ne laissait pas d'enfants. Il était l'aîné des trois fils d'Arthur II. Le comte de Penthièvre, son frère puîné, était mort en laissant une fille, Jeanne, qui avait épousé un prince français : Charles de Blois. Le dernier frère de Jean III vivait encore : c'était Jean de Montfort.

La guerre allait commencer entre les deux rivaux pour ne se terminer qu'après vingt-quatre ans de luttes continues, car lorsque l'un des deux princes était prisonnier, sa femme continuait la guerre à sa place. Cette guerre est peut-être la plus glorieuse de l'histoire de Bretagne.

Il est à remarquer qu'au milieu de l'acharnement de la guerre civile, les Beaux-Arts furent très florissants, et que la plupart des beaux monuments bretons, tels que la cathédrale de Tréguier, datent de cette époque troublée.

§ 2. — Débuts de la guerre. — Jean de Montfort est fait prisonnier. — Avec l'aide du roi d'Angleterre son allié, Jean de Montfort s'empara d'une grande partie de la Bretagne. Charles de Blois invoqua l'arbitrage du roi de France. Philippe VI, plutôt par haine de l'Angleterre que pour soutenir Charles de Blois, consacra celui-ci duc de Bretagne, et en reçut l'hommage le 7 septembre 1341.

Reconnu duc légitime de Bretagne, Charles envoya son fils combattre Jean de Montfort. Il s'empara d'Ancenis et vint assiéger le rival de son père, dans Nantes qui bientôt capitula. Prisonnier de guerre et traité comme tel, Jean de Montfort fut envoyé à Paris. Le roi de France le fit enfermer au Louvre (novembre 1341).

§ 3. — Siège d'Hennebont (1342). — La guerre semblait être finie et la question de succession du duché réglée. Il n'en fut rien. Jeanne de Flandre, femme de Jean de Montfort, rallia les débris de l'armée de son mari, leva de nouvelles recrues, et, en attendant des secours de l'Angleterre, s'enferma dans Hennebont où elle soutint, contre les troupes de Charles de Blois, un siège où les qualités viriles et guerrières qu'elle déploya l'ont rendue célèbre.

Pendant un assaut des ennemis, voyant le camp de ceux-ci mal gardé, elle fait une sortie par une des portes de la ville qui n'était pas attaquée, et, avec une troupe de cavaliers, ravage le camp et l'incendie. Cet acte de bravoure de leur duchesse rendit courage aux assiégés qui repoussèrent plusieurs tentatives de l'armée de Charles de Blois.

Malgré la vaillance de ses défenseurs, la ville d'Hennebont allait être obligée de capituler, quand un important secours anglais arriva et contraignit les assiégeants à la retraite.

§ 4. — **Bataille navale (1342). — Evasion et mort de Jean de Montfort (1345).** — L'année 1342 ne fut pas favorable à Charles de Blois. Battu près de Morlaix, il essaya vainement de mettre le siège devant Hennebont.

A la fin de l'année, sa flotte, commandée par son allié Louis d'Espagne, rencontra celle de Jeanne de Flandre qui revenait d'Angleterre avec un important secours. La bataille fut indécise, car un coup de vent sépara les deux flottes ; celle des Anglais vint s'échouer près de Vannes dont ils s'emparèrent, mais d'où ils furent bientôt chassés.

Au mois de janvier 1343, une trêve de trois ans suspendit les hostilités entre la France et l'Angleterre. Livrés à leurs propres forces, Charles de Blois et la femme de son rival n'en continuèrent pas moins la guerre, dont le principal épisode est la prise de Rennes, en mai 1343, par Charles de Blois.

En 1345, Jean de Montfort réussit à s'échapper, et revint en Bretagne. Après avoir vainement assiégé Quimper, il fut cerné à son tour dans Hennebont où il mourut le 26 septembre 1345, laissant un fils âgé de huit ans qui sera plus tard le duc de Bretagne *Jean le Conquéreur*.

§ 5. — **Combat de la Roche-Derrien. — Charles de Blois prisonnier (1347).** — La comtesse

Jeanne de Montfort présenta son fils à son armée qui l'acclama et le nomma duc de Bretagne. Le jeune prince fut envoyé en Angleterre où un mariage fut projeté, pour plus tard, entre lui et la fille du roi Edouard. Il revint en Bretagne avec de nombreux renforts anglais commandés par Thomas d'Ageworth. Ce capitaine battit Charles de Blois près de Saint-Pol-de-Léon en 1346.

L'année suivante, Charles assiégeait La Roche-Derrien, quand les Anglais survinrent et délivrèrent la ville après un combat acharné pendant lequel ce prince, blessé et tout couvert de sang, fut fait prisonnier et envoyé en Angleterre.

§ 6. — **Trève de 1348. — Nouvelle phase de la guerre.** — La Roche-Derrien fut repris bientôt après par les troupes envoyées par le roi de France au secours de Charles de Blois. Cet engagement fut un des derniers de quelque importance. Une trève fut en effet signée en 1348 entre la France et l'Angleterre. Elle fit cesser les grandes batailles qui ne recommencèrent qu'à la délivrance de Charles de Blois.

La guerre prend maintenant un caractère de pillage, d'escarmouches et de rencontres peu nombreuses, dont le combat des Trente est un des principaux épisodes.

§ 7. — **Beaumanoir. — Le combat des Trente (1351).** — On ne sait quelle est la date ni le lieu de naissance de Beaumanoir, chevalier breton qui fut un des plus acharnés partisans de Charles de Blois.

La première fois qu'il apparaît dans l'Histoire, en 1351, c'est en qualité de commandant du château de Josselin, pendant la captivité de Charles, et durant la trêve qui allait prendre fin. C'est à cette époque qu'eut lieu le combat des Trente qui l'a rendu à jamais célèbre.

Bemborough ou Bembro, capitaine anglais, partisan de Jean de Montfort, commandait la garnison de Ploërmel. Pour venger Ageworth, tué dans un engagement avec cent hommes d'armes commandés par Gahours, et envoyés par le roi de France au secours de Charles de Blois, Bemborough parcourait les environs de Ploërmel et de Josselin, tuant, pillant et saccageant tout, sans pitié pour les femmes ni pour les vieillards.

Indigné, Beaumanoir se rendit auprès de lui, lui reprocha sa cruauté, lui proposant, pour terminer la querelle, un combat de trente à trente.

L'Anglais accepta, et la rencontre fut fixée au samedi d'avant le quatrième dimanche de Carême. Il devait avoir lieu au chêne de Mi-Voie, à moitié route entre Ploërmel et Josselin. Beaumanoir devait amener vingt-neuf chevaliers bretons, et Bemborough un nombre égal d'Anglais.

Au jour dit, par la lande solitaire, au pied de l'unique chêne qui se dresse en cet endroit, dominant le désert breton de ses rameaux noueux, les champions sont en présence. Les armures reluisent sous le grand soleil de printemps, les chevaux piaffent d'impatience.... A un signal donné, Anglais et Bretons fondent les uns sur les autres. Dès le premier engagement, deux partisans de Bemborough sont tués,

tandis que quatre chevaliers bretons mordent la poussière. Blessé, épuisé, Beaumanoir demande de l'eau. « Bois ton sang Beaumanoir ! » lui crie Geoffroy de Blois. Le combat reprend, plus acharné; les cadavres des guerriers et des chevaux jonchent le sol, les épées sont rouges de sang. Enfin les Bretons triomphent. Dix Anglais, dont Bemborough, sont tués. Les survivants sont faits prisonniers et emmenés à Josselin.

Une fois de plus, les Bretons battirent les Anglais, et le combat des Trente n'est que le prélude de ces luttes héroïques, où à toutes les époques, de Duguesclin à Portzmoguer, de Duguay-Trouin à Surcouf, le léopard anglais se verra vaincu par l'hermine bretonne.

§ 8. — Délivrance de Charles de Blois (1352).— Pendant la captivité de Charles, sa femme, Jeanne de Penthièvre continua la guerre, suivant l'exemple de sa rivale Jeanne de Montfort. C'est à cause de cela que la guerre fut appelée *Guerre des deux Jeannes*.

Elle s'occupait cependant de la délivrance de Charles de Blois, prisonnier depuis cinq ans. Elle envoya à Londres une députation, à la tête de laquelle était Beaumanoir, portant des lettres patentes signées par les Etats de Dinan le 26 novembre 1352. Charles de Blois fut remis en liberté, après qu'une partie de sa rançon eut été payée, et laissa ses deux fils comme otages au roi d'Angleterre.

§ 9. — Bataille de Mauron (1352). — La bataille de Mauron eut lieu en 1352, entre une forte troupe anglaise et un corps composé de secours français et des débris de l'armée de Charles de Blois. Elle fut très meurtrière ; près de 2.000 hommes restèrent sur le champ de bataille.

Les troupes franco-bretonnes furent défaites, et ce combat acheva d'anéantir la cause de Charles de Blois. Ses partisans ne livrèrent plus de batailles rangées, étant trop faibles pour opposer des troupes nombreuses à celles des Anglais.

§ 10. — Duguesclin. Prise de Fougeray (1356). — Un des plus acharnés partisans de Charles de Blois fut Bertrand Duguesclin. Il se distingua surtout dans cette guerre au siège de Rennes, et par la prise de Fougeray.

Les troupes dont Duguesclin disposait n'étaient pas nombreuses, mais il fit avec elles aux Anglais la guerre d'embuscade, attaquant leurs détachements, harcelant leurs convois. En 1356, Duguesclin s'empara du château de Fougeray, situé entre Rennes et Nantes. Déguisé en bûcheron, n'ayant qu'une hache pour toute arme, il se présente à la porte du château, on lui ouvre. Il renverse si adroitement sur le pont-levis les fagots qu'il portait, qu'il devint impossible au portier de le relever. A un signal de Duguesclin, sa petite troupe, postée aux environs, accourt. L'alarme est cependant donnée dans le château, et Duguesclin est seul à lutter contre sept Anglais, qui les premiers, sont arrivés pour défendre la forteresse. Faisant avec sa hache un terrible moulinet,

leur tint tête jusqu'à ce que ses hommes l'eus-nt rejoint. Il s'empara alors aisément du château ont la garnison fut mise en fuite ou massacrée, et ont le chef fut tué.

§ 11. — Siège de Rennes (1356-1357). — e roi d'Angleterre envoya vers cette époque à ean de Montfort, un important secours, commandé ar le duc de Lancastre. Celui-ci vint mettre le siège evant Rennes.

Cette courageuse ville soutint avec l'aide de Dugues-lin un siège de six mois, et força les Anglais à se etirer.

Duguesclin harcelait l'ennemi au dehors, tandis que dans la place, Penhoët les tenait en échec. N'ayant pu s'enfermer dans Rennes, Duguesclin resta aux environs, se cachant dans les forêts, dont il ne sortait que pour faire tomber les Anglais dans quelque embuscade, ou leur détruire un convoi. « *J'aimerais mieux apprendre que cinq cents archers sont entrés dans Rennes, que Duguesclin* », disait le duc de Lancastre, suprême hommage rendu par un Anglais à la valeur du capitaine breton.

La famine commençait cependant à se faire sentir dans la ville après quelques mois de siège. Personne ne parla de se rendre, et un bourgeois, dont on ignore malheureusement le nom, proposa d'aller prévenir Lancastre qu'un prétendu renfort s'avançait. Pendant que le chef anglais irait à la rencontre de cet ennemi imaginaire, on pourrait aller chercher des secours à Nantes où se trouvait Charles de Blois.

Le projet réussit ; Lancastre s'éloigne, et le brave

bourgeois étant parvenu à s'échapper rencont Duguesclin. Celui-ci, en apprenant ce qui se pass fonce sur le camp ennemi, le pille, et fait entre dans Rennes un important convoi de farine destin aux Anglais.

Lancastre, honteux de s'être laissé jouer, veut voi le terrible Duguesclin. Il l'invite courtoisement venir, le reçoit fort bien, mais Brembro, parent d gouverneur de Fougeray que Duguesclin avait tué le provoque. Après l'avoir terrassé, le chevalier breton lui laissa la vie et rentra dans la ville aux acclamations des assiégés.

C'est pendant le siège de Rennes qu'eut lieu l'épisode des cochons. On en attribue l'idée à Duguesclin, mais il semble que c'est à Penhoët qu'en revient l'honneur. Voyant un grand troupeau de cochons gardé par des Anglais près des fossés de la ville, il fit abaisser le pont volant d'une des portes, et ordonna de tenailler les oreilles d'une truie qu'il fit amener. A ses cris, tous les cochons se précipitent, franchissent le pont et, malgré les efforts de leurs gardiens, entrent dans Rennes dont les habitants se réjouirent de ce ravitaillement inattendu.

Les Anglais commençaient à se rebuter des longueurs du siège, Lancastre fit un dernier effort contre la ville. Il construisit une énorme machine de bois appelée *garrot*, qui, remplie de soldats, devait être lancée contre les murs. Dès que la machine toucherait les remparts, les Anglais qui étaient dans cette tour de bois, devaient sauter dans la ville et s'en emparer.

Duguesclin en prévint l'attaque : faisant une sortie, il détruisit la machine, et massacra les huit cents

Anglais qu'elle contenait. Rebuté par cet échec, le duc de Lancastre leva le siège de Rennes.

§ **12. — Siège de Dinan (1358).** — Ne pouvant s'emparer de la capitale de la Bretagne, Lancastre vint mettre le siège devant Dinan. Duguesclin courut s'y enfermer. La ville fut cependant bientôt forcée de demander la trêve de quinze jours qu'il était coutume d'accorder. Passé ce délai, la ville devait se rendre si aucun secours ne lui était arrivé.

Contre toute loyauté, pendant ce répit, un capitaine anglais, Thomas de Cantorbery, fit prisonnier Olivier Duguesclin, frère du futur connétable. Celui-ci se rendit aussitôt au camp des assiégeants où il fut fort bien reçu. Il réclama son frère au capitaine ennemi. Celui-ci protesta et Duguesclin lui proposa de trancher le différend par les armes. Après une lutte acharnée, Duguesclin fut vainqueur ; son frère lui fut rendu et Cantorbery chassé du camp anglais. L'arrivée en France d'Edouard, roi d'Angleterre, sauva la ville.

§ **13. — Alternative de trêves et de combats.** — Le siège de Dinan fut abandonné par Lancastre, forcé d'aller rejoindre en France son suzerain qui venait de débarquer avec une nombreuse armée. Avant de partir, il réussit à faire conclure une trêve entre les deux prétendants à la couronne de Bretagne (1359). Elle fut de courte durée, car le traité de Brétigny, loin de régler la succession du duché d'une façon définitive, fit reprendre les hostilités de plus belle.

En 1363, Charles de Blois et Jean de Montfort tentèrent une fois de plus de s'entendre, mais cette tentative, qui eut lieu à Evran, échoua à cause du refus de Jeanne de Bretagne. C'était, désormais, entre les deux rivaux une lutte à mort.

Les hostilités reprirent de part et d'autre et, en 1364, Jean de Montfort s'empara de Dinan. Cette guerre, qui semblait devoir durer éternellement prit fin l'année suivante après la bataille d'Auray.

§ 14. — Bataille d'Auray (29 septembre 1364). — Les armées des deux ducs se trouvèrent en présence à la fin de septembre 1364. Elles étaient bien différentes. Celle de Jean de Montfort était bien disciplinée et manœuvrait selon la tactique moderne; celle de Charles de Blois était le vrai type de l'armée féodale, héroïque et chevaleresque, mais indisciplinée. Duguesclin tenta en vain de mettre en ordre cette noblesse ardente, dont les membres jalousaient la place d'honneur.

La bataille commença avant le moment qui avait été fixé, et fut d'abord à l'avantage de Charles de Blois, mais l'arrivée de la réserve anglaise rétablit le combat. Celle que Duguesclin avait ménagée, outrée d'être reléguée à l'arrière-garde, s'était ébranlée dès le premier choc. Charles de Blois n'ayant plus de troupes fraiches à opposer au renfort anglais qui venait d'arriver, vit son armée commencer à perdre pied. Ce recul se changea bientôt en déroute pour les troupes franco-bretonnes. Charles de Blois lui-même fut tué dans la mêlée.

On a longtemps été en désaccord sur la façon dont

périt Charles de Blois. Il est maintenant prouvé qu'il fut tué sur le champ de bataille, les armes à la main, après une résistance acharnée, par un Breton : Jean de Lesnerac, qui, la veille du combat, en avait fait le terrible serment.

Près de 6.000 Bretons et Français de son armée périrent. Duguesclin renversé de son cheval, son épée brisée, entouré d'Anglais, fut forcé de se rendre à eux après en avoir tué un grand nombre. Il remit le tronçon d'épée qui lui restait à Jean Chandos qui lui criait : « *Messire Bertrand cette journée n'est pas vostre* ».

Le fils de Beaumanoir et beaucoup de seigneurs et d'hommes d'armes bretons furent faits prisonniers.

§ 15. — Fin de la guerre. — Traité de Guérande (1365). — Charles de Blois étant mort, sa veuve fut forcée, au mois de mars 1365, de traiter avec le vainqueur. Ce fut encore Beaumanoir qu'elle pria, comme dernière preuve de son dévouement, de la représenter à Guérande. Ce traité qui mit fin à cette longue guerre, donna le duché à Jean de Montfort, ne laissant à la veuve de son rival que le comté de Penthièvre.

La France reconnut Jean de Montfort comme duc de Bretagne. Ainsi se termina cette longue et sanglante guerre qui avait mis aux prises tous les Bretons dans une lutte fratricide et qui fut désastreuse pour la Bretagne comme l'est toute guerre de succession.

Sa fin fut cependant heureuse pour la Bretagne car tout le parti national s'était rallié à Jean de Montfort. Et le triomphe de Charles de Blois eut mis un prince

français sur le trône de Bretagne et ce pays eut été bien plus vite réuni à la France tandis qu'il va falloir encore plus d'un siècle dè lutte avant que l'indépendance de la Bretagne ne trouve son tombeau dans la plaine de Saint-Aubin-du-Cormier.





CHAPITRE VI

LES TROIS CONNÉTABLES BRETONS : DUGUESCLIN (1320-1380).

Avant de continuer l'Histoire de Bretagne, j'ouvrirai une parenthèse destinée à retracer la vie de trois héros bretons, les trois connétables : Duguesclin, Olivier de Clisson et Richemond, qui rendirent à la France l'immense service de la débarrasser des Anglais.

§ 1. — Enfance et Jeunesse de Duguesclin. — Duguesclin naquit à la Motte-Broons, près de Dinan, vers 1320. Son caractère turbulent, batailleur, sa laideur et sa petite taille le firent négliger par ses parents.

Il battait ses frères et, quand il pouvait s'échapper du manoir paternel, il organisait en petites armées les jeunes paysans du voisinage, les divisait en deux camps, se mettait à la tête de l'un d'eux, et la bataillle s'engageait... Bertrand Duguesclin et ses compa-

gnons revenaient au logis les vêtements en lambeaux, le corps presque toujours meurtri et un œil poché quand ce n'étaient pas les deux.

Mis au cachot par son père au retour d'une de ses escapades, Bertrand réussit à s'échapper, et vint à Rennes chez un de ses parents. Là, il profita de toutes les réjouissances publiques pour prendre part aux luttes, où il avait raison, par sa force peu commune, de tous les champions qui se présentaient.

Duguesclin avait dix-sept ans lorsqu'en 1337, un grand tournoi fut donné à Rennes en l'honneur du mariage de Jeanne de Penthièvre avec Charles de Blois. Il brûlait d'y prendre part, mais il n'avait pas d'armes. Voyant un de ses parents rentrer chez lui après s'être battu, il le supplie de lui prêter son armure et son cheval. Sa prière exaucée, Duguesclin entre dans l'arène, sa visière fermée. Il triomphe aisément des plus célèbres chevaliers bretons, quand son père se présente contre lui. Duguesclin abaisse sa lance en signe de respect. Pour savoir le nom de l'inconnu qui se bat si merveilleusement, un chevalier normand entre dans la lice pour lui relever son casque. Il y réussit, mais en même temps, Duguesclin l'envoie d'un coup de lance rouler dans la poussière. La mâle figure de Bertrand apparut alors aux yeux des assistants. Le prix du combat lui est remis, et son père, transporté de joie, le ramène au château de Broons aux acclamations de la foule.

Duguesclin allait avoir l'occasion de satisfaire ses instincts belliqueux autrement que dans des fêtes publiques. Quand éclata la guerre de succession de Bretagne, il prit le parti de Charles de Blois. On a

vu dans les pages qui précèdent le rôle qu'il y joua.

Quelques mois avant la bataille d'Auray, le roi de France, Charles V, qui venait de monter sur le trône, donna à Duguesclin le commandement d'une petite armée pour chasser les Anglais de la Normandie. La rencontre eut lieu près d'Evreux, à Cocherel.

§ 2. — **Bataille de Cocherel (16 mai 1364).** — C'est à cette bataille que Duguesclin se révéla le grand tacticien qu'il fut plus tard. Il eut le mérite de tirer ses savantes combinaisons de son propre génie, et fut à la fois la tête qui combine et le bras qui exécute. Il commandait à Cocherel le corps breton qui occupait la place d'honneur : le centre. Le cri de guerre était : Notre-Dame-Duguesclin !

La bataille fut gagnée par les Français grâce au stratagène de leur chef. Les Anglais étaient établis sur une hauteur et l'on n'osait les attaquer dans cette forte position. Faisant semblant tout à coup de se retirer, les Français, sur le conseil de Duguesclin, forcent ainsi les ennemis à descendre dans la plaine pour se lancer à leur poursuite. Faisant brusquement volte-face, ils se retournent en ordre parfait contre les Anglais. Ceux-ci, déconcertés par cette ruse hardie, commencent par se troubler, mais leurs chefs réussissent à les rallier. La bataille s'engage, furieuse ; les Bretons enfoncent le centre anglais, et la prise du célèbre captal de Buch, Jean de Grailly, décide la victoire en faveur des Français.

La veille de son sacre à Reims, Charles V apprit la victoire remportée par Duguesclin. C'était « *la joyeuse étrenne de sa royauté* ».

§ 3. — **Duguesclin en Castille.** — Fait prisonnier la même année à Auray, Duguesclin fut remis en liberté, Charles X ayant payé sa rançon. Le roi l'envoya en Castille au secours d'Henri de Transtamare.

Duguesclin rendit à la France le service de la débarrasser des grandes compagnies, troupes de soldats auxiliaires, qui, la guerre finie, continuaient à vivre sur le sol français et à le ravager.

Il les emmena en Castille ; en chemin, les grandes compagnies passèrent par Avignon, et exigèrent du Pape l'absolution de leurs péchés et 100.000 florins d'or. Cette somme fut prélevée par le souverain pontife sur les habitants d'Avignon.

Apprenant d'où elle venait, le bon Duguesclin la refusa, la fit rendre aux pauvres bourgeois de la ville, exigeant que ce fût le trésor du pape qui servît à payer les grandes compagnies.

Bon nombre de ces soldats pillards trouvèrent la mort en Castille, car Henri de Transtamare voulut sans cesse combattre, n'écoutant pas les prudents conseils du rusé Duguesclin qui préférait la guerre de surprises et d'escarmouches aux batailles rangées. Le parti de Transtamare fut anéanti près de Navarette et Duguesclin fait prisonnier.

Il fixa lui-même sa rançon à cent mille livres, ajoutant qu'il n'y avait pas en Bretagne et en France une femme qui ne filât une quenouille pour l'aider à recouvrer sa liberté (1369).

§ 4. — **Duguesclin chasse les Anglais de France.** — Sa rançon payée, Duguesclin revint en

France, et Charles V le fit *connétable*. Dès lors, à la tête d'une armée composée de Bretons et de Français, il livre aux Anglais une guerre acharnée. Poitiers, Limoges, La Rochelle tombent en son pouvoir ; ils en sont réduits à quelques places sur les côtes de France.

Enhardi par ces succès, Charles V eut la malencontreuse idée de vouloir s'emparer de la Bretagne. La nation bretonne entière se souleva et Duguesclin lui-même renvoya au roi de France son épée de connétable. Breton avant tout, il ne voulut pas porter les armes contre son pays.

Sur les supplications de Charles V, il consentit à reprendre son ancien grade, les Anglais, ses mortels ennemis, ayant de nouveau envahi le royaume pendant son absence.

Duguesclin recommença la lutte ; la ville de Challiers tomba en son pouvoir, et il vint mettre le siège devant Randon. C'est là qu'il devint malade ; épuisé par les fatigues de la guerre, il mourut avant que la ville ne fût prise. Le lendemain de sa mort, suprême et dernier hommage, le gouverneur de la place vint remettre sur son cercueil les clefs de Châteauneuf de Randon (1380).

Charles V fit enterrer Duguesclin à Saint-Denis ; sa mort fut un deuil national pour la France. Elle sentait qu'avec lui disparaissait le plus ferme appui du royaume. Il fut pleuré même des Anglais à cause de sa droiture et de sa loyauté.

D'une grande bonté, au milieu d'un siècle barbare et agité par les fureurs d'une guerre sans merci, Duguesclin protégeait les faibles. C'est lui qui, reve-

nant de chercher l'argent de sa rançon, le distribua aux pauvres en chemin, et revint les mains vides se reconstituer prisonnier.

Très grand tacticien, il apprit par l'expérience l'art de la guerre ; il excellait à dresser des embûches, surprenant l'ennemi, l'épuisant par ses attaques continuelles, inaugurant en cela une tactique pleine de nouveauté, laissant loin derrière elle les chevaleresques combats du moyen âge.

Duguesclin est sans aucun doute le plus grand capitaine que la Bretagne ait produit. La France ingrate envers lui, bien qu'il l'ait sauvée, ne lui a même pas élevé une statue à Paris, tandis que les bustes ou les monuments d'hommes peu connus, d'écrivains obscurs se dressent dans les squares et sur les places publiques de la capitale.





CHAPITRE VII

LES TROIS CONNÉTABLES BRETONS : OLIVIER DE CLISSON (1336-1407).

§ 1. — **Clisson compagnon d'armes de Duguesclin.** — Olivier de Clisson naquit près de Nantes en 1336. Il fit ses premières armes pendant la guerre de succession de Bretagne, et contribua par sa bravoure au succès de Jean de Montfort. Après la victoire d'Auray, irrité de voir l'amitié du duc pour les Anglais, il répondit à l'appel du roi de France qui lui offrait le commandement d'une partie de ses troupes. Il accepta pour avoir l'occasion d'assouvir sa haine contre les Anglais.

Ayant rencontré Duguesclin, leur antipathie commune pour l'envahisseur et pour Jean de Montfort en fit bientôt deux frères d'armes (1370). Olivier de Clisson scella sa nouvelle amitié en amenant un renfort à son illustre compatriote qui, à Pont-Vallain, attaquait des forces anglaises supérieures aux siennes.

Duguesclin l'envoya ensuite empêcher les Anglais

de reprendre la mer, à Saint-Mahé, en emportant avec eux les biens qu'ils avaient pillés en Bretagne. A la tête d'une troupe bretonne, il fondit sur les Anglais prêts à se rembarquer. Aucun d'eux n'y parvint car ils furent tous tués ou faits prisonniers.

Dès lors Duguesclin et Clisson poursuivirent l'ennemi partout et le chassèrent d'une grande partie de la France. La haine de Clisson pour la race anglo-saxonne le fit surnommer le *Boucher des Anglais*. Il avait juré de ne jamais faire quartier de la vie à aucun d'entre eux.

En 1375, Clisson revint en Bretagne pour en chasser les Anglais. Jean de Montfort qui était leur allié, fut forcé de s'enfuir avec eux, et Olivier de Clisson gouverna presque tout le duché jusqu'en 1377.

Les hostilités entre la France et l'Angleterre ayant repris cette année-là, Clisson accourut en Picardie, livra bataille à toutes les troupes anglaises qu'il rencontra, les défit, mais il revint bientôt en Bretagne pour aider Duguesclin à délivrer Saint-Malo assiégé par les Anglais.

§ 2. — Olivier de Clisson connétable. — Soumission de la Flandre (1380). — Lorsque Charles V voulut annexer la Bretagne à la France, Clisson ne se déclara ni pour l'une ni pour l'autre, et s'empressa de suivre Duguesclin en Guyenne. Celui-ci, en mourant, lui remit son épée de connétable. Charles VI, le nouveau roi de France, lui confirma ce titre à la fin de l'année 1380.

Olivier de Clisson eut l'occasion de s'en servir deux

ans après, en allant en Flandre soumettre les bourgeois de Gand révoltés contre le duc de Bourgogne. Il les battit à Roosback; dans cette bataille périt avec beaucoup d'autres flamands le chef des révoltés : Philippe d'Artevelt.

§ 3. — **Projet de descente en Angleterre.** — Après avoir comprimé un nouveau soulèvement de la Flandre en 1385, Clisson ne s'occupa plus que de réaliser son projet de descente en Angleterre. Il réunit dans le petit port de Tréguier une flotte de 72 navires, mais la tempête dispersa ses vaisseaux.

Dans sa haine tenace contre les Anglais, Clisson ne se découragea pas et revint en Bretagne commencer de nouveaux préparatifs. Cette expédition échoua par la traîtrise du duc Jean de Monfort.

§ 4. — **Lutte entre Jean de Montfort et Olivier de Clisson.** — Le duc de Bretagne attira Clisson dans son château, le reçut comme ami, puis, le faisant subitement enchaîner, il ne le relâcha qu'après qu'il lui eût payé une forte somme d'argent. Le roi de France, pour venger son connétable, condamna Montfort à lui rembourser sa rançon, et à lui rendre quelques villes de Bretagne qu'il lui avait prises (1388).

§ 5. — **Attentat contre Olivier de Clisson.** — Loin de réconcilier les deux ennemis, ce jugement ne fit que les irriter, et Jean de Montfort chargea en 1390 un Angevin nommé Pierre de Craon de tuer le connétable. Olivier fut attaqué une nuit à sa sortie

de l'hôtel Saint-Paul, par des assassins postés rue Culture-Sainte-Catherine. Frappé de plusieurs coups, il tomba de cheval près de la boutique d'un boulanger qui le recueillit et le sauva. Le croyant mort, ses assassins s'enfuirent.

§ 6. — **Disgrâce et mort d'Olivier de Clisson (1407).** — Pour venger Clisson, Charles VI marcha sur la Bretagne à la tête d'une armée, mais il devint fou en traversant la forêt du Mans. Profitant de la folie du roi, ses oncles privèrent Clisson du titre de connétable, et leur jalousie le fit condamner à une amende d'un million. Clisson, lassé des intrigues de la Cour de France, se retira en Bretagne où il se réconcilia avec le duc Jean IV. Il vécut dès lors retiré, et mourut en 1407.

Olivier de Clisson avait, à côté de sa bravoure et de ses qualités militaires, des vices tels qu'une cupidité insatiable et une grande cruauté. Il continua l'œuvre qu'il avait entreprise de concert avec Duguesclin, et sa haine des Anglais servit admirablement la Bretagne et la France.

Olivier de Clisson est un personnage à part dans l'histoire. Possesseur de biens immenses et d'une grande partie de la Bretagne, il restera toujours libre ne dépendant ni du duc Jean ni du roi de France.

Enfin, précurseur en cela de Napoléon, sa haine de l'Angleterre le fit projeter le premier débarquement dans ce pays, voulant, dans sa fureur contre l'Anglais, aller l'attaquer chez lui, et le faire quitter à son tour l'Ile de Bretagne, vengeance bien celtique puisque les Bretons en avaient été chassés par les Anglo-Saxons.



CHAPITRE VIII

LES TROIS CONNÉTABLES BRETONS : RICHEMOND (1393-1458).

Il est des héros pour lesquels l'Histoire est d'une grande injustice ; elle élève aux plus hautes gloires ses favoris, tandis que ceux qu'elle délaisse, restent, malgré leur mérite, dans un profond oubli : tel est le connétable de Richemond qui sauva la France sous le règne de Charles VII et que la légende qui s'est formée autour de Jeanne d'Arc a plongé dans l'obscurité.

Arthur de Richemond naquit à Sucinio (Morbihan) ; il était le fils cadet du duc de Bretagne Jean IV. Il fit ses premières armes en 1409, à la tête d'une armée que son aîné Jean V, devenu duc de Bretagne par la mort de leur père, lui avait confiée pour réprimer un soulèvement que dirigeait la maison de Penthièvre.

En 1313, Arthur se distingua par sa valeur en ›mbattant pour la France à Azincourt, à la tête de ' noblesse bretonne. Grièvement blessé, il refusa de › rendre et fut laissé pour mort sur le champ de

bataille. Le lendemain, des soldats s'aperçurent qu'il vivait encore ; le roi d'Angleterre le fit soigner, et le retint prisonnier. Au bout de ce temps, Richemond passa au service de ce roi, car peu importait alors aux Bretons de se battre pour ou contre la France.

En dehors du duc de Bretagne, ils ne reconnaissaient pas d'autre prince et il leur importait peu de guerroyer pour la France ou pour l'Angleterre, pourvu qu'ils pussent déployer leur valeur sur les champs de bataille.

§ 1. — Richemond connétable (1424), lutte contre l'Angleterre. — Cependant l'idée de Patrie se réveilla en France sous le règne de Charles VII, lorsque la plus grande partie du pays fut envahie par les Anglais.

Richemond fut de ceux qui s'efforcèrent de délivrer le sol français du joug ennemi. Connétable depuis 1424, il avait tenté de réconcilier le roi avec le duc de Bourgogne, et il s'occupait de négociations diplomatiques lorsqu'il apprit que les Anglais envahissaient la Bretagne. Se souvenant de son frère et de son pays natal, il y accourut et empêcha l'invasion du duché.

Jaloux de sa puissance, les courtisans firent tomber Richemond en disgrâce. Il se retira, et ne sortit de sa retraite qu'en 1429. Apprenant que les ennemis possédaient presque toute la France, son ressentiment contre le roi fut moins fort que sa haine de l'Anglais ; il équipa une armée à ses frais, et vint se joindre au corps français où se trouvait Jeanne

d'Arc. C'est lui qui à la tête de cette petite troupe franco-bretonne sauva la France du joug anglais.

§ 2. — **Richemond et Jeanne d'Arc.** — Jeanne d'Arc était une patriote ardente, une illuminée, comme il y en avait alors plusieurs dans les camps ; elle se disait envoyée de Dieu, et sa conviction rendait courage aux soldats. Richemond sut habilement en tirer parti ; il la plaçait à la tête de ses troupes, et ses exhortations gagnaient les hommes d'armes, qui, entraînés par elle, se précipitaient vaillamment sur les Anglais.

Si, en effet, Jeanne d'Arc fut celle qui conduisait les troupes au combat, Richemond fut le général qui, avec sa grande expérience de la guerre, disposait les soldats pour la bataille, dirigeait les opérations ; en un mot, Richemond était la tête qui combine et Jeanne, le bras qui obéit et exécute.

Grâce à ses habiles dispositions, et à un renfort de 6.000 Bretons, le connétable, aidé de Jeanne, remporta sur les Anglais la victoire de Patay (1429).

§ 3. — **Richemond et le maréchal de Rieux.** — Richemond fut aidé dans cette tâche par un autre Breton, le *maréchal de Rieux*, né à Ancenis, en 1389. Ce fut lui qui dirigea les opérations du siège d'Orléans, et résista héroïquement dans Saint-Denis assiégé par le capitaine anglais Talbot, et se battit vaillamment jusqu'en 1437. A cette date, revenant de Normandie où il faisait la chasse à l'Anglais à la tête des paysans appelés les Ecorcheurs, il fut fait prisonnier par un des ennemis qui le jalousait à

cause de son dévouement pour Richemond, et mourut deux ans après, toujours captif de son rival (1439).

§ 4. — Victoires de Formigny (1450), et de Castillon (1453). — Arthur de Richemond, rappelé au pouvoir en 1435, négocia la paix d'Arras et fit rentrer Charles VII dans Paris. En 1450, il débarrassa complètement la Normandie de l'occupation anglaise par la victoire de Formigny, et, trois ans plus tard, il chassa les envahisseurs de la Guyenne, en leur infligeant la défaite de Castillon.

En 1457, Arthur de Richemond devint duc de Bretagne (1), mais il ne régna que quinze mois, et mourut l'année suivante (1458).

Laissé dans l'oubli par la légende de Jeanne d'Arc, c'est cependant au connétable breton Arthur de Richemond que revient la gloire d'avoir délivré la France du joug anglais, sous le règne de Charles VII.

Ignoré, passé sous silence, ou à peine cité par la plupart des historiens, Richemond, comme Duguesclin, n'a pas de monument à Paris, où il rétablit le roi, ni même en Bretagne. Plus reconnaissants que les Bretons et les Parisiens, les habitants de Formigny lui en ont élevé un en souvenir de sa victoire sur les Anglais en 1450.

(1) Voir son règne dans un des chapitres suivants.





CHAPITRE IX

RÈGNE DE JEAN IV LE CONQUÉREUR (1364-1399).

La longue parenthèse consacrée dans cette histoire aux trois connétables bretons étant terminée, revenons à la Bretagne, et reprenons les faits au point où ils étaient restés, c'est-à-dire à la mort de Charles de Blois et à l'avènement définitif de Jean IV au titre de duc de Bretagne.

§ **1. — Jean IV s'allie avec l'Angleterre. —** Jean IV alla faire hommage de son duché au roi de France en 1366, mais ses préférences allaient à l'Angleterre, qui l'avait aidé à reconquérir son duché, aussi s'entoura-t-il d'Anglais et leur donna-t-il des terres, ce qui mécontenta les Bretons.

Lorsqu'en 1369 la lutte reprit entre ces deux pays, Jean IV prit le parti de ses alliés, et ouvrit les ports bretons à Edouard III pour qu'il pût faire entrer ses armées dans le royaume. Charles V envoya contre lui Duguesclin. La trouvaille faite par ses troupes

du traité d'alliance entre le duc de Bretagne et le roi d'Angleterre, amena la plupart des seigneurs bretons à se ranger du côté de la France, et Jean IV, abandonné de tous ses barons, fut contraint de se réfugier de l'autre côté de la Manche (1373).

§ 2. — **Exil du duc Jean IV.** — Pour se venger du roi Charles V, Jean IV s'embarqua en compagnie de Lancastre avec une forte armée destinée à envahir la France.

Harcelé par Duguesclin, Lancastre, dans son insuccès, tourna son mécontentement vers le duc de Bretagne, et lui ordonna de se retirer avec ses Bretons. Ceux-ci étaient au nombre de soixante. A la tête de cette petite armée, Jean IV réussit à traverser toute la France, faisant avec sa troupe bretonne des prodiges de valeur, prenant même d'assaut des châteaux et des villes.

Arrivé à Bordeaux, il eut la chance de trouver des marchands de sel de Guérande qui lui devaient de l'argent et qui le lui rendirent avec le produit de la vente de leurs chargements. Jean IV se rendit à Auray, place qui, avec Bécherel, Brest et Derval lui restait en Bretagne. Il quitta peu après cette ville et repassa en Angleterre (1374).

L'année suivante, il revint dans son duché avec une forte armée anglaise. Il s'empara de Saint-Mahé et de Saint-Pol-de-Léon, mais assiégea vainement Saint-Brieuc. Il vint ensuite mettre le siège devant Quimperlé où se trouvait Clisson, mais il fut forcé de renoncer à la prise de cette ville, les Anglais étant obligés de retraverser la Manche par suite de la

conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, et Jean IV fut une fois de plus contraint de repasser dans ce pays.

§ 3. — **Siège de Saint-Malo (1378).** — En juillet 1378, une flotte anglaise, portant 12.000 combattants et une artillerie formidable vint mettre le siège devant Saint-Malo.

La vaillante cité résista si bien et se défendit avec tant d'ardeur qu'elle permit aux troupes franco-bretonnes d'arriver à son secours. A leur approche, les assiégeants se rembarquèrent, et leur flotte reprit la route d'Angleterre.

§ 4. — **Confiscation du duché (1738). — Retour du duc Jean IV (1379).** — A la fin de l'année 1378, Charles V crut le moment venu d'annexer la Bretagne. Son Parlement prononça la réunion, sans réserves, du duché. A cette nouvelle, tous les Bretons, barons, bourgeois, chevaliers et paysans signèrent à Rennes un traité d'alliance entre eux, et rappelèrent Jean IV.

Celui-ci se hâta d'accourir ; il débarqua à Saint-Malo, et se rendit triomphalement à Rennes. Lorsque le 3 août son bateau pénétra dans la Rance, il fut acclamé par tous les Bretons accourus à sa rencontre. On oubliait l'ami des Anglais, pour ne voir en lui que le duc légitime, le prince libérateur qui devait rendre à la nation bretonne son indépendance.

Nombreux étaient alors les Bretons au service de la France. Tous se souvinrent de la Patrie en danger et vinrent grossir l'armée de Jean IV. Dugues-

clin lui-même renvoya au roi son épée de connétable. Les troupes bretonnes envahirent la Normandie et l'Anjou, et le duc de cette dernière province conclut une trêve avec Jean IV. Le roi de France fut forcé d'accepter l'arbitrage du comte de Flandre, et mourut sur ces entrefaites (1380).

C'est là un des plus beaux jours de l'histoire de Bretagne : Le peuple entier oubliant ses querelles intestines, ses rancunes de la veille contre son duc, pour ne voir en lui que le libérateur de la Patrie menacée.

Une armée de secours anglaise vint assiéger Nantes qui, à cause du commerce de la Loire, était en contact avec l'intérieur de la France, tenait pour ce pays, et en avait reçu garnison. Après un siège inutile de deux mois, l'armée anglaise rejoignit le duc de Bretagne à Hennebont. Une partie fut logée dans la ville, le reste campa aux environs et eut à endurer les privations et la faim.

En 1381 fut signé le traité de Guérande. Le roi de France reconnaissait le duc de Bretagne, et celui-ci vint lui prêter hommage, Jean IV s'étant, en outre, engagé à n'avoir plus d'Anglais dans son armée, ceux-ci, furieux, se rembarquèrent et les Bretons, comme plus tard Henri IV pour les Espagnols, leur souhaitèrent bon voyage à condition de ne plus les revoir.

§ 5. — **Lutte contre Clisson.** — Débarrassée des Anglais et de la guerre, la Bretagne allait être troublée par une lutte intestine : la rivalité entre Jean IV

Olivier de Clisson. On en a vu les principaux épi-
les dans la biographie du connétable.

ette guerre dura avec plus ou moins de violence
qu'en 1395, année où un traité de réconciliation
signé à Aucfer entre le duc de Bretagne et son
nemi.

Jean IV mourut à Vannes en 1399.





CHAPITRE X

RÈGNE DU DUC JEAN V (1399-1442).

§ **1. — Minorité du duc Jean V.** — Après tant de guerres, la Bretagne allait enfin respirer en paix pendant près d'un demi-siècle, sous le règne du fils de Jean IV, Jean V. Malgré ses dix ans, le jeune duc fut marié avec la fille de Charles VI. Comme il était trop jeune pour gouverner, la régence fut confiée au duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui l'emmena avec ses deux frères à Paris, tandis que la veuve de Jean IV passait en Angleterre.

§ **2. — Luttes contre l'Angleterre et la Maison de Penthièvre.** — En 1403, Jean V ayant atteint sa majorité, prêta hommage au roi de France et revint en Bretagne en janvier 1404.

La guerre maritime, commencée pendant sa minorité, continuait toujours avec ardeur et succès pour les Bretons dont un des principaux chefs était l'amiral de Penhoët.

Ils aidèrent même les Celtes du pays de Galles à reconquérir une indépendance éphémère. La guerre

cessa en 1407 par une trève que fit conclure entre les deux pays de Bretagne et d'Angleterre, la mère de Jean V, veuve du précédent duc.

De 1408 à 1410, le duché vit encore les Anglais fouler son sol. Jean V, voulant s'emparer des biens de la Maison de Penthièvre à la tête de laquelle était Margot de Clisson, propre fille du connétable, appela les Anglais à son secours. Le duc de Bourgogne, ancien régent du duché, réussit à négocier l'entente entre Jean IV et la Maison de Penthièvre.

La guerre contre l'Angleterre ayant repris de plus belle, le duc se déclara pour la France. L'impatience des chevaliers français leur fit perdre la bataille d'Azincourt : ils ne voulurent point attendre pour attaquer l'arrivée du précieux renfort de dix mille Bretons que Jean IV amenait à leur secours.

§ 3. — **Margot de Clisson. — Enlèvement du duc Jean V (1420).** — Voyant le parti du dauphin presque perdu, Jean V résolut de s'occuper d'abord de ses propres affaires, c'est-à-dire de sauver son duché et de ne plus secourir le futur Charles VII ; il revint donc en Bretagne. Un jour qu'il se promenait aux environs de sa résidence avec une faible escorte, il se vit entouré, en traversant un pont, par des partisans de la Maison de Penthièvre. Ceux-ci le désarmèrent et le conduisirent auprès de Margot de Clisson.

La fille du connétable l'enferma successivement dans plusieurs châteaux hors de Bretagne, pour dépister les recherches. Elle croyait, en agissant ainsi, que les anciens partisans de Charles de Blois

se soulèveraient et rétabliraient les Penthièvre en Bretagne.

Elle comptait sans l'énergie de la femme de Jean V, Jeanne de France, qui, à la nouvelle de l'enlèvement de son mari, convoqua les Etats qui lui jurèrent fidélité. La plupart des seigneurs de Bretagne, indignés de la lâche capture de leur duc, vinrent se joindre à son armée. A la tête de forces importantes, les capitaines bretons assiégèrent les principales villes ou places que les Penthièvre possédaient dans le duché.

Ils réussirent à enfermer Margot de Clisson dans le manoir de Chantoceaux où, après un siège de deux mois, elle fut forcée de capituler, et n'obtint sa liberté que contre celle du duc Jean V (1420).

§ 4. — **Lutte contre l'Angleterre.** — Devenu libre, Jean V s'occupa de la guerre franco-anglaise. Après avoir pris d'abord parti contre la France, il se ravisa et prêta l'hommage de son duché à Charles VII. L'accord fut scellé entre les deux princes par la nomination de Richemond au grade de connétable.

L'alliance avec la France avait pour résultat d'amener la guerre en Bretagne. Jean V résolut de la prévenir et envahit la Normandie. Repoussé devant Avranches, il fut obligé de revenir dans son duché, suivi par les Anglais.

Ne pouvant réussir à les chasser malgré l'aide de Richemond, Jean V. que son amour de la paix fit surnommer *le Bon*, obtint une trêve à prix d'argent. A son expiration trois mois après (1427) la lutte

reprit de plus belle. Mal secouru par Charles VII, Jean V signa la paix avec l'Angleterre, s'engageant à garder la neutralité.

§ 5. — **Fin du règne de Jean V. — Perrinaïc. — Gilles de Retz.** — Dès lors la Bretagne ne fut plus ravagée par la guerre, mais beaucoup de Bretons continuèrent à se battre en passant au service de la France.

En 1431, Jean V se rangea définitivement du côté de Charles VII, et, en maintes occasions, il usa de son influence pour tâcher de faire cesser les hostilités. Il mourut à Nantes en 1442.

C'est sous son règne qu'une pauvre Bretonne appelée *Perrinaïc* ou Pezrona fut brûlée à Paris. Elle prétendait voir parfois Dieu venir s'entretenir avec elle. Elle fut quelque temps la compagne de Jeanne d'Arc, mais faite prisonnière, elle fut conduite à Paris, traduite en jugement, et brûlée comme hérétique (1430).

C'est également sous le règne de Jean V qu'eut lieu le célèbre procès de Gilles de Laval, baron de Retz, un des plus puissants seigneurs bretons. Il dépensa sa fortune et ses biens à des études de magie noire. Il fit périr des centaines d'enfants pour utiliser leur sang dans ses expériences. Ses crimes finirent par attirer l'attention de l'Eglise. Jugé à Nantes, il fut brûlé vif dans cette ville (1440). La légende a, dit-on, conservé le souvenir de Gilles de Retz dans le personnage de *Barbe-Bleue*.



CHAPITRE XI

LA BRETAGNE SOUS LES RÈGNES DE FRANÇOIS II, PIERRE II ET ARTHUR III (1442-1458).

§ **1. — Règne de François Ier (1442-1450).** — François Ier, fils aîné du duc Jean V, succéda à son père en 1442. Il continua son œuvre en tentant de faire conclure la paix entre la France et l'Angleterre. Il envoya à cet effet son frère Gilles dans ce dernier pays.

En 1445, il se rendit à Chinon et fit hommage de son duché au roi de France. Gilles, qui était depuis un an de retour en Bretagne, en devint un des plus puissants seigneurs par son mariage avec Françoise de Dinan.

Pendant son séjour en Angleterre, il s'était lié avec le roi, et celui-ci usa de son influence pour pousser les deux frères à la discorde, promettant son appui à Gilles s'il réclamait à François Ier un apanage digne de lui.

En 1446, Gilles recevait sans cesse les capitaines anglais de Normandie dans son château du Guildo.

Dominé par leur influence, il réclama avec plus d'insistance l'apanage que son frère lui refusait. Exaspéré de voir sa demande vaine, Gilles menaça François Ier d'appeler à son secours le roi d'Angleterre et de ravager la Bretagne. Craignant de voir son duché envahi, François Ier le fit arrêter (1446).

§ 2. — **Prise de Fougères.** — Deux ans après, Gilles était encore en prison. Il écrivit au roi de France pour qu'il tâchât de le délivrer, mais les négociations furent interrompues par la prise, par les Anglais, de la ville de Fougères, bien qu'on fût en pleine paix ; action qui était secrètement dirigée par le roi d'Angleterre (1448).

Quand François Ier, après avoir ravagé la Normandie, vint mettre le siège devant Fougères, il demanda à Henri VI de retirer ses troupes, et le roi lui déclara que ce n'était qu'une représaille pour venger l'emprisonnement de Gilles.

§ 3. — **Assassinat de Gilles de Bretagne. — Mort de François Ier (1450).** — Pour se venger à son tour, le duc de Bretagne eut le tort d'abandonner son frère à ses ennemis. Ceux-ci tentèrent d'abord de l'empoisonner, puis ils le firent étouffer entre deux matelas. La tradition veut qu'une pauvre femme gagna à la nage le soupirail de la prison de Gilles, qui donnait sur les douves du château où il était enfermé, qu'elle lui prodigua des consolations et lui envoya un confesseur.

Quelque temps après la mort de Gilles, ce religieux, dit-on, aborda François Ier tandis qu'il che-

vauchait sur les grèves du Mont Saint-Michel et lui prédit qu'il mourrait bientôt.

Le duc de Bretagne survécut en effet peu de temps à son frère, et mourut à Vannes en 1450.

Il est probable que François Ier ne donna pas l'ordre de mettre à mort son frère Gilles comme on le lui a souvent reproché. Il le traita avec sévérité, et l'abandonna parce qu'il était l'allié des Anglais. Son emprisonnement, bien qu'arbitraire, préserva la Bretagne de la guerre, car Gilles était prêt à appeler les Anglais à son secours pour obtenir un apanage.

§ 4. — Règne de Pierre II (1450-1457). — François Ier, en mourant, ne laissait que deux filles, et il désigna pour lui succéder son autre frère, Pierre II. Le nouveau duc, après avoir fait hommage de la Bretagne au roi de France, s'occupa de punir les meurtriers de Gilles, et plusieurs d'entre eux furent mis à mort.

Pendant le règne de Pierre II, aucune guerre ne vint en Bretagne troubler la paix. Bon nombre de chevaliers bretons prirent cependant part à la conquête de la Guyenne par les Français. Ceux-ci étaient commandés par le connétable de Richemond, et le contingent breton avait pour chef le futur duc François II. La bataille de Castillon gagnée par les troupes franco-bretonnes, chassa définitivement les Anglais de France (1453).

Pierre II s'occupa beaucoup de l'administration de son duché. Il rendit de nombreux arrêts pour le bien-être des pauvres, des gens d'église, et réforma

la justice en Bretagne. Il eut l'idée de faire de Vannes une ville franche, ce qui fit accourir dans cette cité des artisans français qui ne pouvaient exercer leur métier dans leur pays ravagé par la guerre.

En 1442, Pierre II avait épousé Françoise d'Amboise; cette princesse, très pieuse, fonda plusieurs couvents en Bretagne. Comme le duc Pierre n'en eut pas d'enfants, lorsqu'il mourut en 1457 ce fut son oncle, le connétable de Richemond, qui lui succéda.

§ 5. — **Règne d'Arthur III (1457-1458).** — Arthur de Richemond, que l'on a vu dans les pages précédentes à la tête des armées françaises faire la chasse aux Anglais, devait sur ses vieux jours (il avait 64 ans) devenir duc de Bretagne.

Il n'en conserva pas moins son épée de connétable, disant « que ce qui lui avait acquis tant de gloire dans sa jeunesse pouvait bien être honoré dans sa vieillesse. »

Arthur de Richemond se rendit à Vendôme, où se tenait le roi, pour lui faire hommage de son duché. Mais, le dévouement dont il avait fait preuve au service de la France ne lui fit pas oublier qu'il était Breton ; aussi refusa-t-il de prêter *l'hommage lige*, pour le duché de Bretagne comme il venait de le faire pour le comté de Montfort-l'Amaury, qui se trouve aux environs de Paris et appartenait aux ducs de Bretagne. Charles VII, devant l'entêtement de Richemond, dut se contenter de *l'hommage simple* qui ne liait pas, comme le premier, le vassal et le souverain par de grands engagements.

La vie de Richemond fut abrégée par le chagrin qu'il éprouva de voir Guillaume de Malestroit, évêque de Nantes, qu'il avait nommé lui-même à cette fonction, lui refuser l'hommage temporel.

Arthur III mourut à Nantes à la fin de l'année 1558. Il avait régné quinze mois sur la Bretagne.





CHAPITRE XII

RÈGNE DE FRANÇOIS II. — LUTTE POUR L'INDÉPENDANCE DU DUCHÉ (1458-1488).

François II fut le dernier duc de la Bretagne indépendante. Pendant son règne qui dura trente ans, il fut occupé à défendre son duché et à lutter contre Louis XI, ce roi de France qui voulut fonder la monarchie en absorbant duchés et comtés les uns après les autres, et en les réunissant au domaine royal. De tous les États provinciaux, ce fut la nation bretonne qui résista avec le plus d'opiniâtreté. La Bretagne, habitée par un peuple d'une autre race et d'une autre langue que le reste de la France, avait, bien plus que les autres duchés, le droit de rester indépendante, aussi fut-elle la dernière soumise.

La nation bretonne ne se rendit qu'après une lutte acharnée, après avoir tenté l'impossible, et par une capitulation honorable : le mariage de la duchesse Anne avec le roi de France.

Après avoir fait à Charles VII l'hommage de la Bretagne et des petites seigneuries, comme Montfort-l'Amaury, que les ducs possédaient dans le

royaume, François II vint à Rennes, puis à Nantes où il se fixa.

Lorsqu'en 1461 Louis XI devint roi de France, il s'occupa tout d'abord de tenter d'asservir la Bretagne. Profitant d'une querelle entre Francois II et un évêque il convoqua une assemblée qui condamna le duc, contestait ses droits et ne faisait aucun cas de l'indépendance bretonne.

§ **1. — Guerre contre la France.** — Louis XI demanda à François II de lui prêter l'hommage lige. Sur son refus catégorique, le roi s'adressa aux Etats de Bretagne. Ceux-ci toujours jaloux de conserver les libertés de leur pays, et dont on verra les révoltes lorsque la Bretagne sera devenue province, firent cause commune avec le duc, et votèrent un nouvel impôt destiné à la levée de troupes pour combattre le roi de France.

Avec une armée de dix mille hommes, François II vint rejoindre le duc de Bourgogne, et leurs armées mirent le siège devant Paris. Louis XI dut se résigner à reconnaître l'indépendance de la Bretagne, et signa avec les deux ducs le traité de Saint-Maur (1465).

Ce traité donnait à Charles de Valois la Normandie. Cette clause était très importante, car elle permettait au duc de Bretagne de communiquer directement avec Charles le Téméraire dont les Etats s'étendaient jusqu'aux frontières de la Normandie. Les trois ducs entouraient ainsi le roi d'une façon étroite, et lui barraient l'accès du Nord de la France.

§ **2. — Louis XI en Bretagne et en Norman-**

die. — C'est ce danger que Louis XI voulut faire cesser. Profitant de ce que son frère Charles de Valois avait fait quelques mécontents, il s'allia avec eux, et reconquit lentement toute la Normandie.

François II accueillit Charles de Valois à sa cour, et en 1467, reprit pour lui une partie du duché normand. Par surprise et en pleine paix, Louis XI s'en empara de nouveau, et signa avec François II le traité d'Ancenis (1468).

Pour mettre à l'épreuve le duc de Bretagne, Louis XI lui envoya le collier de l'ordre de Saint-Michel qu'il venait de fonder. Comme cet honneur obligeait de servir le roi, François II le refusa. Dans sa colère, Louis XI marcha sur le duché, et s'empara d'Ancenis, de Machecoul et La Guerche.

François II fut contraint de demander la paix, et signa avec le roi le traité de Luxeuil qui assurait les libertés de la Bretagne.

Louis XI eut l'habileté d'acheter de Nicole de Bretagne, dernière héritière des Penthièvre, les prétentions de cette Maison au duché. Il n'eut pas le temps d'en profiter ; malade depuis 1481, il mourut en 1483.

§ 3. — **Pierre Landais.** — François II eut un habile conseiller dans son trésorier Pierre Landais. Celui-ci défendit le peuple contre les nobles à la tête desquels était le Chancelier de Bretagne : *Chauvin*. Pierre Landais fit rendre par François II une quantité d'arrêts relatifs au commerce, aux sciences, à l'industrie qui prirent, malgré la guerre, un essor considérable. Les navires bretons trafiquaient avec la plupart

des pays d'Europe, accompagnés par une flotte armée destinée à les protéger.

Pierre Landais, qui accusait Chauvin d'être vendu au roi de France le fit mettre en prison, il y resta deux ans et mourut en 1484. Pour le venger, les seigneurs, ses partisans, ayant à leur tête le maréchal de Rieux, s'emparèrent de Pierre Landais, en allant avec une forte armée le chercher à Nantes jusqu'à la cour du duc. François II fut forcé de le livrer. Les juges condamnèrent Landais à la peine de mort (1485).

§ 4. — **Défection des seigneurs. — Levée en masse des paysans et des bourgeois.** — Le supplice de Pierre Landais eut pour conséquence la réconciliation éphémère de François II avec les seigneurs bretons. Ceux-ci cependant s'allièrent secrètement avec la régente de France, Anne de Beaujeu. François II, voyant les projets qu'elle nourrissait pour l'annexion de la Bretagne, prit part aux intrigues du duc d'Orléans. Celui-ci, abandonné par plusieurs de ses alliés, fut contraint de se réfugier à la cour du duc breton qui l'accueillit (1487).

Cette nouvelle mécontenta les seigneurs et leur chef le maréchal de Rieux. Après quelques hésitations, ils acceptèrent de la Régente l'appui des troupes royales pour chasser le duc d'Orléans du territoire breton.

Cette lâche mais peut-être inconsciente défection des seigneurs fut la cause de la perte de l'indépendance du duché.

L'alliance française ouvrait en effet la Bretagne aux troupes royales. Celles-ci, après avoir obligé l'armée

ıcale à la retraite, vinrent mettre le siège devant antes.

C'est alors que le vrai patriotisme breton se éveilla. Du fond des moindres campagnes, les ıaysans se soulevèrent, s'armant de pics, de faux, t dans un admirable élan, vinrent au nombre de lus de 60.000, rejoindre leur duc Francois II, pour enter avec lui un suprême effort pour sauver la Bretagne.

La lâcheté des seigneurs n'irrita pas que les paysans : la bourgeoisie et la petite noblesse se joignit aux forces de François II, et des marchands de Cornouaille vinrent par la Loire ravitailler Nantes à leurs frais, traversant les lignes ennemies pour s'enfermer dans la ville.

Devant la résistance acharnée des Bretons qui défendaient Nantes, les Français levèrent le siège après une victorieuse sortie des assiégés.

Partout, les troupes royales furent battues et, à l'approche de l'hiver, elles durent abandonner le sol breton, ne laissant des garnisons que dans cinq places (1487).

L'élan patriotique des Bretons avait été irrésistible. Combien eût été plus grand le triomphe de la Bretagne, sans la défection des seigneurs ! Mais, comme bon sang ne peut mentir, ils revinrent bientôt de leur erreur, et se rallièrent au parti du duc.

Au commencement de l'an 1488, les Français vinrent assiéger Fougères, et l'armée ducale s'avança au secours de la place.

§ 5. — Bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1488). — Les procédés de combat avaient complètement changé depuis un an. Le maréchal français de la Trémouille, au lieu d'éparpiller ses troupes, avait résolu de n'agir que par masses.

Contre l'avis du maréchal de Rieux qui ne voulait pas de bataille rangée, les chefs bretons, confiants dans leurs forces, décidèrent de courir la chance d'un grand engagement.

Les deux armées se rencontrèrent à Saint-Aubin-du-Cormier. Les Bretons, malgré le conseil du maréchal de Rieux, différèrent d'attaquer de suite les Français fatigués par une longue marche. Il prit le commandement de l'avant-garde de l'armée ducale, et enfonça les premiers rangs ennemis, mais les autres corps bretons ayant plié, sa valeur resta sans effet.

La Bretagne perdit là sa dernière bataille. Le duc d'Orléans fut même fait prisonnier, en cherchant à rallier les fuyards. Tout n'était cependant pas fini. La Trémouille s'apprêtait à assiéger Rennes, mais les braves bourgeois de la ville se préparèrent à une telle résistance, que le maréchal français, intimidé, se retira. Partout, le Bretagne s'organisait à la lutte.

§ 6. — Capitulation de Saint-Malo. — Seuls, les bourgeois de Saint-Malo, voyant leur ville assiégée, eurent la faiblesse et la lâcheté de la livrer à condition que leurs richesses fussent respectées. L'entrée des Français dans la place, sur la résistance de laquelle on comptait beaucoup, ébranla le courage

des Bretons, et le duc François II se décida à traiter avec le nouveau roi, Charles VIII. La paix fut signée au château du Verger en Anjou. La France gardait en Bretagne : Fougères, Saint-Malo, Dinan et Saint-Aubin. François II s'engageait en outre à ne marier ses filles qu'avec l'assentiment du roi.

§ 7. — **Mort de François II.** — Brisé par le chagrin de voir sa Patrie vaincue, le vieux duc tomba malade et mourut à Coiron le 9 septembre 1488. Il ne laissait que deux filles : Anne de Bretagne et Isabelle (qui mourut en 1490).

L'Histoire, parfois injuste, a souvent méconnu les qualités du dernier duc breton, qui mourut de douleur de voir sa Patrie livrée aux ennemis, après avoir passé sa vie à tenter de la sauver.





CHAPITRE XIII

LA DUCHESSE ANNE DE BRETAGNE (1488-1491).

La duchesse Anne était née le 25 janvier 1477 ; elle avait donc onze ans quand la mort de son père la contraignit de prendre la direction des affaires du duché. C'était un lourd héritage que celui du pauvre duc François II ! Celui-ci, avant de mourir, avait donné à sa fille comme tuteur le maréchal de Rieux. Comme la Bretagne était un des plus beaux fiefs de l'Europe, les prétendants affluèrent pour demander la main de la duchesse Les principaux furent Maximilien d'Autriche, Buckingham et le sire d'Albret.

§ 1. — **Lutte contre la France.** — En 1489, la guerre recommença en Bretagne. Violant le traité de paix, Charles VIII entra dans le duché à la tête de ses troupes sans aucune déclaration d'hostilités. Les Français, tombant sur les Bretons à l'improviste, s'emparèrent malgré une résistance acharnée d'une assez grande partie de la Bretagne, mais l'invasion fut arrêtée par un secours de 6000 hommes envoyés

par le roi d'Angleterre avec lequel Anne avait conclu un traité d'alliance. Les Français en furent bientôt réduits à la possession de cinq places en Bretagne.

Le traité de Francfort (1489) mit fin momentanément à la guerre. Le maréchal de Rieux ne voulait cependant pas y consentir. Il ne le fit que sur l'envoi d'une armée contre lui ; encore demanda-t-il de grandes compensations pécuniaires que ratifièrent les Etats de Vannes consultés par la duchesse (1490).

§ 2. — **Mariage d'Anne de Bretagne (1491).** — Pour s'assurer un appui contre la France, Anne se décida à se marier ; elle épousa par procuration Maximilien d'Autriche (décembre 1490). A cette nouvelle, le sire d'Albret résolut de se venger. Il traita secrètement avec le roi de France et au mois de mars 1491, profitant d'une absence du maréchal de Rieux, qui commandait Nantes, il s'empara de la ville, y fit entrer l'armée royale et repoussa un retour offensif du maréchal.

Nantes était une perte irréparable. C'était une porte ouverte aux Français sur le sol breton. Il faut reconnaître que Charles VIII, pour la fourberie, ne le céda en rien à Louis XI, en s'emparant de Nantes par surprise et en envahissant le duché au mépris du traité de paix qu'il avait signé. Après avoir parcouru la Bretagne, l'armée royale parvint à assiéger la duchessse Anne dans Rennes.

Attendant en vain des secours de Maximilien et du roi d'Angleterre, la pauvre Anne de Bretagne dut, pour préserver son pays des ravages et de la ruine. consentir à épouser son ennemi le roi de France,

Le mariage eut lieu au chateau de Langeais, en Touraine, le 6 décembre 1491. Le contrat sauvegardait les libertés de la Bretagne, et Charles VIII en était reconnu duc.

Ainsi se termine l'histoire de la Bretagne indépendante.

Depuis lors la Bretagne est réunie à la France. La première a vu bien souvent hélas! ses libertés violées, ses droits méconnus, ses enfants persécutés, sa langue combattue.

La seconde y gagna des soldats et des marins d'élite qui partout où elle se battit contribuèrent à lui faire remporter la victoire ou à sauver son honneur. Plus d'une fois cependant la Bretagne se souleva contre les exigences ou les tyrannies de la France : sous la royauté, Mercœur, la révolte du papier timbré, la conspiration de Pont-Callec, les résistances du Parlement de Rennes, etc... puis ce furent les Chouans de 1793 qui mirent la France si près de sa perte et ceux de 1815 qui, comme on le verra plus loin, furent probablement la cause de la défaite de Waterloo...





TROISIÈME PARTIE

LA BRETAGNE PROVINCE (1491 à 1789)

CHAPITRE I

PÉRIODE DE TRANSITION : ANNE DE BRETAGNE REINE DE FRANCE (1491-1514).

§ 1. — Anne de Bretagne et Charles VIII (1491-1498). — Au début de leur règne une conspiration se forma en Bretagne dans le but de mettre à la tête du duché le vicomte de Rohan : Jean II. Les principaux conjurés étaient ceux-là mêmes qui avaient soutenu la cause ennemie et qui, maintenant s'alliaient avec l'Angleterre pour s'emparer de la Bretagne et l'affranchir de la domination française. Le duché était cependant las de tant de guerres et,

fidèles à leur alliance avec Charles VIII, les États de Bretagne lui votèrent les secours qu'il demanda pour repousser les Anglais lorsqu'il découvrit la conspiration et qu'il apprit l'arrivée imminente d'une flotte d'Angleterre. Plusieurs petits corps ennemis débarquèrent, mais ils durent bientôt reprendre la mer, et, lorsque le grand secours arriva, les dispositions de défense étaient prises, et les Anglais n'eurent même pas la peine de quitter leurs navires : toute tentative était inutile, ils s'en retournèrent (1492). Cet échec ruina les espérances du parti de Rohan.

Charles VIII réunit les États de Bretagne en 1493 et 1494. Ceux-ci consentirent à voter les justes réformes demandées par le Roi, destinées à remédier aux abus commis par les gens d'église, et à faire rendre la justice dans le duché d'une façon un peu plus légale qu'auparavant.

Quand Charles VIII partit guerroyer en Italie, il demanda aux ports de Bretagne deux grands vaisseaux. Ceux-ci lui furent accordés et servirent à transporter en Italie le matériel de guerre et l'artillerie de l'expédition.

En 1497, la reine Anne, qui s'occupa d'art, de lettres, et d'histoire, ordonna que l'on remît les archives de Bretagne à son aumônier, *Pierre Le Baud*, afin qu'il pût écrire l'histoire du duché.

Charles VIII mourut l'année suivante. Il avait eu d'Anne de Bretagne qu'il avait beaucoup aimée, trois fils et une fille qui, tous quatre, moururent au berceau. Il se plaisait à témoigner son amour pour la duchesse en faisant graver sur nombre de ses

châteaux les hermines de l'écusson de Bretagne.

A la mort de Charles VIII, la reine Anne, qui n'oublia jamais son pays, revint en Bretagne.

§ 2. — **Anne de Bretagne et Louis XII (1499-1514).** — Le duc d'Orléans, devenu roi, voulut soit par inclination, soit par politique, épouser la reine douairière de France.

Il fit annuler par le pape son mariage avec Jeanne de France, et vint à Nantes où, le 8 janvier 1499, il épousa Anne de Bretagne. La reine eut soin de faire insérer dans le contrat les clauses les plus favorables pour les libertés du duché.

L'année même de son mariage, Anne eut de Louis XII une fille, Claude, que Pierre de Rohan, maréchal de Gié, tenta de faire fiancer avec François d'Angoulême, plus tard François Ier, au lieu de la promettre, comme le voulait la reine, au futur Charles-Quint.

En 1504, Louis XII devint malade. Escomptant sur la mort du roi, le maréchal de Gié avait formé le projet de faire arrêter la reine lorsque, devenue veuve, elle retournerait en Bretagne. Louis XII cependant se rétablit, et, apprenant la conduite du maréchal, le priva de ses charges et lui fit défense de paraître dans les villes où se tiendrait la cour.

En 1505, Anne de Bretagne chargea *Michel Colombe*, né vers 1430 dans l'évêché de Léon, et le plus grand sculpteur que la Bretagne ait produit, d'édifier le tombeau de François II, qui figure aujourd'hui dans la cathédrale de Nantes. Les Bretons de

Paris peuvent en voir une superbe reproduction a[u] musée rétrospectif du Trocadéro. La beauté de c[e] monument qui est le plus grand chef-d'œuvre de l'ar[t] breton, rendit Michel Colombe célèbre. Il eut le rar[e] mérite d'être original, et fut en cela un précurseu[r] de la Renaissance : les figures qui entourent le tom-beau du duc, au lieu d'être empruntées à l'antiquité ou au moyen âge, reproduisent en effet des types bretons. Michel Colombe fit encore plusieurs tom-beaux princiers et mourut vers 1512.

Pendant la même année de 1505, la reine Anne fit un voyage en Bretagne. Partout sur son chemin, les villageois et les paysans venaient l'acclamer et saluer en elle la fille des ducs qui les avaient si longtemps gouvernés.

L'année suivante, Anne, voyant qu'elle n'avait pas de fils, se décida à fiancer Claude avec François d'Angoulême.

§ 3. — **Combat de la Cordelière (1513).** — En 1512, l'Angleterre et la France étaient en guerre, et une escadre ennemie, forte de quarante vaisseaux, parut devant Brest. Une flotte bretonne de vingt navires se trouvait dans le port, et parmi eux, celui de la reine Anne : *La Cordelière*, commandée par le capitaine breton *Hervé de Portzmoguer*. La petite flottille bretonne attaqua l'escadre anglaise sans tenir compte de son infériorité numérique. Hervé, monté sur la *Cordelière*, était prêt à s'emparer du vaisseau amiral ennemi quand son navire prit feu. Plutôt que de se rendre, le brave capitaine prit

le gouvernail et dirigea la *Cordelière* sur la flotte anglaise, communiquant le feu à leurs vaisseaux. Portzmoguer et tous les Bretons qui composaient l'équipage de son navire périrent dans les flots, mais en noyant avec eux un grand nombre d'Anglais.

§ 4. — **Mort d'Anne de Bretagne** (1514). — *La bonne duchesse*, comme l'appelaient les Bretons, tomba malade, au château de Blois, à la fin de l'année 1513. Elle n'avait que trente-sept ans lorsqu'elle mourut, le 9 janvier 1514.

Louis XII la fit enterrer à Saint-Denis parmi les rois de France et, selon son désir, son cœur fut porté en Bretagne, à Nantes. Cette dernière volonté de la reine Anne montre bien son caractère : dans la vie comme dans la mort son corps fut en France mais son cœur était en Bretagne.

J'emprunte à M. de la Borderie sa conclusion sur la duchesse Anne dans son excellent ouvrage : *La Bretagne aux grands siècles du Moyen Age* :

« Nest-ce pas un spectacle unique dans l'Histoire « que cette enfant de douze ans, sans parents, sans « tuteur, sans trésor, sans armée, presque sans villes, « trouvant dans son cœur et dans son patriotisme la « force de maintenir pendant trois ans, contre toutes « les armées de la France, le nom, l'honneur, le « drapeau, l'indépendance de sa Patrie, et sacrifiant « pour cette cause sacrée, ses préférences intimes et « personnelles.

« Anne de Bretagne est bien la suprême incarna- « tion de notre race ; nous avons le droit d'en être

« fiers, et le devoir de lui exprimer notre respec-
« tueuse admiration. En attendant qu'on lui élève
« des statues dignes d'elle, que tout Breton lui en
« dresse une dans son cœur, avec cette inscription :
« Gloire, honneur, amour à la bonne Duchesse ! »





CHAPITRE II

LA BRETAGNE, DE LA MORT D'ANNE DE BRETAGNE AUX GUERRES DE RELIGION (1514 à 1559).

§ **1. — De la mort d'Anne à l'annexion définitive (1532).** — Louis XII ne survécut pas longtemps à la reine Anne et mourut l'année suivante (1515). Ce fut François d'Angoulême, qui avait épousé Claude fille d'Anne de Bretagne, qui monta sur le trône sous le nom de François Ier. La même année où mourut Claude (1524), François Ier à qui elle avait légué le duché de Bretagne, fut fait prisonnier à Pavie par les troupes de Charles-Quint.

Les finances du Royaume étant épuisées par les frais de la guerre, François Ier eut recours à la Bretagne et demanda à la noblesse de ce pays l'argent destiné à payer sa rançon.

Les gentilshommes bretons répondirent qu'ils ne le devaient nullement, mais, que par respect pour le roi, ils consentaient à fournir la somme nécessaire à l'achat de sa liberté. Chacun se cotisa, et François Ier revint en France grâce à la libéralité des Bretons.

Le roi, qui rêvait d'unir à la couronne le duché de Bretagne, fit plusieurs voyages dans ce pays. En 1532, les Etats réunis à Vannes, sachant les sentiments du roi à l'égard de la Bretagne, estimèrent qu'il valait mieux demander l'union de bon gré, en faisant des réserves pour les libertés du pays, que de se la voir imposée de force, sans obtenir de concessions.

Leur requête, présentée à François Ier, fut agréée par lui. Elle stipulait que la Bretagne aurait ses impôts propres, que les Bretons seraient exempts de tout service militaire et ne pourraient être jugés hors de Bretagne ; enfin que la justice, les coutumes et les autres institutions ne pourraient être changées par le roi de France sans l'autorisation des Etats.

La Bretagne devenait donc province française, mais à des conditions qui faisaient qu'elle restait cependant elle-même, avec ses usages, ses privilèges et ses institutions.

§ 2. — La Bretagne de l'annexion à la mort de François Ier. — Le Dauphin François III est couronné duc de Bretagne. — Les Etats stipulèrent à la France que la Bretagne gardait son autonomie, et n'était que l'alliée du Royaume, en demandant à François Ier que le dauphin fût couronné duc de Bretagne.

Leur demande fut accordée ; le 13 août 1532, le dauphin, accompagné d'une escorte nombreuse composée de seigneurs, de prêtres et d'hommes d'armes, fit son entrée dans Rennes, et fut couronné dans la

cathédrale sous le nom de François III, constituant ainsi une suite à la dynastie des anciens ducs qui avaient régné sur la Bretagne.

Le soir même de son couronnement, le dauphin reçut une lettre du roi de France, qui se trouvait à Nantes, et le rappelait pour assister à un tournoi qui se donnait dans cette ville. François III quitta Rennes le lendemain et se rendit auprès de son père.

§ 3. — Réformes de la justice et du clergé. — La Bretagne était à cette époque, comme la France d'ailleurs, infestée de brigands et de voleurs de grand chemin. Pour les châtier et les intimider, François Ier rendit au mois de janvier 1533 une ordonnance qui introduisit dans la justice de la province le supplice de la roue.

L'année suivante, les Etats de Bretagne firent auprès du roi une tentative pour avoir un clergé national. Cette mesure qui fut en partie adoptée, était très salutaire, car les évêques étaient auparavant nommés par le pape ; c'étaient très souvent des étrangers qui n'entendaient rien aux usages du pays, et il en résultait des abus et des désordres dans l'administration du clergé breton.

En 1536, François III étant mort fut remplacé par son frère, le futur Henri II, qui fut duc de Bretagne avant d'être roi de France. Ce titre de duc n'était que nominal, et l'usage en tomba bientôt en désuétude ; cependant les arrêts rendus par François Ier en Bretagne l'étaient sous le nom de dauphin suivi de son titre de duc.

Henri fut l'avant-dernier duc, et l'on peut presque

dire le dernier, car celui d'après fut un petit-fils de Louis XIV, qui mourut à peine âgé de cinq ans.

En 1542, Jean de Brosse fut nommé gouverneur de Bretagne. C'était le quatrième depuis l'union à la France. Le premier avait été Jean de Chalons, prince d'Orange (1493) qui eut pour successeur Guy de Laval (1510), puis Jean de Laval en 1531.

François Ier mourut le 31 mars 1547. Sous son règne, la Bretagne avait été à peu près heureuse, ses côtes cependant supportèrent la perte de l'Indépendance bretonne par les ravages qu'y causèrent les Anglais, car la Bretagne, devenue province française, avait dès lors pour ennemis ceux du royaume et, tandis que les Anglais en guerre avec la France ne s'attaquaient pas à la Bretagne indépendante, il ne se firent plus de scrupule pour débarquer sur la côte bretonne depuis que le duché était devenu province.

§ 4.—Descente des Anglais à Morlaix (1522). — Une flotte anglaise vint, le 30 juin 1522, croiser devant Morlaix. Le gouverneur de la ville, qui était allié secrètement avec les ennemis, les avertit qu'ils pouvaient débarquer sans crainte. Morlaix était en effet à peu près désert : les habitants s'étaient presque tous rendus à une grande foire qui se tenait aux environs. Les Anglais pénétrèrent dans la ville déguisés en paysans, et la livrèrent au pillage. Ils ne rencontrèrent de résistance que de la part de deux ecclésiastiques qui levèrent le pont-levis de la porte Notre-Dame, et d'une jeune fille qui fit se noyer un grand nombre d'Anglais en débouchant l'ouverture

d'un canal qui faisait communiquer la cave de la maison et la rivière. Elle leva ensuite la trappe de cette cave, et, lorsqu'ils pénétrèrent dans le logis, ils tombèrent dans l'eau. Près de quatre-vingt d'entre eux, dit-on, se brisèrent les membres ou se noyèrent.

Ayant pillé la ville, une partie des Anglais se rembarqua. Les autres, au nombre d'environ six cents, allèrent avec leur butin se griser dans un bois des environs. Le gouverneur de Bretagne, Guy de Laval qui, prévenu, accourait avec ses troupes au secours de Morlaix, les trouva endormis dans cet endroit le lendemain. Pas un seul ne put se rembarquer, tous furent égorgés sur place pendant leur sommeil.

§ 5. — **Jacques Cartier (1494-1554).** — Sous le règne de François Ier, il convient de placer le récit des aventures du célèbre Malouin Jacques Cartier. Ayant, pendant son enfance, entendu raconter les merveilles et les découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, il résolut, devenu homme, d'aller lui aussi, explorer des terres nouvelles.

François Ier accueillit favorablement son projet et lui confia deux vaisseaux. Il quitta Saint-Malo en avril 1534 et, après une heureuse traversée, aborda dans l'embouchure du Saint-Laurent, au Canada. Après avoir visité les côtes et les îles environnantes, Jacques Cartier se mit en rapport avec les naturels du pays, leur fit des présents, puis s'étant assuré l'alliance des chefs, il reprit la route d'Europe et arriva dans le port de Saint-Malo, le 5 septembre 1534.

L'année suivante, le roi lui confia le commandement d'une nouvelle expédition. Jacques Cartier repartit et, ayant reconnu comme propice à la création d'un comptoir commercial un petit village sur le fleuve Saint-Laurent, il se décida à hiverner dans cet endroit qu'il appela Mont-Royal qui, par corruption, est devenu aujourd'hui Montréal.

Au printemps, avant de quitter le Canada, Jacques Cartier fit planter une croix aux armes de France, montrant ainsi qu'il prenait possession du pays au nom du roi.

En 1541, Jacques Cartier partit pour son troisième voyage, commença la construction d'un fort et repartit l'année suivante. De retour à Saint-Malo, il ne quitta plus sa ville natale et y mourut en 1554.

Le Canada était français, grâce à un Breton. Ses compatriotes vinrent ensuite avec des Normands et des Angevins constituer dans ce pays, cette vaillante population qui, devenue anglaise, de fait, est restée si française de cœur, et garde encore sous le régime britannique, sa langue et ses usages. Reconnaissante, elle a élevé à Montréal dans ces dernières années, une statue au brave Malouin Jacques Cartier.

§ 6. — La Bretagne sous le règne d'Henri II (1547-1559). Héroïsme de Kersimon (1558). — En 1548, les côtes de Bretagne furent de nouveau attaquées par les Anglais. Belle-Isle et l'Ile d'Houat notamment, eurent à souffrir des ravages que, selon leur habitude, ils ne manquaient pas de faire subir aux pays qu'ils visitaient.

En 1558, il faut placer un trait de patriotisme dont le héros est, comme tant d'autres grands hommes bretons, trop peu connu.

Lorsqu'en 1558, une flotte anglo-hollandaise, portant plus de dix mille combattants, arriva en vue du Conquet et que les troupes ennemies ayant débarqué, commencèrent à envahir la Bretagne, un gentilhomme du pays, Kersimon, exhorta les habitants du Léon à la résistance, et, à la tête de tous les hommes valides qui, bien que mal armés, se joignirent à lui, marcha contre les envahisseurs qu'il contraignit de regagner leur flotte après un engagement victorieux.

§ 7. — **Réformes introduites en Bretagne, sous le règne de Henri II.** — En 1549, Henri II reçut des plaintes du pape, au sujet des Bretons qui, mécontents de n'avoir pas obtenu complète satisfaction à leur demande de clergé national en 1539 (1), refusaient les bulles du Saint-Siège.

Le roi promit au souverain pontife, de faire exécuter ses arrêts.

Le Parlement de Bretagne, à cette nouvelle, refusa de se soumettre et rédigea des remontrances qui furent adressées à Henri II. Celui-ci lui donna satisfaction en déclarant que le concordat signé entre François Ier et le Pape ne serait pas appliqué en Bretagne.

En 1551, Henri II rendit un arrêt qui ordonnait la création dans le duché de cinq *présidiaux* : à Rennes,

(1) Voir dans ce même chapitre, le § 3.

à Nantes, à Quimper, à Vannes et à Ploërmel. Ce dernier fut peu de temps après incorporé dans celui de Vannes.

Ces présidiaux, chargés de juger les affaires d'une importance relative étaient composés de sept conseillers, d'un avocat et d'un greffier.

§ 8. — Réforme du Parlement de Bretagne. — Trois ans après, le roi institua en Bretagne, sur la demande des seigneurs et du gouverneur de la province, un nouveau Parlement qui, au lieu de siéger un mois par année comme auparavant, tiendrait ses séances pendant six mois ; trois mois à Rennes, et trois mois à Nantes. Cette mesure permit de donner plus de rapidité au règlement des affaires de la province.

Le nouveau Parlement était composé de quatre présidents et de trente-deux conseillers. La moitié d'entre eux étaient bretons. Les autres étaient choisis parmi des juges français.

Henri II rendit également plusieurs ordonnances pour le bien du peuple et de la province. En 1556, il affranchit de l'impôt du *fouage* une famille par paroisse. Cet impôt était une redevance que devait annuellement chaque foyer. L'année suivante, le roi de France rendit un arrêt pour assurer la bonne fonction des milices qui agissaient avec négligence et protégeaient mal les villes et les villages. Henri II mourut en 1559.





CHAPITRE III

LES GUERRES DE RELIGION EN BRETAGNE. PREMIÈRE PÉRIODE : JUSQU'A L'AVÈNEMENT D'HENRI IV (1557-1589).

La Bretagne qui n'était plus ravagée depuis son union à la France par des guerres civiles ou étrangères, allait être, après un siècle de prospérité, désolée par les luttes entre catholiques et protestants.

§ 1. — **Propagande calviniste.** — En Bretagne comme en France, la réforme ne fut pas un mouvement spontané ; ce fut le résultat des abus qui se commettaient dans l'Eglise qui amenèrent beaucoup de chrétiens pieux à adopter les idées nouvelles, dégoûtés de la licence qui existait dans les mœurs et dans les enseignements du clergé.

La tolérance du gouverneur de Bretagne, Jean de Penthièvre, permit aux Bretons réformés de développer leurs doctrines et de recueillir des adhérents. Ils se réunirent d'abord secrètement, puis, peu à peu, leurs assemblées se firent au grand jour. Les catholiques s'en émurent et un édit de 1557 fit le

Parlement ordonner aux juges de Bretagne de condamner à mort ceux qui étaient accusés d'impiété et d'hérésie. Cette ordonnance n'arrêta pas l'ardeur des réformés et ne fit que les surexciter.

Enfin, l'an 1558, d'Andelot, père de l'amiral Coligny, qui, par son mariage avec Claude de Rieux, possédait de grands biens en Bretagne, vint dans ce pays et prêcha publiquement dans Nantes puis dans d'autres localités du pays breton.

La religion nouvelle fut ensuite enseignée à Rennes et dans les environs, principalement par Dugravier. Ce prédicateur prêcha surtout dans cette ville et à Vitré ; il ne recruta pas seulement des adhérents parmi le peuple et la bourgeoisie : le seigneur du Bordage, Montbourcher, et surtout sa femme Jeanne de Malestroit, lui donnèrent asile dans leur château quand il y eut quelque danger pour lui de séjourner dans les villes.

Lorsque les Guises, à la mort de Henri II, arrivèrent au pouvoir, ils firent rendre des édits condamnant à mort les protestants. Le nombre des réformés n'en fit que grandir, et beaucoup de catholiques se déclarèrent pour eux, étant mécontents du despotisme des Guise.

En 1561, les délégués des provinces voulant organiser la résistance à main armée, se réunirent à Nantes, ce fut le prélude de la conjuration d'Amboise. Surpris et arrêtés, ils furent condamnés, mais cette affaire eut pour résultat de forcer les Guises à rendre un nouvel édit, faisant cesser les supplices en vigueur contre les protestants, les conjurés ayant déclaré qu'ils n'en voulaient qu'à eux et non au roi.

Au commencement de l'année 1562, Charles IX ermit aux réformés de se réunir hors des villes, ais en présence de ses officiers. Cette mesure exaspéra le duc de Guise qui, au mois de mars, passant ar Vassy, massacra les protestants réunis pour ntendre un prédicateur. Ce fut le signal des guerres e Religion, car les huguenots comprirent que c'en tait fait d'eux s'ils ne se préparaient à une résistance acharnée.

§ 2. — Le protestantisme en Bretagne de 1563 à 1586. — Persécution des Réformés. — En 1563, la Bretagne comptait une dizaine d'églises réformées : Rennes, Vitré, Nantes, Châteaubriant, Pontivy, Blain, le Croisic, Ploermël, Sion et La Roche-Bernard, mais les pasteurs allaient de temps à autre encourager les huguenots des communes environnantes.

En 1565, le roi de France Charles IX vint en Bretagne et visita les principaux centres du protestantisme. Il profita de son voyage pour rétablir la messe dans plusieurs localités où les réformés l'avaient fait abolir.

Jusqu'en 1589, il n'y eut pas dans la province d'escarmouches importantes. Les protestants avaient pillé quelques églises notamment celle de Guérande, et de leur côté les catholiques avaient persécuté les huguenots et en avaient massacré quelques-uns. Cependant en 1568 devant le soulèvement général des protestants français, un certain nombre de calvinistes bretons quittèrent leur province et rejoignirent leurs coreligionnaires qui tenaient la campagne sous les

ordres de l'amiral Coligny et de leurs compatriotes La Noue Bras de Fer et René de Rohan.

Les échecs successifs infligés par ces chefs aux troupes catholiques décidèrent le roi de France à conclure la paix. Elle fut signée à Saint-Germain, le 8 août 1570. Elle accordait aux protestants de Bretagne le libre exercice de leur culte à Bécherel et à Carhaix.

Tous ces avantages accordés par le roi aux huguenots, sur les conseils de la reine n'étaient qu'un moyen de les perdre plus sûrement et, après deux ans de paix, Charles IX consentit au terrible et odieux massacre de la Saint-Barthélémy (24 août 1572).

Le duc de Montpensier, gouverneur de Bretagne et catholique ardent, tâcha de renouveler cette tuerie dans la province, en provoquant les papistes au meurtre des huguenots. Il faut dire à l'honneur des Bretons restés catholiques qu'ils refusèrent et, comme ceux de Nantes, déclarèrent rester fidèles à l'Edit de Pacification de 1570.

En apprenant ce qui s'était passé à Paris le 24 août, les huguenots du Midi se soulevèrent. La Noue s'enferma dans La Rochelle où le duc d'Anjou vint l'assiéger. La ville fut sauvée par la nomination en 1573 du duc à la couronne de Pologne, car il leva le siège pour se rendre dans ses nouveaux Etats. Il signa la paix à Boulogne avant de partir.

En 1574, les troupes réformées qui parcouraient le Poitou, battirent un parti de catholiques bretons composé de jeunes nobles qui avaient pénétré dans ce pays pour les combattre. Leur défaite ralentit l'ardeur des papistes de Bretagne à aller combattre

les réformés de France, et ils restèrent désormais dans leur province.

§ 3. — Fuite des Protestants bretons (1586). — Jusqu'en 1586, les protestants bretons purent célébrer leur culte, tantôt ouvertement, tantôt en cachette. On comptait à cette époque une vingtaine d'églises réformées en Bretagne. Lorsqu'ils eurent perdu tout espoir de paix, ils se rendirent en grand nombre, les uns aux Iles Normandes, les autres à La Rochelle où ils furent accueillis par leurs coreligionnaires du Midi qui étaient maîtres de la place.

§ 4. — La Ligue en Bretagne jusqu'à l'avènement de Henri IV (1586-1589). — Les Ligueurs constitués de Bretagne virent, en 1588, leur province envahie par les troupes du roi de Navarre qui vint mettre le siège devant Beauvoir-sur-Mer. Henri IV s'en empara mais, à l'approche du duc de Nevers, chef des Ligueurs bretons, qui s'avançait à la tête d'une armée nombreuse, il battit en retraite et se dirigea vers La Rochelle.

La même année, le duc de Mercœur, gouverneur de la province, poussé par sa femme, héritière des Penthièvre, rêva de gouverner le pays en vice-roi et peut-être même de prendre le titre de duc de Bretagne, et ces prétentions firent que tous ceux qui dans ce pays regrettaient la réunion du duché à la France se rallièrent à son parti. Mercœur se déclara ouvertement pour la Ligue et contre le roi, en apprenant l'assassinat du duc de Guise. S'étant

emparé de Nantes, il marcha sur Rennes qui lui ouvrit ses portes, puis alla mettre le siège devant Vitré. Il laissa dans la capitale de la Bretagne une garnison composée de Ligueurs qui mécontentèrent le peuple qui les chassa en se déclarant pour le roi.

Celui-ci, à la nouvelle de la révolte du duc de Mercœur contre son autorité, nomma le comte de Soissons gouverneur de la province et destitua le duc qui refusa de quitter sa charge et réussit à la tête de ses troupes, à faire prisonnier son successeur (août 1589).

Quelques jours après ce changement de gouverneur, Henri IV devenait roi de France : Henri III venait en effet d'être assassiné par un moine fanatique, Jacques Clément (1er août 1589).





CHAPITRE IV

DEUXIÈME PÉRIODE : LA RÉVOLTE DE MERCŒUR. SIGNATURE DE L'ÉDIT DE NANTES (1589 à 1598).

§ 1. — Gouvernement du prince de Dombes. — La nouvelle de la mort de Henri III, arriva à Rennes en même temps que le nouveau gouverneur, le prince de Dombes, qui fut accueilli aux cris de : vive le roi ! Il se concerta avec les habitants pour faire lever le siège de Vitré que continuait toujours Mercœur. Le duc, devant leurs préparatifs, retira ses troupes et s'en alla du côté de Fougères.

Mercœur était maître de la plupart des villes de Bretagne sauf Rennes, Vitré, Brest et quelques autres places parmi lesquelles se trouvait Blain dont un gentilhomme huguenot Goul ou Goust s'était emparé par surprise. Un capitaine de l'armée ducale vint l'assiéger dans cette place, mais abandonna les opérations en apprenant l'arrivée du prince de Dombes en Bretagne.

En 1590, les habitants de Saint-Malo résolurent de se rendre indépendants. Ils chassèrent de la ville le gouverneur royal qui se retira dans le château. Par

un coup de main hardi, ils s'en emparèrent, mais voulant ne dépendre de personne, ils refusèrent de recevoir en garnison les troupes de Mercœur.

§ **2. — Les Anglais et les Espagnols en Bretagne.** — Fidèle au nouveau roi, le Parlement de Rennes prit son parti, en mettant toutefois comme condition que les catholiques verraient leur religion maintenue dans toute la province. Mercœur, devant cette résolution, appela à son secours les Espagnols avec l'aide desquels il reprit Hennebont que le prince de Dombes lui avait enlevé quelque temps auparavant.

Mercœur, qui voulait reconstituer le duché de Bretagne à son profit, voyant le Parlement Rennais se déclarer pour le roi, en institua un nouveau à Nantes. Le duc fut assez habile pour faire servir à son ambition le vieil esprit national des Bretons.

Par sa politique à double face, il sut rallier à lui la plupart des habitants de la province ; ses prétentions au duché lui valurent l'appui des patriotes qui désiraient l'indépendance du pays, et sa qualité de ligueur lui donna comme partisans les catholiques anti-royalistes de Bretagne.

Mercœur avait donné un port breton, Blavet, aux Espagnols ; Henri IV, devenu roi, accorda Paimpol à ses alliés les protestants anglais qui, en 1591, lui envoyèrent en Bretagne un renfort de 2.500 hommes. Le prince de Dombes s'empara avec leur appui de Guingamp et vint avec La Noue (1) assiéger Lamballe. Blessé sous les murs de la ville, le brave capi-

(1) Voir la vie de La Noue dans le chapitre suivant.

taine huguenot succomba le 4 août 1591. Sa mort eut pour résultat de faire abandonner le siège par les troupes royales.

Le prince de Dombes ne se sentant pas assez fort appela à son aide le prince de Conti. Tous deux vinrent mettre le siège devant Craon. Mercœur tomba sur les assiégeants à l'improviste et en massacra un grand nombre. Le reste parvint à rentrer en Bretagne sous les ordres du gouverneur de la province.

Peu de temps après, Mercœur fut abandonné par les Espagnols dont le roi convoitait la Bretagne et avait demandé au duc de le reconnaître pour suzerain. Sur son refus, il donna l'ordre à ses troupes de ne plus aider Mercœur.

Cependant, le prince de Dombes, oubliant sa défaite de Craon, restait à Rennes dans l'oisiveté et les fêtes. Son attitude mécontenta les royalistes, et il fut forcé de quitter la Bretagne, ses fautes lui ayant valu l'animosité de la plupart de ceux qu'il avait à commander.

§ 3. — Gouvernement du maréchal d'Aumont. — Henri IV nomma pour remplacer le prince de Dombes, le maréchal d'Aumont, en même temps qu'il se décidait à abjurer le calvinisme pour devenir catholique (1593).

Cette résolution du roi fit faire de grands progrès à ses partisans de Bretagne. Plusieurs chefs ligueurs firent leur soumission. Cependant Mercœur et les Espagnols tenaient toujours la campagne, mais sans s'aider entre eux, plutôt ennemis qu'amis puisque chacun convoitait la possession exclusive de la Bretagne.

Les troupes de Philippe II, roi d'Espagne, se fortifièrent d'une façon formidable dans Crozon, de manière à commander la rade de Brest, cette clef de la Bretagne qui fut toujours l'objet de convoitise de ses ennemis et de ceux de la France.

Le maréchal d'Aumont comprit qu'il fallait les déloger coûte que coûte de cette importante position. Il vint mettre le siège devant le fort de Crozon: Mercœur se garda bien de venir en aide à ses rivaux les Espagnols, et Crozon fut pris quelques jours après le 17 novembre 1594. Il était grand temps pour les royalistes, car le lendemain un renfort de quatre mille Espagnols arriva au secours de Crozon. Leur chef, voyant cette place prise, se décida à rembarquer, et les Espagnols ne reparurent plus en Bretagne. Après leur départ, le parti de Mercœur devenait en quelque sorte désespéré, et le duc avait commis une grande faute en ne les secourant pas, car, s'il ne perdait pas en eux des alliés, du moins les troupes du maréchal d'Aumont qui les combattaient allaient concentrer tous leurs efforts contre lui et l'écraser.

C'est ce qu'il comprit et, se sentant incapable de résister par les armes, il se hâta, après la mort du maréchal en 1595, de conclure une trêve.

L'année suivante, Henri IV lui offrit la paix, consentant même à lui laisser le gouvernement de la Bretagne. Poussé par sa femme qui voulait toujours reconstituer le duché de Bretagne et le diriger sans reconnaître aucunement l'autorité royale, Mercœur refusa une paix aussi avantageuse.

L'année suivante, une flotte espagnole de cent vingt

voiles arriva en vue des côtes bretonnes et se disposait à envahir le pays quand une grande tempête dispersa les vaisseaux ennemis ; ceux qui ne tombèrent pas, reprirent la route d'Espagne.

L'anéantissement de cette flotte et la prise de Dinan amenèrent la ruine du parti de Mercœur.

§ 4. — **Prise de Dinan (1598).** — Dinan avait été donnée en 1585, comme garantie aux catholiques.

Les habitants étaient las de suppporter le joug de la garnison de ligueurs qui avait été placée dans la ville, et pour s'en débarrasser, décidèrent de se déclarer pour le roi afin de chasser les ligueurs de la ville.

Une conspiration se forma et, pendant la nuit du 12 février 1598, les conjurés ouvrirent les portes de la place à une petite armée de Malouins, de paysans et de pêcheurs qui chassèrent de Dinan la garnison catholique.

Pour annoncer la victoire au roi, un poissonnier de Saint-Jacut, voulut bien se charger de porter à Paris l'heureuse nouvelle (1).

§ 5. — **Henri IV en Bretagne. — Fin de la**

1. Les paysans et les marins du pays de Dinan ont gardé le souvenir de son voyage, et mon père a noté leur récit dans un de ses ouvrages (Paul Sébillot. *Contes Populaires de la Haute-Bretagne*, XXXIX, Paris, 1885). J'en extrais l'entrevue du Breton et de Henri IV :

« Quand le Jaguen arriva dans la chambre où était

guerre. — Edit de Nantes (1598). — Henri IV se décida à venir en Bretagne terminer la guerre et entamer les négociations. La duchesse de Mercœur vint le trouver, et obtint, avec l'appui de la Gabrielle d'Estrées, le mariage du bâtard de Vendôme, fils de la Belle Gabrielle, avec la fille de Mercœur. Le duc reçut une forte indemnité et son beau-fils, bien qu'âgé de quatre ans fut nommé gouverneur de la province.

Henri IV se rendit à Nantes et fut émerveillé en voyant les formidables constructions du château : « *Ventre Saint-Gris*, s'écria-t-il, *ce ne sont pas de petits compagnons que mes cousins de Bretagne !* » C'est dans cette ville qu'il signa le fameux Edit de Nantes le 30 avril 1598, qui rendait la paix à la Bretagne et au royaume de France.

le roi, il ôta respectueusement son bonnet et lui dit :

— *Sire, j'avons prins Dinan !*

— C'est un farceur ou un fou, dit un des généraux (le maréchal de Biron), cela ne se peut !

— *Vère* (oui), répartit le Jaguen sans se déconcerter, *i le sara vantiers ben mieux qu'ma qui y étas !*

Et il raconta comment les Malouins avaient repris la ville et, en même temps il montra une lettre qui confirmait son récit.

Les paysans ajoutent que le roi fut très joyeux de la nouvelle, et qu'il ordonna de conduire le Jaguen à la cuisine, pour qu'il pût se restaurer. Pendant qu'il mangeait, le fils du roi vint le voir et, voyant les jambes poilues du pêcheur, il se glissa sous la table et lui en arracha une touffe. L'habitant de Saint-Jacut se leva brusquement et s'écria en voyant que c'était le Dauphin :

— *Ah petit goujar, si tu n'étas pas l'fi d'ton père, queue mornifle que j'te foutras !*

En se rendant à Rennes, Henri IV vit la misère où se trouvaient les campagnes bretonnes, ce qui lui fit dire : « *Où ces pauvres Bretons trouveront-ils donc l'argent qu'ils m'ont promis ?* » Les Etats lui avaient en effet voté des subsides importants et, généreusement, le roi, arrivé dans la capitale de la Bretagne, les dispensa d'en fournir une grande partie.

Henri IV, après avoir passé plusieurs jours dans la ville, la quitta aux acclamations du bon peuple de Rennes qui lui avait été si fidèle.





CHAPITRE V

FRANÇOIS DE LA NOUE. — FIN DU RÈGNE DE HENRI IV (1598 à 1610).

Voici quelle a été l'histoire douloureuse des guerres de religion qui pendant près de trente ans ont désolé la Bretagne. Mais, ce récit serait inachevé si quelques pages n'y étaient consacrées à retracer la vie d'un brave Breton, La Noue, le plus fameux chef protestant pendant ces périodes de troubles et de guerres civiles.

§ 1. — François de La Noue dit « Bras de Fer » (1531-1591). — François de La Noue naquit au château de La Noe Briord près de Nantes, et passa une partie de sa jeunesse à voyager. De retour en Bretagne, il assista à une prédication que fit Dandelot à Nantes et devint dès lors un des plus acharnés partisans du protestantisme.

Après le massacre de Vassy, il rejoignit les troupes calvinistes et combattit jusqu'à la paix de 1663. Lorsque la guerre recommença, il fut chargé de se

rendre maître d'Orléans. Il s'empara de la ville par un coup de main hardi.

Fait prisonnier à la bataille de Moncontour, il dut sa liberté à l'amiral Coligny qui proposa à Catherine de Médicis de l'échanger contre un parent de cette reine : Strozzi. Il sortit de prison malgré l'opposition de son ennemi, le Cardinal de Lorraine, qui formula ce refus qui était un éloge pour le huguenot breton : « Il y a en France plusieurs Strozzi tandis qu'il n'y a qu'un La Noue. »

Devenu libre, il se vengea de sa captivité en s'emparant des principales places du Midi, et en chassant, par la victoire de Luçon, les catholiques des environs de La Rochelle qu'ils voulaient assiéger (1570).

Peu de temps après, La Noue gagna son surnom de *Bras de Fer* non, comme on pourrait le croire, parce qu'il avait un poignet robuste et des muscles d'acier, mais par suite d'un accident. Au siège de Fontenay, une balle lui fracassa le bras gauche. Il fallut l'amputer, et un forgeron du camp lui fabriqua un bras en fer qui lui permit de continuer à se battre, car il pouvait, avec son bras gauche artificiel guider son cheval tout en jouant de l'épée avec sa main droite.

La Noue, qui préférait la paix à la guerre, s'enferma dans La Rochelle après la Saint-Barthélemy, et en fit une place formidable. Le duc d'Anjou lui proposa un accord dans des conditions avantageuses. Il en fit part aux Rochelais qui le repoussèrent, et même l'un d'eux lui donna un soufflet. Ses compagnons voulaient mettre à mort l'insulteur. Le bon La Noue le fit saisir et le reconduisant chez lui, le

remit aux mains de sa femme en disant : « Madame, ayez grand soin de votre mari, empêchez-le de sortir, car il est devenu fou. »

La reine, ne pouvant réduire un aussi puissant adversaire par la force, essaya d'arrêter les succès que La Noue remportait chaque jour dans le Midi, en lui faisant des offres d'argent considérables. La Noue, plein d'un noble désintéressement, refusa.

En 1578, il devint intendant de la Maison du roi de Navarre, mais il quitta cette fonction au bout de peu de temps, mandé par les protestants hollandais pour les délivrer de la tyrannie du roi d'Espagne. Fait prisonnier après plusieurs succès, il resta captif jusqu'en 1585, et n'obtint sa liberté qu'à des conditions fort onéreuses tant il était craint des catholiques.

En 1589, La Noue délivra Senlis assiégé par les ligueurs, qu'il contraignit à fuir vers Paris après leur avoir fait éprouver des pertes considérables. Il réussit ensuite à opérer sa jonction avec Henri III qui le nomma *Maréchal de France*. Au siège de Paris, il parvint à s'emparer du faubourg Saint-Germain, et fut blessé pendant cette action. Il se rendit ensuite en Bretagne avec le prince de Dombes, pour combattre le duc de Mercœur.

La Noue fut tué au siège de Lamballe en 1591. Ainsi, ce Breton qui avait guerroyé par toute la France et dans l'Europe, devait, funeste effet des guerres civiles, retourner mourir dans son pays natal, frappé par une balle bretonne !

La Noue fut assurément le plus grand capitaine huguenot de son temps et, chose rare à cette époque

de guerres religieuses, celles où l'on ne pardonne pas, il sut allier à une grande bravoure une générosité et un désintéressement peu en rapport avec les cruautés et les misères de son siècle.

Henri IV pleura en apprenant sa mort, et rendit hommage à sa valeur en prononçant ces paroles : « C'était, dit-il, un grand homme de guerre, et, encore plus un grand homme de bien ; on ne peut assez regretter qu'un si petit château ait fait périr un capitaine qui valait mieux que toute une province. »

§ 2. — **Fin du règne de Henri IV (1598-1610).** — Henri IV, la paix rétablie en Bretagne, s'occupa avec Sully des affaires du royaume. Il promulgua plusieurs édits contre le duel qui, à cette époque, causait la perte de la noblesse, car les gentilshommes se battaient entre eux pour les prétextes les plus futiles. Henri IV leur interdit le port des armes, à moins d'avoir un brevet d'autorisation. En 1590, le Parlement de Bretagne avait été plus sévère : tout délit de duel était puni par la pendaison, et les descendants du noble reconnu fautif, étaient privés de leurs titres et devenaient de simples roturiers.

A partir de l'an 1600, le Parlement breton, sur l'ordre du roi, se réunit pendant six mois à Rennes, au lieu qu'avant, il ne siégeait dans cette ville que trois mois par an.

Un des plus importants impôts dans les finances de la Bretagne était le *fouage* ; pour déterminer ce qu'il pouvait rendre annuellement, les Etats en firent

faire le recensement qui donna le chiffre d'environ 33.000 foyers.

En 1608 eut lieu en Bretagne l'exécution d'une troupe de brigands composée d'anciens ligueurs. Leurs chefs, trois frères d'origine bretonne, devenus inoccupés par suite de la paix, embauchèrent un certain nombre d'anciens soldats réduits à la misère pour la même cause. Ils s'établirent dans une forêt, bâtirent une sorte de forteresse, et ravagèrent les environs. On fut obligé d'envoyer contre eux une forte troupe d'hommes d'armes qui les assiégèrent et durent, pour s'en emparer, démolir leur repaire à coups de canon.

La prospérité du royaume, si grande sous l'heureuse administration du roi et de Sully, allait être interrompue par l'assassinat de Henri IV, tué le 14 mai 1610 par un misérable appelé Ravaillac.





CHAPITRE VI

LA BRETAGNE ET LES BRETONS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIII (1610-1643).

§ 1. — **Première révolte du duc de Vendôme.**— Sauf la révolte du duc Vendôme, il se passa peu d'événements importants en Bretagne sous le règne de Louis XIII, mais, en dehors de leur province, deux généraux bretons, Henri de Rohan et le maréchal de Guébriant s'illustrèrent au service de la France.

Le duc de Vendôme, qui avait épousé la fille de Mercœur et gouvernait la Bretagne, profita du mécontentement que causèrent dans le royaume les gaspillages de la régente Marie de Médicis, pour reprendre les projets de son beau-père et se rendre indépendant en Bretagne.

Ses projets ayant été découverts, la reine-mère le fit arrêter et enfermer au Louvre, mais il parvint à s'échapper, et retourna dans sa province. Là, s'étant assuré l'appui des anciens partisans du duc de Mercœur, il commença par s'emparer d'une grande partie de la Bretagne. Ancenis, Vannes, Guingamp,

Hennèbont, Lamballe, tombèrent en son pouvoir ; il mit garnison dans ces places et les fortifia. Cependant, le duc de Vendôme n'était pas populaire en Bretagne ; les Etats demandèrent au roi des secours contre ce fauteur de troubles, et Louis XIII se décida à venir en personne pour le châtier. A cette nouvelle, le duc offrit la paix, qui lui fut accordée : le roi lui laissait sa fonction de gouverneur de Bretagne, mais Vendôme abandonnait les villes qu'il possédait et licenciait ses troupes (1614).

§ 2. — **Deuxième révolte.** — Lorsqu'en 1626 se monta la cabale contre le Cardinal de Richelieu, Vendôme s'allia de nouveau avec ses anciens amis, et voulut recommencer ce qu'il avait entrepris quelques années auparavant. « *Je ne veux plus voir le roi qu'en peinture* », disait-il souvent. Richelieu voulut lui en montrer un tout différent, en chair et en os. Pour prévenir de nouveaux troubles, il réunit une forte armée, se mit à sa tête, et, emmenant avec lui le roi, prit le chemin de la Bretagne. Le duc de Vendôme, dans l'espoir de se faire pardonner, alla au devant du cortège royal qu'il rejoignit à Blois où Richelieu le fit arrêter.

§ 3. — **Richelieu et Louis XIII à Nantes.** — Louis XIII vint à Nantes, assista à la séance d'ouverture des Etats, et profita de son séjour dans cette ville pour fiancer Gaston d'Orléans avec Mlle de Montpensier. Richelieu institua une chambre criminelle dont les membres furent choisis dans le Parlement de Bretagne, pour juger le Comte de Chalais,

un des nobles conjurés contre le cardinal. Parmi les juges se trouvaient le père de Fouquet et celui de Descartes. Le comte fut condamné à la torture, et fut ensuite décapité sur une place de Nantes le 18 août 1626.

Avant de quitter cette ville, Richelieu enleva le gouvernement de la Bretagne au duc de Vendôme et le confia au maréchal de Thémines.

§ 4. — **Richelieu gouverneur de Bretagne.** — Le nouveau gouverneur mourut quelques années après, et le cardinal prit lui-même ce titre. Ce fut un grand bonheur pour la France et pour la Bretagne, car Richelieu fut ainsi appelé à s'occuper de cette province, ce qui lui fit remarquer la situation admirable, au milieu d'une rade profonde, de la ville de Brest ; Richelieu la fortifia et en fit un port de guerre qui est peut-être aujourd'hui le plus formidable du monde.

Le cardinal administra sagement la Bretagne, respectant ses libertés et ses institutions. Il en fut gouverneur pendant plus de douze ans ; il mourut à la fin de 1642, suivi six mois après dans la tombe par Louis XIII, mort le 14 février 1643.

§ 5. — **Henri de Rohan (1579-1638).** — Henri de Rohan naquit à Blain et, dès l'âge de seize ans, fut attaché à la fortune d'Henri IV qu'il suivit à la conquête de son royaume, en prenant une part éclatante aux principales actions qui contribuèrent à lui faire gagner sa couronne. A la tête des bandes protestantes sur lesquelles il avait une grande

influence, il guerroya contre les catholiques jusqu'à la paix.

A la mort d'Henri IV, il prit le parti de Condé, son ancien compagnon d'armes, se détachant de la reine qui, dans son ingratitude, lui avait retiré le commandement de ses troupes. Louis XIII en 1621 marcha contre lui, et vint assiéger Montauban (1).

Henri de Rohan, qui était maître de la campagne, ravitailla la place, et le roi, après avoir perdu plusieurs milliers d'hommes à attaquer la ville, fut obligé d'en lever le siège.

Henri de Rohan, quoique grand capitaine, était partisan de la paix et, quand elle était acceptable, il ne la refusait jamais. Il joignait à une bravoure peu commune une grande énergie. Assiégé dans Montpellier en 1622, lorsque la ville en était aux abois, il résolut de résister quand même, et fit dresser une potence dans la place en disant qu'elle était destinée au premier qui parlerait de se rendre.

Lorsque Louis XIII vint avec Richelieu assiéger La Rochelle, ce fut Rohan qui obtint des secours du ministre anglais Buckingham. Après la guerre, le roi, oubliant que Rohan avait été son adversaire, l'envoya soutenir ses alliés les Grisons contre la Valteline que l'Espagne avait soulevée. Il envahit le pays et, par plusieurs victoires éclatantes, à Luvin, à Mazzo, en chassa les ennemis, mais ceux-ci recevaient sans cesse de nouveaux renforts. N'étant pas

(1) Chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Montauban dans la Haute-Bretagne.

au contraire secouru par Louis XIII, Rohan revint en France, mais Richelieu eut l'ingratitude de le soupçonner de trahison. Il retourna à Genève, puis passa en Italie.

En 1638, Rohan vint s'engager comme simple soldat dans le régiment de Nassau, à l'armée de son ami le duc de Saxe-Weimar qui lui offrit en vain plusieurs commandements. Henri de Rohan fut blessé à mort en repoussant l'ennemi à la bataille de Rheinfeld, le 28 février 1638.

Après La Noue, Henri de Rohan fut un des plus redoutables chefs protestants. Sa religion lui valut la haine de Richelieu ; sans cela, il eût pu, comme son compatriote Guébriant, parvenir aux plus hauts commandements de l'armée française, au lieu de mourir simple soldat au service d'un régiment saxon.

§ 6. — **Le maréchal de Guébriant (1602-1643).** — Le maréchal de Guébriant naquit à Pluduno (Côtes-du-Nord) en 1602 ; il fit ses premières armes en Hollande et combattit ensuite les réformés du Languedoc. En 1632 il suivit le roi dans ses campagnes en qualité de capitaine des gardes jusqu'en 1635, année où Louis XIII lui donna le commandement d'un secours qu'il envoyait au duc de Saxe-Weimar. Sa brillante conduite lui valut le grade de maréchal de camp et, en 1637, il partit sous les ordres de son compatriote Henri de Rohan soutenir les Grisons contre la Valteline. La guerre étrangère ramenait ainsi sous le même drapeau deux Bretons que la différence de leurs convictions religieuses avait fait se battre entre eux quelques années auparavant.

Guébriant se couvrit de gloire en Allemagne l'année suivante, par une campagne admirable dans laquelle il s'empara de trois villes réputées imprenables, et gagna dix batailles.

En 1639, il franchit le Rhin et secourut le général suédois Banier par la victoire de Zwikau en Bohême (29 mars 1641). La mort de son allié fit de Guébriant le général en chef des troupes franco-suédoises. L'année d'après, sur le point de prendre ses quartiers d'hiver, le maréchal breton apprend que les ennemis vont recevoir d'importants renforts. Avec une audace et une habileté peu communes, il tombe sur eux et les défait avant qu'ils aient pu recevoir les secours annoncés.

Richelieu récompensa Guébriant en lui donnant le bâton de Maréchal de France. Après avoir contribué en 1643 à la prise de Thionville par le duc d'Enghien, Guébriant mit le siège devant Rotwel ; comme il surveillait les opérations, une balle vint le frapper à mort et il succomba le 19 novembre 1643.

Il eut le bonheur avant de mourir de voir la ville prise ; il s'y fit transporter et, comme le capitaine anglais de Châteauneuf-Randon pour Duguesclin, le gouverneur de Rotwel vint apporter les clefs de la ville sur son lit de mort.

Son corps, ramené à Paris, sur l'ordre du roi, fut déposé dans l'église Notre-Dame.





CHAPITRE VII

LA BRETAGNE ET LES BRETONS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV (1643-1715).

La mort de Richelieu laissait la Bretagne sans gouverneur. Les Etats s'assemblèrent à Vannes et prièrent la régente Anne d'Autriche de prendre ce titre qu'elle s'empressa d'accepter; suivant en cela la politique de Richelieu, elle fut respectueuse des libertés de la province.

En 1647, le roi nomma en Bretagne un intendant général, Louis de Coëtlogon. Les Etats protestèrent contre cette innovation contraire aux privilèges du pays; Coëtlogon fut cependant maintenu dans sa charge mais, sur les remontrances réitérées des Bretons, il fut obligé de changer son titre contre celui d'Exécuteur des ordres de Sa Majesté en Bretagne.

§ 1. — **Arrestation de Fouquet à Nantes (1661).** — Louis XIV, jaloux des richesses du surin-

tendant des finances Fouquet, et mécontent de ses gaspillages, résolut de l'arrêter. Pour mieux le perdre, il voulut l'emmener avec lui loin de Paris. Il prétexta un voyage à Nantes et, dans cette ville, le 5 septembre 1661, Louis XIV le fit arrêter. Fouquet fut traduit en justice et condamné à la prison perpétuelle.

Fouquet mourut dans la citadelle de Pignerol après dix-neuf ans de captivité. Comme il prévoyait sa disgrâce, mais à une époque éloignée et incertaine, il s'était préparé un refuge en Bretagne : il avait acheté Belle-Isle et l'avait fortifiée d'une façon formidable. Arrêté au moment où il s'y attendait le moins, il ne pût profiter de ses préparatifs de défense.

§ **2. — Héroïsme de Porçon de la Barbinais (1665).** — Porçon de la Barbinais naquit à Saint-Malo en 1639. En 1665, il commandait une frégate chargée de protéger les vaisseaux marchands contre les pirates turcs. Assailli par une flotte nombreuse, il fut fait prisonnier, et le dey d'Alger, qui le prenait pour un personnage important, l'envoya comme ambassadeur auprès de Louis XIV. Si les propositions du dey étaient acceptées par le roi, il lui rendrait la liberté ; en cas de refus, c'était la mort.

Porçon, qui avait donné sa parole de revenir en Algérie, se rendit à Saint-Malo, régla ses affaires personnelles, puis vint trouver Louis XIV qui rejeta les propositions du dey. Fidèle à son serment, et pour sauver la vie aux six cents français prisonniers qui devaient être massacrés s'il ne revenait pas, Porçon de la Barbinais retourna à Alger où le dey le fit décapiter.

Son dévouement et son respect à la parole donnée l'ont fait appeler justement *le Régulus Breton.*

§ 3. — Errard (1606-1689). Fondation de l'Académie française de Rome (1665). — En 1665, le Nantais Charles Errard fonda l'Académie francaise de Rome et en fut le premier directeur. Errard était à la fois peintre et architecte. Il décora les appartements de Mazarin et les châteaux de Saint-Germain et de Trianon. Etant à Rome, il copia les plus célèbres tableaux de cette ville et les envoya à Paris. Comme architecte, c'est d'après ses plans que fut construite l'église de l'Assomption à Paris.

Charles Errard mourut à Rome en 1689.

§ 4. — La Révolte du Papier Timbré en Bretagne (1675). — Louis XIV, violant en cela les conditions du contrat de mariage de la duchesse Anne voulut inaugurer en Bretagne le système d'absolutisme comme il l'avait pratiqué en France. En 1675, le nouvel impôt qui frappait le tabac et le papier timbré fit soulever le peuple. Les Rennais, profitant de l'absence du gouverneur, M. de Chaulnes, saccagèrent les établissements royaux. Son arrivée fit cesser les troubles, mais des violences semblables furent commises à Nantes, à Guingamp, à Châteaulin et dans la plus grande partie de la Basse-Bretagne.

Au commencement de juin de la même année, le duc de Chaulnes eut la maladresse de faire entrer des troupes royales dans Rennes. La population, froissée, se souleva de nouveau. L'émeute ne s'apaisa

que lorsque le gouverneur eut fait sortir les soldats de la ville.

Le duc obtint du roi un secours de 6.000 hommes pour faire cesser la révolte des paysans bas-bretons. Ils tenaient en effet la campagne au nombre d'environ 10.000, sous les ordres d'un notaire du pays de Poher : *Le Balb* qui, avant l'arrivée des troupes, surprit et incendia le château de Kergoët où l'armée royale devait tenir son quartier général.

Cependant, en septembre 1675, celle-ci arriva et parcourut la Basse-Bretagne ayant à sa tête le duc de Chaulnes qui faisait pendre tous les habitants soupçonnés d'avoir pris part à l'émeute, laissant les soldats piller et incendier les villages. Le Balb, chef des révoltés, se fortifia avec ses derniers partisans dans la forêt de Trémeur où, attaqué par l'armée royale, il fut tué et ses troupes dispersées.

Cette défaite du parti porta le dernier coup à la révolte des Bretons. Le duc de Chaulnes voulut cependant se venger des insultes personnelles que les Rennais lui avaient faites. L'armée entière vint camper dans la ville, la milice fut désarmée, les habitants rançonnés et bon nombre de bourgeois pendus.

Mme de Sévigné qui séjournait en Bretagne à cette époque, dans son château des Rochers près de Vitré, nous a laissé dans sa correspondance une relation très intéressante du châtiment des Rennais. Voici une de ses lettres dépeignant bien la cruauté avec laquelle ils furent punis pour s'être justement révoltés contre la violation par le roi des libertés et des plus sacrés privilèges de la Bretagne.

« 30 octobre 1675. »

« On a fait une taxe de cent mille écus sur les « bourgeois, et si on ne trouve pas cette somme « dans les vingt-quatre heures, elle sera doublée.... « On a chassé et banni toute une grande rue et « défendu de les recueillir sous peine de vie, de « sorte qu'on voyait tous ces misérables, femmes « accouchées, vieillards, enfants, errer et pleurer, « sans nourriture et sans avoir de quoi se coucher. « Avant-hier on a roué un violon qui avait commencé « la danse de la pillerie du papier timbré.... On a « pris soixante bourgeois, on commence demain à « les pendre... »

Voilà la façon dont était traitée la Bretagne malgré le pacte d'union qui stipulait le respect des franchises et des libertés bretonnes. Voilà à quel prix la Bretagne payait son titre nouveau de « province française ».

Souillée de tous ces crimes l'armée royale quitta enfin la Bretagne pour aller se battre en Alsace.

§ **5. — Révocation de l'Edit de Nantes (1685).** — La Révocation de l'Edit de Nantes ne causa pas beaucoup de troubles en Bretagne, car les protestants ne furent jamais bien nombreux dans cette province. Une partie d'entre eux chercha un refuge à l'Etranger, l'autre abjura. Parmi ceux qui renoncèrent à la religion réformée, il faut citer un des principaux seigneurs huguenots, *René de Montbourcher*, seigneur du Bordage qui s'enfuit d'abord mais,

rattrapé à la frontière et jeté en prison, il abjura pour recouvrer sa liberté. Louis XIV le nomma maréchal de camp plus tard et l'envoya à l'armée d'Allemagne où il trouva la mort au siège de Philipsbourg.

Le roi rendit peu de temps après une ordonnance qui réunissait à son domaine les biens des fugitifs protestants; les revenus en furent employés à instruire dans la religion catholique les nouveaux convertis.

§ **6. — Jacques II en Bretagne (1690).** — En 1690, l'infortuné roi d'Angleterre Jacques II, chassé de ses Etats, fit passer en Bretagne les Irlandais qui lui étaient restés fidèles, sûr qu'ils trouveraient un asile auprès de leurs frères Celtes d'Armorique. Ceux-ci en effet les accueillirent fort bien; ils logèrent à Saint-Malo, à Dinan et à Saint-Brieuc où, à la fin de l'année, il vint les passer en revue avant qu'ils ne prennent leurs quartiers d'hiver.

§ **7. — La machine infernale de Saint-Malo (1693).** — La France était en 1693 en guerre avec l'Angleterre, et les corsaires bretons et en particulier les malouins, ruinaient le commerce maritime des Anglais, et ceux-ci résolurent de s'en venger en détruisant la ville de Saint-Malo, ce repaire de corsaires dont les enfants leur causèrent tant de dommages à toutes les époques.

Le 26 novembre, une flotte anglaise vint la bombarder et le 29, pendant la nuit, elle lança contre l'enceinte fortifiée la célèbre *machine infernale* qui

devait anéantir la ville. C'était un bateau chargé de poudre, contenant trois cents bombes et un nombre égal de pièces d'artifice. Le bâtiment fut dirigé sur les remparts par quarante hommes d'équipage qui devaient se sauver en canot dès que la machine serait sur le point de toucher les murs de Saint-Malo.

Mais, un vent favorable à la ville la sauva en poussant le vaisseau contre un écueil, à cinquante mètres des remparts. Il sauta en faisant un bruit effroyable qui ébranla les maisons, fit briser les cheminées, les vitres et les objets placés dans les habitations. Au lieu de détruire à jamais les malouins, la machine fit périr les quarante Anglais qui composaient son équipage, ne tuant dans Saint-Malo qu'un chat qui fut écrasé sur un toit par une poutre que l'explosion fit retomber dans la ville. Honteux de leur échec, les Anglais mirent à la voile le lendemain.

La Machine Infernale est restée pour toujours célèbre à Saint-Malo, et ses débris demeurèrent longtemps près des remparts. Environ un siècle plus tard, en effet, Chateaubriand, qui passa son enfance à Saint-Malo, raconte qu'il s'amusait sur la plage avec ces restes historiques, en compagnie des petits malouins.

La tentative de la Machine Infernale ne fit qu'accroître à Saint-Malo et en Bretagne la haine de l'Anglais, mais les corsaires malouins vont venger amplement leur ville en faisant aux ennemis un siècle de guerre, et le dernier, Surcouf, accomplit cent ans après, assez d'exploits pour dédommager à lui seul

Saint-Malo du lâche attentat dont elle faillit être victime en 1693.

De 1700 à 1715, aucun événement remarquable ne se passa en Bretagne. Le roi rendit beaucoup d'arrêts et d'édits peu importants relatifs à des questions d'intérêt local. Louis XIV mourut le 1er septembre 1715.

LES ÉCRIVAINS BRETONS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Trois Bretons se distinguèrent comme écrivains sous le règne de Louis XIV : Descartes, Grégoire de Rostrenen et Dom Lobineau. Il faut également citer: *Armand-Gaston de Rohan*, plus tard évêque de Strasbourg et cardinal, qui fut reçu à l'Académie Française en 1704.

§ **8. — Descartes (1693-1750)**. — Quoique né en Touraine, Descartes est cependant Breton, puisqu'il est d'une vieille famille du Parlement de Bretagne. Son père fut, comme on l'a vu plus haut, choisi par Louis XIV ainsi que plusieurs de ses collègues pour juger Fouquet.

Descartes fut un célèbre philosophe et psychologue. Parmi ses ouvrages, il faut citer son *Discours sur la Méthode* et ses *Méditations méthaphysiques*. Son système philosophique, qui détruisit la scholastique du moyen âge, était fondé sur le raisonnement. Il a fait école, et on l'appelle encore celle-ci le *Cartésianisme*.

Toute la doctrine de Descartes repose sur cette ...ée : « Pour atteindre la vérité, il faut une fois dans ... vie se défaire de toutes les opinions que l'on a ...çues, et reconstruire de nouveau et dès le fonde...ent tous les systèmes de ses connaissances ».

C'était renverser la théorie du moyen âge qui ...ait qu'on devait s'appuyer dans ses jugements sur ...s préceptes d'autorités telles qu'Aristote.

Appelé à Stockholm par la reine Christine de Suède, ... mourut dans cette ville en 1750.

§ 9. — **Grégoire de Rostrenen.** — Grégoire ...e Rostrenen, dont on ne connaît ni les lieux, ni les ...ates de naissance et de mort, vécut à la fin du ...XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e].

Il entra dans les ordres et s'occupa d'ouvrages de ...vulgarisation de la langue bretonne. Il parcourut toute la Basse-Bretagne, et en observa les différents dialectes. Le fruit de ces études fut un dictionnaire français-breton, publié en 1732, suivi la même année, par une grammaire française-bretonne.

§ 10. — **Dom Lobineau (1666-1727).** — Dom Lobineau naquit à Rennes et entra dans l'ordre des bénédictains de Saint-Mélaine. En 1695, ses supérieurs le chargèrent de continuer l'*Histoire de Bretagne*, commencée par le *Père Le Gallois*, que la mort venait d'enlever à ses travaux.

Dom Lobineau compulsa les archives des principaux châteaux, villes ou couvents de la province. Son ouvrage ne fut terminé que vers 1707 ; il comprend les périodes de l'histoire bretonne, allant de

458 à 1532. Lobineau était un esprit trop positif trop méticuleux pour relater les faits antérieurs la première de ces dates, car avant elle, on ne po sède aucun document réel de quelque importanc

Cette histoire de Bretagne rendit Lobineau célèbr à cause des deux polémiques qu'elle suscita. El froissa les Rohan qui prétendaient descendre d Conan Mériadec, car Lobineau met en doute l'exi tence de ce personnage, et le traite de héros légen daire.

Ce livre donna ensuite lieu à une polémique entr Vertot, abbé des Tuileries et Lobineau, qui devin le patriotique et pacifique défenseur des libertés d la Bretagne, en prouvant à Vertot que ce pays ava été uni et non réuni à la France. Ses bons argu ments, appuyés sur des preuves, mécontentèren Louis XIV qui ne faisait pas faute de violer les liber tés bretonnes, et il envoya des ordres pour que Lobi neau cessât d'écrire sur ce sujet.

Dom Lobineau publia ensuite les *Vies des Saint de Bretagne*, et mourut près de Saint-Malo le 3 juin 1727.



(Timbre de Bretagne sous Louis XIV)
(1688).



CHAPITRE VIII

LA BRETAGNE ET LES BRETONS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV. — PREMIÈRE PÉRIODE (1715 A 1753).

§ 1. — **Montesquiou. — Les Frères Bretons.** — Le maréchal de Montesquiou, soldat hautain et peu politique, fut nommé gouverneur de la Bretagne en 1716. Le mépris qu'il avait pour les libertés et les privilèges de la province mécontentèrent les États qui refusèrent en 1717 de voter l'impôt, et se séparèrent du gouvernement royal.

Le régent parvint à les décider à se réunir de nouveau. L'arrogance du duc de Montesquiou qui voulait commander en maître dans les séances des États, les arrêts qu'il fit enregistrer sans qu'ils eussent été votés, firent que la plupart des membres se retirèrent, cédant devant la force.

Mais, l'attitude du gouverneur avait mécontenté tous les Bretons, et en particulier les nobles, qui comprirent que c'en était fait de leurs libertés et de leurs droits s'ils ne s'unissaient pour résister à l'oppression, ouvertement et au besoin par les armes.

Ils signèrent le *Traité d'union pour la défen* *des libertés de la province* (1718).

L'année suivante, les patriotes bretons se réuni rent à Lanvaux près d'Auray et prirent plusieu décisions destinées à donner un nouvel essor à l'a sociation, et à la faire triompher sans toutefo employer la violence.

Les Frères bretons, comme on nommait les signa taires, prouvèrent leur solidarité en accourant a nombre de plusieurs centaines à Questembergoù le avait appelés un des leurs qui croyait que de troupes devaient venir l'arrêter. C'était une fauss alerte et les conjurés se retirèrent sans bruit.

A côté de la noblesse, le peuple breton qui souf frait de la disette et des taxes nombreuses dont il était frappé, refusa, dans la plupart des paroisses, de payer l'impôt. Les Frères Bretons eussent dû soute nir les paysans, mais ils préférèrent s'allier avec l'Espagne.

L'association dévia alors de son but primitif ; au lieu de rester purement bretonne pour résister au coup d'État que Montesquiou avait tenté de faire, ses membres prirent part aux intrigues menées contre le Régent, et la plupart d'entre eux furent compromis dans la conspiration de Cellamare.

§ **2. — Conspiration de Cellamare (1720).** — Pendant la minorité de Louis XV une conspiration se forma avec la complicité de l'Espagne pour enlever le pouvoir au Régent et mettre le jeune roi sur le trône. La noblesse bretonne y prit une part active dans le double but de délivrer la France de

la tyrannie de Philippe d'Orléans, et de sauvegarder les libertés de la province qui étaient sans cesse violées.

La conspiration fut découverte et le maréchal de Montesquiou la fit échouer en empêchant le débarquement des Espagnols à Port-Louis.

Cellamare, l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, fut arrêté et reconduit à la frontière. Les conjurés prirent la fuite ou se cachèrent ; seuls, quatre gentilshommes bretons, MM. de Pont-Callec, Montlouis, Talhouët et Ducouédic, furent arrêtés. On créa pour les juger une chambre royale qui siégea dans Nantes et les condamna à mort. Ils furent exécutés dans cette ville le 26 mars 1720.

La même année, la Bretagne allait enfin triompher et voir ses libertés respectées ; le maréchal d'Estrées succéda à Montesquiou, et ne viola pas les privilèges de la province, se montrant dans toute circonstance plus conciliant que son prédécesseur.

Les Etats réunis à Ancenis rétablirent l'ordre de choses qui existait avant la tyrannie de Montesquiou, et obtinrent même que les domaines des gentilshommes bretons mêlés à la conspiration de Cellamare, qui leur avaient été confisqués leur fussent rendus. Les biens des quatre vaillants Bretons exécutés furent restitués à leurs familles.

Encore une fois, le patriotisme des Bretons réussit à sauvegarder les libertés de la province et à conserver à leur pays les institutions qui lui étaient propres.

C'est en 1720 qu'eut lieu le grand incendie qui

pendant sept jours embrasa la ville de Rennes et la détruisit presqu'entièrement. Elle fut reconstruite sur un nouveau plan beaucoup plus vaste et plus large que le premier.

Deux ans plus tard, Louis XV fut déclaré majeur et couronné roi de France. Ce fut un Breton, Monseigneur de Rohan, archevêque de Reims, qui le sacra le 17 octobre 1722.

Sous le règne de Louis XV, il n'y eut pas, à part les débarquements des Anglais sur la côte, d'événements importants à se passer en Bretagne, mais beaucoup de Bretons comme le comte de Plélo, se distinguèrent au service de la France.

§ 3. — Mort héroïque du comte de *Plélo* à Dantzig (1734). — Stanislas Leczinski, roi de Pologne, chassé de son royaume par la Russie et l'Autriche, se réfugia à Dantzig où il espérait recevoir des secours de son beau-fils Louis XV.

La place fut bientôt assiégée par une armée de trente mille Russes. Le ministre Fleury, ne voulant pas, d'un côté, abandonner à son triste sort Stanislas de Pologne et de l'autre, se mettre mal avec ses ennemis, se contenta d'envoyer un secours de quinze cents hommes commandé par un vieil officier, M. de La Mothe. Celui-ci arriva à Copenhague où le comte de Plélo (1) était ambassadeur de France à la cour de Danemarck. La Mothe déclara dans un conseil

(1) Né à Rennes en 1699.

'il n'attaquerait pas trente mille Russes avec quinze nts Français. Plélo s'irrita et le blâma de sa pol-onnerie, déclarant qu'il se faisait fort d'attaquer rmée qui investissait Dantzig.

Cette héroïque témérité devait lui coûter la vie. rivé devant le camp ennemi avec sa petite troupe laquelle s'étaient volontairement joints une centaine e Français habitant le Danemarck, le brave comte e Plélo ordonne l'attaque.

Par trois fois, à la tête de ses hommes, il pénètre ans les retranchements russes, entraînant ses soldats ar l'exemple de sa bravoure, lorsqu'une décharge e mousqueterie vint le frapper de quinze coups de eu.

Sa mort obligea sa vaillante troupe à battre en retraite ; après une résistance acharnée de plu-sieurs jours, elle fut forcée de capituler. Les prison-niers furent conduits à Saint-Pétersbourg où ils furent comblés d'honneurs par l'impératrice, à cause de leur bravoure et de l'héroïsme de leur chef.

Ainsi mourut à l'âge de 35 ans le brave Plélo qui, moins lâche ou peut-être moins politique que le cardinal Fleury, préféra, selon la noble devise de Bretagne, la mort à la honte d'abandonner un allié auquel on a promis des secours.

En 1736, la Bretagne eut un nouveau gouverneur, le duc de Penthièvre que sa bonté rendit très popu-laire dans toute la province. C'est pendant son admi-nistration que le pape Benoit XIV accorda à la Bre-tagne son clergé national, en autorisant les évêques

de la province à nommer les prêtres des paroisses dont ils avaient la haute direction.

A la bataille de Fontenoy en 1745, le comte de *Kergolay* (1714-1787), qui commandait les gardes françaises, fut grièvement blessé. Sa bravoure le fit nommer, par Louis XVI, lieutenant général en 1784.

§ 4. — Descente des Anglais à Lorient (1746). — La ville de Lorient fondée par Richelieu pour servir à la Compagnie des Indes Orientales fut en 1746 l'objectif d'une descente des Anglais sur la côte du Morbihan. Une importante flotte débarqua 7.000 combattants qui vinrent assiéger la ville. Ils furent repoussés, mais n'en continuèrent pas moins le siège.

Apprenant faussement l'arrivée de renforts franco-bretons, le général ennemi donna l'ordre de cesser les opérations dirigées contre Lorient. Les Anglais se rembarquèrent non sans ravager le pays, et après avoir pillé et brûlé quatorze villages pour se venger de leur échec.



(Timbre de Bretagne)
XVIIIe siècle.



CHAPITRE IX

DESCENTE DES ANGLAIS EN BRETAGNE PENDANT LA GUERRE DE SEPT ANS (1758).

Pendant la guerre de Sept Ans, l'Angleterre, voulant avoir la suprématie des Océans, s'efforça de détruire la puissance maritime de la France, aussi s'attaqua-t-elle souvent à la côte bretonne pour en anéantir les ports.

§ 1. — Echec des Anglais à Saint-Malo. — Après une vaine tentative devant Rochefort en 1757, une importante flotte anglaise, commandée par les amiraux Anson et Howe, ayant à son bord des troupes nombreuses commandées par Marlborough, se présenta à l'embouchure de la Rance.

Après un débarquement sans résistance à Cancale que les ennemis pillèrent ainsi que Saint-Servan, et où ils incendièrent les navires de commerce, l'armée anglaise arriva devant Saint-Malo dont la prise était le but de l'expédition. Ils trouvèrent la population

entière sur les remparts, ce qui les fit hésiter à donner l'assaut.

Bombardé par l'artillerie du Fort Royal, et apprenant l'arrivée des troupes du duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, Marlborough se rembarqua précipitamment avec l'armée anglaise, qui emportait un riche butin, mais laissait l'odieux souvenir de ses pillages et, dans le cœur des Bretons, un désir de vengeance qu'ils allaient satisfaire en infligeant aux Anglais quelques mois plus tard la défaite de Saint-Cast.

§ 2. — **Débarquement en Bretagne (4 septembre 1758).** — Après s'être vengés de leur échec devant Saint-Malo en détruisant le port de Cherbourg, les Anglais résolurent de frapper un grand coup. Ne pouvant s'emparer par mer de Brest, le premier port de la France, ils résolurent de débarquer aux environs de Saint-Brieuc et, de là, de s'avancer dans l'intérieur de la Bretagne, dégarnie de la plupart de ses troupes régulières, envoyées en Prusse, pour se rendre maître de Brest par terre, tandis qu'un rigoureux blocus empêcherait l'arrivée de tout secours par mer.

Une flotte de cent vingt voiles, montée par quinze mille hommes dont douze mille de troupes de débarquement, ayant à son bord le futur roi d'Angleterre Georges III, arriva devant Saint-Briac le 4 septembre 1758.

Les envahisseurs débarquèrent et s'avancèrent les jours suivants à travers les communes de Saint-Lunaire, Ploubalay, Trégon, envoyant des patrouilles

jusqu'à Dinard, enfin le 7 septembre, une reconnaissance arriva devant la petite rivière de l'Arguenon.

§ 3. — Combat du Guildo (8 et 9 septembre 1758). — Héroïsme de Rioust des Villes-Audrains, le Léonidas Breton. — La traversée de l'Arguenon par l'armée anglaise fut fixée au lendemain.

A cette nouvelle, un habitant de Matignon, *Rioust des Villes-Audrains* résolut de s'opposer au passage des ennemis.

Ayant réuni une centaine de paysans et de bourgeois armés du mieux qu'ils purent, il se rendit au Guildo, embusqua ses hommes, et se prépara, nouveau Léonidas, à barrer la route à 12.000 Anglais avec une centaine de Bretons !

Il envoya en même temps des exprès au duc d'Aiguillon pour l'appeler à son secours. Les Anglais, croyant avoir devant eux une armée entière, hésitèrent à passer. Ils tentèrent de traverser l'Arguenon en plusieurs endroits, mais Rioust des Villes-Audrains avait si habilement posté ses compagnons que partout une fusillade nourrie fit reculer l'ennemi.

Le combat dura jusqu'au soir et recommença le lendemain, sans que les braves Bretons aient eu un moment de défaillance.

Malheureusement, l'après-midi du 9 septembre, les Anglais apprirent, d'un traître qu'ils payèrent, le nombre véritable de leurs ennemis ; aussitôt, ils se divisèrent en deux corps qui traversèrent le fleuve en deux endroits pour envelopper la petite troupe bretonne.

Force fut à celle-ci de battre en retraite. Rioust des Villes-Audrains fit barricader à la hâte la route qui traverse le village du Guildo et alla rejoindre avec les restes de sa vaillante petite troupe l'armée du duc d'Aiguillon qui s'avançait à marches forcées à la rencontre des Anglais.

§ **4. — Bataille de Saint-Cast (11 septembre 1758).** — Ce simple retard de deux jours causé par le patriotisme de Rioust des Villes-Audrains et de ses compagnons eut une importance énorme, car il donna le temps aux troupes du duc d'Aiguillon d'accourir, et la nouvelle de leur approche obligea les Anglais à battre en retraite et commencer à se rembarquer. Sans ce retard, l'armée anglaise se serait emparée de Saint-Brieuc ; le gouverneur de la province n'aurait pas eu le temps de rallier toutes ses troupes, aurait peut-être été battu, et le plan d'invasion de la Bretagne, combiné par les Anglais, aurait pu réussir.

Le duc d'Aiguillon arriva à marches forcées à Saint-Cast où les ennemis se rembarquaient ; beaucoup d'entre eux étaient déjà à bord, l'arrière-garde seule, composée de trois mille hommes, était restée à terre.

Le duc établit son quartier général au moulin d'Anne, excellente position qui domine toute la baie de Saint-Cast, ce qui fit dire à son adversaire polititique La Chalottais, avec plus d'esprit que de justice, qu'il « se couvrit plus de farine que de gloire ». Divisée en trois corps, l'armée franco-bretonne attaqua l'arrière-garde anglaise. M. d'Aubigny, qui com-

mandait le corps de gauche, réussit par un habile mouvement tournant exécuté sous le feu meurtrier de la flotte ennemie à couper la retraite aux Anglais.

Ceux-ci, épouvantés par la charge des volontaires bretons de d'Aubigny, lâchèrent pied et tentèrent de se sauver à la nage. Ceux qui ne furent pas foudroyés par l'artillerie placée sur la falaise par le duc d'Aiguillon, furent tués sur place ou faits prisonniers.

§ 5. — **Les Bretons et les Gallois au combat de Saint-Cast.** — A la bataille de Saint-Cast eut lieu une des premières manifestations de fraternité celtique. Des recrues galloises allaient au combat en chantant le chant national : *Ryfelgyrch gwir Glamorgan* (1). Contre elles marchaient des volontaires bretonnants, chantant le *Séziz Gwingamp*. Prêtes à s'entretuer les deux troupes s'arrêtent, écoutent, stupéfaits, les officiers commandent le feu, mais Bretons et Gallois jettent leurs armes à terre et courent fraterniser, reconnaissant des frères celtes dans ceux qu'ils prenaient pour des ennemis.

Des 3.000 Anglais restés à terre, un bien petit nombre put regagner les navires : environ 1.200 trouvèrent la mort pendant le combat, 800 autres périrent dans les flots ; beaucoup furent faits prisonniers.

A la vérité, la bataille de Saint-Cast ne fut pas une

(1) Siège de Guingamp, dont les Bretons émigrés en Amorique avaient conservé l'air, connu chez eux sous le nom *Séziz Gwingamp.*

grande action, mais elle eut un résultat immense : elle fit passer aux Anglais leur habitude de faire des descentes continuelles sur le littoral français ou breton.

En deux ans, quatre tentatives avaient eu lieu : à Rochefort, à Saint-Malo, à Cherbourg et à Saint-Briac. Celle-là fut la dernière car leur défaite à Saint-Cast fit passer pour quelque temps aux Anglais l'envie de recommencer.

Comme le représente la colonne élevée sur la plage de Saint-Cast en souvenir de la bataille du 11 septembre 1758, le léopard britannique avait trouvé son maître dans le lévrier breton.



(Timbre de Bretagne)



CHAPITRE X

RÈGNE DE LOUIS XV DEUXIÈME ET DERNIÈRE PÉRIODE : LE DUC D'AIGUILLON (1753-1774).

Le duc d'Aiguillon fut à la fois un mauvais et un bon gouverneur pour la Bretagne. Un mauvais, parce qu'il ne respecta pas les droits de la province et qu'il voulut recommencer la politique du duc de Chaulnes et de Montesquiou ; un bon, parce qu'il développa le commerce et fit construire un grand nombre de routes ; elles furent en grande partie la cause de son impopularité car elles coûtèrent fort cher à tracer et les impôts en devinrent très élevés.

Les premières années de son administration furent assez heureuses mais, en 1758, il voulut forcer les Etats à voter un nouvel impôt et, sur le refus des membres de l'assemblée, il fit arrêter pendant la nuit les principaux d'entre eux.

Le duc d'Aiguillon sut habilement profiter de la victoire de Saint-Cast ; il fut acclamé comme libérateur du pays, mais la prise de Belle-Isle par les Anglais en 1761 refroidit le peuple breton à son égard.

§ **1. — Prise de Belle-Isle (1761).** — Au mois d'avril 1761, une flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Keppel débarqua dans l'île une forte armée commandée par Hodgson. Belle-Isle fut défendue par son gouverneur, *Sainte-Croix* qui, disposant de peu de troupes par la faute du duc d'Aiguillon, ne put empêcher le débarquement. Bloqué dans la citadelle du Palais, ouvrage de Vauban, il résista jusqu'au bout, et ne rendit la place qu'après deux mois de siège et encore avec les honneurs de la guerre, emmenant avec lui, garnison, canons, drapeaux, armes et munitions.

Les Anglais restèrent maîtres de Belle-Isle jusqu'en 1763, année où ils furent obligés de la rendre, par suite du traité qui mettait fin à la guerre.

§ **2. — Résistances du Parlement.** — En 1762, le Parlement de Rennes avait, sous l'impulsion de La Chalotais (1), ordonné la dissolution des jésuites.

Le duc d'Aiguillon, leur partisan secret, mécontenta de nouveau les Etats en faisant voter par force un nouvel impôt. Cette violation du droit fit envoyer par le Parlement une députation à Paris, qui fut fort mal reçue ; mais Louis XV se ravisa et, craignant des désordres, ordonna au duc d'Aiguillon de déclarer nul, à l'ouverture des Etats de 1664, l'arrêt de l'année précédente.

1. Né à Rennes en 1701, procureur général du Parlement, auteur d'un *Essai d'éducation nationale,* qui eut un retentissement universel.

§ 3. — **Etats de 1764-1765.** — Les Etats, commencés à Nantes au mois d'octobre, se signalèrent cette année-là par une résistance opiniâtre à tous les ordres de la cour violant les privilèges de la Bretagne. Les Etats refusèrent l'enregistrement de nouveaux impôts et arrêtèrent la perception de ceux qui avaient été levés sans leur consentement.

La cour passa outre, et les Etats n'en résistèrent qu'avec plus d'acharnement. Un édit du roi sur les nouveaux impôts fut placardé sur les murs de Rennes. Le Parlement eut le courage de faire publiquement lacérer les affiches. Ne pouvant obtenir justice du roi, l'assemblée décida de démissionner.

Tous les membres sauf douze se démirent de leurs fonctions et le peuple prit leur parti. Un fait prouve combien les Bretons approuvaient leurs représentants. A Rennes, chaque année à la Fête-Dieu, les dames de la Halle offraient une branche de fleurs d'oranger à chaque membre du Parlement.

Les démissionnaires furent seuls à voir porter chez eux les bouquets d'usage, et ils méritaient bien cette marque d'estime pour leur héroïque résolution.

« Un sénat tout entier, dit M. de La Borderie,
« descendant volontairement de ses chaises curules
« pour sauvegarder l'honneur et la liberté, cela ne
« s'est jamais vu qu'en Bretagne ! »

Et en effet, c'était faire preuve d'un grand courage de la part des membres du Parlement que de démissionner ainsi en masse, et les principaux d'entre eux allaient subir les conséquences de la colère de Louis XV alimentée par le duc d'Aiguillon.

§ **4. —Arrestation de La Chalotais et de pl sieurs conseillers (1765).** — Le duc d'Aiguill fit en effet arrêter pendant la nuit du 10 novemb le procureur général et son fils, ainsi que tr conseillers : *La Gascherie*, *de Montreuil et Kersalaün*. Le jeune la Chalotais et son père fure enfermés au château du Taureau près Morlaix, les autres à Saint-Malo où l'on envoya les premie les rejoindre peu après.

La Bretagne ne pouvait cependant pas rester sa Parlement, et d'Aiguillon en constitua un nouvea composé des douze non-démissionnaires et de quel ques autres conseillers qu'il décida à revenir siéger Cette assemblée, composée d'une vingtaine de membres, devint un objet de dérision, et le peuple la surnomma *le baillage d'Aiguillon.*

§ **5. — Procès de La Chalotais et des conseillers arrêtés (1766).** — Le nouveau « Parlement » commença le procès des magistrats accusés. Malgré toutes ses recherches, d'Aiguillon ne put réunir contre eux de preuves suffisantes de trahison et de complot contre l'autorité royale. Aussi, ne voulant acquitter les ennemis de son gouverneur et ne pouvant pas d'autre part les condamner, Louis XV les fit d'abord conduire à la Bastille et, quelques jours après, ordonna de les envoyer en exil à Saintes, où ils y restèrent jusqu'à l'avènement de Louis XVI au trône de France (1774). Ainsi le Roi envoyait des Bretons en exil hors de Bretagne et non hors de France. Cette mesure semblerait nous prouver que, sous l'ancien régime, le sol breton n'était pas en

elque sorte considéré comme territoire français.

§ **6. — La Bretagne de 1766 à la mort de ouis XV (1774).** — La Bretagne fit tous ses forts pour obtenir le rappel du Parlement.

Le duc d'Aiguillon, qui s'y opposait, devint telle- ent impopulaire, qu'il fut contraint à son tour de émissionner.

Enfin, en 1769, le nouveau gouverneur, le maré- hal de Duras, rétablit le Parlement. Pour se venger e la tyrannie qu'ils avaient endurée, des membres tentèrent un procès au duc d'Aiguillon mais sa qua- té de pair de France, le fit déférer au Parlement de aris.

Louis XV interrompit alors l'affaire, et profitant du renvoi de Choiseul, appela d'Aiguillon au minis- tère en même temps que Maupéou. L'ancien gouver- neur de la Bretagne voulut à son tour se venger et, de concert avec son collègue, il supprima les Parle- ments provinciaux et les remplaça par des conseils que le peuple railla et surnomma : *Parlements Maupéou* (1771).

Ils durèrent jusqu'à l'avènement de Louis XVI.

Ce roi qui voulait être juste et se rendre populaire rappela les magistrats exilés, et rétablit les Parle- ments provinciaux (1774).

§ **7. — Les Frères Kéralio.** — Sous le règne de Louis XV, cinq frères, appelés *Guynement de Kéralio*, nés en Bretagne, d'une vieille famille du pays, entrèrent tous au régiment d'Aquitaine, et furent décorés de l'ordre de Saint-Louis.

L'aîné, colonel de ce régiment, fut tué au siège de Philipsbourg en 1734. Son frère, *Kéralio du Luxembourg*, fut ambassadeur en Prusse, puis en Espagne, où il devint précepteur du petit-fils de Louis XV, le duc de Parme. Jeté en prison pendant la Révolution, il fut remis en liberté le 9 thermidor et mourut à Paris en 1805.

Agathon de Kéralio (1734-1788), fit sa carrière militaire, et après avoir pris part aux campagnes de Bohême et d'Allemagne, fut nommé maréchal et, en 1780, Inspecteur des Ecoles Militaires. C'est lui qui, visitant l'Ecole de Brienne, remarqua le jeune Bonaparte et le fit envoyer à celle de Paris, en disant « qu'il apercevait dans ce jeune homme, une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver ».

Son frère, *Alexis Kéralio*, fait prisonnier pendant la guerre de Sept Ans fut remis en liberté par Frédéric, lorsque ce monarque apprit qu'il était le frère de son ambassadeur. Ayant eut le bras cassé, il ne put continuer la carrière des armes ; il se retira à Rennes, siégea aux Etats de Bretagne et mourut en 1782.

Né en 1731, le cadet des cinq frères Kéralio, *Louis*, fut nommé, après un séjour au régiment d'Aquitaine, professeur de tactique à l'Ecole Militaire. Il fut en outre membre des Académies de Paris et de Stockholm.

Quand éclata la Révolution, il opta pour les idées nouvelles et commanda un détachement de la garde nationale, mais dégoûté du régime sanglant de la Terreur, il se retira près de Paris et mourut en 1793.



CHAPITRE XI

LES MARINS BRETONS ILLUSTRES DU XVIIIe SIÈCLE.

De tous temps, la Bretagne a peut-être produit les plus illustres et les meilleurs marins du monde, mais nulle époque n'a été plus fertile que le XVIIIe siècle.

J'ai cru bien faire en les réunissant dans le même chapitre car, comme les savants et les littérateurs, les principaux marins bretons du XVIIIe siècle se sont illustrés successivement sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ; la classification par règne devenait donc impossible.

Les trois ports bretons qui pendant cette période ont armé le plus de corsaires sont : Saint-Malo, Morlaix et Brest. Ces deux derniers avaient une importance considérable car, outre leurs propres armements, ils étaient les gardiens des prises des corsaires malouins, dunkerquois ou autres ; étant en effet situés sur une des grandes routes maritimes du commerce, leur voisinage ainsi que leur sécurité faisaient y conduire les vaisseaux que les corsaires bretons et français capturaient.

§ **1. — Coëtlogon (1646-1730).** — Le marquis de Coëtlogon, après s'être distingué en qualité de lieutenant de Tourville, prit part en 1686 au bombardement d'Alger.

Louis XIV le nomma trois ans après chef d'escadre; au combat de La Hougue il contribua fort à la victoire en secourant Tourville dont le vaisseau le *Soleil Royal* était assailli par trois navires ennemis.

En 1703, le 22 mai, il accomplit son plus grand exploit en s'emparant devant Lisbonne de cinq vaisseaux hollandais après une lutte acharnée. Coëtlogon fut l'année suivante chargé d'armer à Brest une flotte qui, bloquée dans le port, ne put sortir. Il cessa dès lors de se battre, et fut admis au Conseil de la Marine. Coëtlogon mourut en 1730 avec le grade de Maréchal de France.

§ **2. — Cassard (1672-1740).** — Le Nantais Cassard, corsaire dès l'âge de quinze ans, prit en 1697 une part brillante au siège et à la prise de Carthagène.

En 1706, commandant le corsaire le *Saint-Guillaume*, il croisa sur les côtes d'Irlande et dans la Manche et, au mois de juin, en une semaine, il s'empara de quatre grands vaisseaux richement chargés.

Chargé d'escorter des convois de blé, Cassard ramenait en 1709 vingt-six navires chargés avec seulement deux bateaux de guerre ; entouré par une escadre anglaise près de Bizerte, Cassard, sans penser à se rendre un seul instant, attaque les bâtiments ennemis les uns après les autres, les force à s'éloigner et sauve ainsi le convoi.

L'année suivante, il chassa une escadre anglaise qui bloquait dans un port de Sicile près de cent navires français chargés de blé. Continuant ses exploits il s'empara deux ans après de la ville de La Pragua dans les Iles du Cap Vert ; puis, faisant voile vers l'Amérique, il prit plusieurs îles anglaises et vint assiéger Surinam, capitale de la Guyane hollandaise, dans le but de se rendre maître de toute la colonie. Surinam pris, l'île de Curaçao tomba en son pouvoir et Cassard reprit, de concert avec une escadre royale, la route de France.

Apprenant en chemin la proximité d'une division anglaise, il demande d'aller la combattre. Outré du lâche refus de l'amiral français, Cassard l'abandonne, met le cap sur les vaisseaux ennemis, en prend quelques-uns et disperse les autres.

Rentré en France et ne pouvant plus se battre par suite de la paix d'Utrecht, Cassard vint à la cour. En 1726, n'ayant pu obtenir, du cardinal Fleury, justice d'un ancien procès, il s'emporta et injuria ce ministre qui le fit enfermer dans la citadelle de Ham.

Ainsi le brave Cassard, pour récompense de la gloire dont il avait couvert le pavillon français, mourut dans une prison royale en 1740.

§ 3. — **Duguay-Trouin (1673-1736).** — Fils d'un armateur de Saint-Malo, Duguay-Trouin naquit dans cette ville et s'embarqua comme corsaire en 1689, année où quatre-vingts vaisseaux armés en course partirent de ce port, par un admirable élan de patriotisme, pour résister sur mer à l'Europe coalisée contre la France.

A vingt-et-un ans, Duguay-Trouin était déjà célèbre, et Louis XIV le nomma capitaine dans la marine royale. En 1694, son navire fut entouré par six vaisseaux anglais ; il résista toute la journée, mais voyant son bâtiment sombrer, il se décida à se rendre ; emprisonné à Plymouth, Duguay-Trouin parvint à s'échapper. Pour se venger de sa captivité, il fit une croisière sur la côte anglaise dont le succès lui valut une épée d'honneur que Louis XIV lui fit remettre.

Il faudrait plusieurs volumes pour raconter les exploits de Duguay-Trouin. Le plus célèbre qu'il ait accompli, est la prise de Rio-de-Janeiro le 21 septembre 1711. Avec une division française, il bloqua la ville, la bombarda et après un siège acharné, la contraignit à capituler.

Le traité d'Utrecht l'obligea à rester inactif. Il ne reprit la mer qu'en 1731 avec le grade de chef d'escadre. Sa dernière expédition fut une croisière le long de la côte arabe qui était infestée de brigands. Duguay-Trouin se retira dans sa ville natale et y mourut le 27 septembre 1736.

Il eut le rare mérite de joindre un grand désintéressement à une profonde connaissance de l'art de la guerre maritime. Partageant la part du butin qui lui revenait entre ses hommes, il était également bon pour les ennemis. Récompensé d'un exploit par une forte pension, il la fit attribuer à un de ses officiers, peu fortuné, qui avait été blessé.

Après avoir possédé des millions, Duguay-Trouin mourut pauvre, mais il laissait à la Bretagne le nom d'un de ses plus illustres enfants ainsi que le souvenir et la gloire de ses merveilleux exploits.

§ 4. — **Mahé de La Bourdonnais (1699-1751).** — La Bourdonnais naquit à Saint-Malo, il quitta cette ville à l'âge de dix ans pour aller visiter les colonies françaises, et se battit d'une façon brillante dans les Indes en 1723.

Dix ans plus tard, nommé gouverneur de l'Ile Bourbon et de l'Ile de France dont un autre malouin, Garnier de Fougeray, avait pris possession en 1721, La Bourdonnais, qui avait le génie de la colonisation, fit de ces deux îles une importante station de relâche sur la route de l'Inde.

Envoyé dans cette colonie en 1740, au secours de Dupleix, il défit deux escadres anglaises et s'empara de Madras. Il se fit par ses succès un ennemi de Dupleix et cette jalousie fut funeste à la France, car que n'eussent pas fait ces deux grands hommes s'ils avaient pu s'entendre !

De retour à l'Ile de France, il trouva sa place prise par un autre gouverneur nommé par Dupleix. Dépouillé de ses fonctions, La Bourdonnais s'embarqua pour la métropole. Fait prisonnier par les Anglais pendant la traversée, il se rendit à Paris dès qu'il eut recouvré sa liberté. Là, dès son arrivée, il se vit enfermer à la Bastille. Ses ennemis lui avaient suscité un procès, l'accusant de gaspillages, et avaient même fait confisquer ses biens. Pendant sa captivité, La Bourdonnais écrivit ses *Mémoires* afin de se justifier des accusations mensongères portées contre lui. L'affaire dura trois ans ; enfin, en 1751, il fut reconnu innocent, mais cet acquittement devait lui être funeste ; déjà malade et affaibli par son séjour à la Bastille, il ne

put supporter la joie de se voir réhabiliter et mourut peu de jours après (1751).

§ 5. — **Guichen (1712-1790).** — Le comte de Guichen naquit à Fougères en 1712 ; entré dans la marine royale, il était en 1746 lieutenant de frégate, et conduisit malgré les efforts des Anglais, un important convoi du Havre à Brest. Peu de temps après, à Saint-Domingue, il livra bataille à cinq vaisseaux anglais avec deux navires français.

En 1755, il gagna son grade de capitaine de vaisseau par sa conduite à bord d'un bâtiment se rendant au Canada avec une escadre commandée par un autre Breton : Du Bois de la Motte (1).

La guerre ayant recommencé en 1778, Guichen fut chargé en qualité de chef d'escadre d'opérer une descente sur la côte anglaise, mais des vents contraires empêchèrent le débarquement. Envoyé ensuite à la Martinique il battit à plusieurs reprises l'amiral anglais Rodney.

Ce qui montre bien l'estime que ses contemporains avaient pour Guichen, c'est qu'en 1781, ayant été battu par des forces supérieures et voulant démissionner, ce fut Louis XVI lui-même qui le pria instamment de conserver ses fonctions. Il se vengea de son échec, l'année suivante, en capturant un important convoi.

(1) Du Bois de la Motte, né à Rennes en 1683, entra dans la marine et fut, après une brillante carrière, nommé gouverneur des Iles Sous-le-Vent. Il mourut en 1764 dans sa ville natale où il s'était retiré.

En 1783, la paix ayant été signée, Guichen, qui avait plus de 70 ans, prit sa retraite, revint en Bretagne et mourut à Morlaix en 1790.

§ 6. — **La Motte Picquet (1720-1791).** — La Motte Picquet, né à Rennes en 1720, fut un des plus illustres marins du XVIIIe siècle. En 1745, il fait partie de l'équipage de la *Renommée*. Ce vaisseau, attaqué par deux frégates anglaises, est sur le point d'être pris. Le capitaine parle de se rendre, La Motte Picquet refuse, prend le commandement et réussit à dégager le bâtiment et à le sauver des navires ennemis.

En 1779, il se rend à la Martinique sur *l'Annibal* dont il était le capitaine. Apprenant que dix-sept vaisseaux anglais poursuivent un convoi français, La Motte Picquet, sans tenir compte du peu de forces dont il dispose, dirige l'*Annibal* sur le lieu du combat, attaque la flotte ennemie avec une audace et une ardeur telles qu'il réussit à faire arriver à bon port les navires marchands.

Après une dernière campagne en 1781, pendant laquelle il captura près de 30 bâtiments anglais, La Motte Picquet se retira à Brest qu'il habita jusqu'à sa mort (1791).

§ 7. — **Cornic (1731-1809).** — Le brave Cornic, de Morlaix, embarqué comme mousse à 8 ans, entra dans la Marine Royale à 25 ans, après de nombreuses campagnes faites sur des navires armés en course. Bien que déjà célèbre et redouté des Anglais, il n'eut qu'une corvette de six canons à commander.

11.

Cornic fut jusqu'en 1789 la victime de son temps : sous l'ancien régime, quelque fut le mérite du roturier, il ne pouvait être capitaine ni dans l'armée ni dans la marine : les nobles seuls pouvaient arriver à cette fonction, et Cornic avait le malheur de s'appeler Cornic tout court, sans posséder de particule.

En 1757, le roi le nomma lieutenant de frégate en récompense des exploits qu'il avait accomplis sur son bâtiment. Cornic inaugura son nouveau titre en capturant en quelques jours cinq navires anglais et en en détruisant trois autres. Du 24 au 26 juin, sur une corvette de 30 canons, il battit une division anglaise de trois vaisseaux, non loin d'Ouessant, après trois jours de lutte.

Malgré la grande popularité de Cornic et ses nombreux exploits, Louis XV le laissa végéter avec un grade peu élevé, le nommant seulement chevalier de Saint-Louis.

Quand arriva la Révolution, Cornic, la victime des privilèges féodaux, fut chargé d'organiser la défense des côtes bretonnes. Son dévouement à la cause républicaine le fit surnommer *l'officier bleu*. Il mourut héroïquement, comme il avait vécu.

Le 12 septembre 1809, dans sa retraite de Morlaix, apprenant qu'un vaisseau français avait amené son pavillon, les yeux du vieux corsaire breton s'injectèrent, il se dressa en s'écriant : « On ne se rend pas ! on se fait sauter ! » Il mourut aussitôt après avoir prononcé ces mots.

§ 8. — Ducouédic (1740-1780). — Né à Quimperlé en 1740, Ducouédic entra en 1756 dans la ma-

rine royale. Après des débuts pendant lesquels la chance se tourna souvent contre lui, Ducouédic prit part à l'expédition de son compatriote Kerguelen, dans les terres australes, puis en 1778, il assista au combat d'Ouessant.

L'année suivante Ducouédic devait trouver la mort dans un combat qui immortalisa son nom. En octobre 1779, il commandait la *Surveillante* qui croisait dans la Manche en compagnie du cutter *l'Expédition*. Le 6, les deux navires français rencontrent le *Québec* et le *Crache-Feu* battant pavillon anglais. C'est alors qu'eut lieu le fameux combat entre la *Surveillante* et le *Québec*. Ils luttèrent toute une journée ; le soir, ils étaient désemparés, leurs bordages déchiquetés par la mitraille, les mâts brisés. L'Anglais était cependant le plus malmené. Ducouédic, déjà blessé, allait ordonner l'abordage quand il fut mortellement frappé.

Au même moment le feu se déclarait à bord du *Québec* et la *Surveillante* gagnant le large, entra triomphalement dans Brest, remorquée par le cutter.

Le brave Ducouédic mourut peu après dans cette ville des suites de ses blessures (1780).

§ 9. — Les Explorateurs : Marion (1729-1772). — En 1771, un lieutenant de frégate malouin Marion, proposa au roi d'aller explorer les îles de l'Océanie. Avec deux vaisseaux, le *Mascarin* et le *Marquis de Castries*, il découvrit et parcourut plusieurs îles dont une l'*Ile Marion* à laquelle il a donné son nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Son navire mouilla en 1772 dans la baie des Iles,

dans la Nouvelle-Zélande ; devant le bon accueil des sauvages, il descendit à terre sans méfiance, mais ceux-ci le massacrèrent (4 juin 1772). L'équipage des navires que commandait l'infortuné Marion, vengea son chef en incendiant l'île, et en partant, donnèrent le nom de baie de la Trahison au lieu où Marion avait trouvé la mort, victime de son dévouement à la science.

§ **10. — Kerguélen (1745-1792).** — Kerguélen Trémarec, né à Quimper en 1745, fut, après plusieurs lointains voyages, chargé en 1771 d'une exploration dans les terres australes. Il partit, et découvrit l'année suivante l'île de la Fortune, l'île Ronde, et une terre aride et stérile à laquelle il donna son nom. Il en prit possession au nom du roi, puis revint en France. Au retour d'un deuxième voyage, aux îles Kerguélen, il fut accusé de négligence et enfermé au château de Saumur. Remis en liberté il reprit du service dans la marine, et mourut en 1792.

Le hardi explorateur que fut Kerguélen était doublé d'un écrivain : Il nous a laissé une *Relation de ses deux voyages* et un livre sur la guerre franco-anglaise de 1778.

§ **11. — Mort de Fleuriot de Langle (1787).** — Né à Quimper-Guézennec(1), Fleuriot de Langle trouva la mort en 1787, après une brillante carrière maritime. En 1787, il commandait *l'Astrobale* et

(1) Côtes-du-Nord.

accompagnait La Pérouse dans son voyage d'exploration en Extrême-Orient ; son nom fut donné en passant à plusieurs îles de la côte Coréenne, puis les navires arrivèrent dans l'Archipel des Navigateurs. L'*Astrobale* mouilla près de l'Ile Maouna, et le chevalier de Langle descendit avec quelques hommes pour chercher de l'eau douce. Au moment où il se rembarquait, son canot fut attaqué par des sauvages et Fleuriot de Langle fut massacré. Il avait 42 ans.

§ 12. — Deux Bretons ingénieurs de marine : Choquet de Lindu (1712-1790) et Sané (1754-1835). — Choquet de Lindu naquit et mourut à Brest. C'est lui qui, en qualité d'ingénieur de la marine, dressa, pendant les cinquante ans qu'il remplit ces fonctions, les plans de toutes les constructions qui furent élevées sous sa surveillance, dans le port de Brest.

Sané, que l'on a surnommé *le Vauban de la Marine*, est également un ingénieur brestois. Il passa sa vie à perfectionner la marine française, sous la Royauté comme sous la République et l'Empire, sans s'occuper du régime qui gouvernait le pays. Précurseur de Dupuy de Lome, il fit faire de grands progrès à la construction navale, augmentant la vitesse et la facilité de direction des vaisseaux français. Directeur du port de Brest sous la République, il fut nommé par Napoléon inspecteur général du génie maritime.

Sané prit sa retraite sous la Restauration et mourut en 1838.



CHAPITRE XII

LES ÉCRIVAINS ET ARTISTES BRETONS DU XVIIIe SIÈCLE.

§ 1. — **Lesage (1688-1747).** — Alain Lesage naquit en 1688 en Basse-Bretagne, à Sarzeau. Venu à Paris après avoir fait ses études à Vannes, il se fit connaître par son *Diable boiteux* et *Crispin rival de son maître* (1707), mais ses chefs-d'œuvre sont : sa comédie de *Turkaret*, excellente peinture des mœurs du XVIIIe siècle, et son célèbre roman de *Gil Blas* (1715-1735).

Lesage écrivit également un grand nombre de comédies et de romans dont le plus célèbre après *Gil Blas* est le *Chevalier de Salamanque.*

§ 2. — **Maupertuis (1698-1759).** — Maupertuis naquit à Saint-Malo en 1698. Il embrassa d'abord la carrière des armes et parvint au grade de capitaine. En 1721, il abandonna le métier militaire pour s'adonner à la géométrie.

En 1736 Maupertuis, déjà célèbre, prit la direction d'une expédition scientifique en Laponie et la remplit avec un succès qui attira sur lui l'attention du

monde entier. Il se rendit ensuite à Berlin, à la cour du roi de Prusse.

Maupertuis publia de nombreux mémoires dont plusieurs firent naître des polémiques entre Voltaire et lui.

§ **3.— Duclos (1704-1772).**— Le Dinannais Duclos commença ses études à Rennes, puis vint pour les achever à Paris. Après une jeunesse orageuse, il fut rappelé en Bretagne par sa famille. Il y resta peu de temps, et revint habiter la capitale, où il se lia avec les auteurs dramatiques en renom. Il collabora d'abord à leurs œuvres, puis, à partir de 1742, il publia successivement : Les *Confessions du comte de X...*, *Les caractères de la folie* et son *Histoire de Louis XI* qui fut interdite.

En 1747, Duclos entra à l'Académie Française, et, trois ans après, succéda à Voltaire dans la fonction d'historiographe du Roi. Son chef-d'œuvre est assurément ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, qui font de lui un grand moraliste. Duclos mourut en 1772. En 1744, les habitants de sa ville natale l'avaient élu maire et représentant de Dinan aux Etats de Bretagne.

§ **4. — La Mettrie (1709-1751).** — Le docteur La Mettrie, qui naquit à Saint-Malo en 1709, fut un célèbre philosophe matérialiste et un athée. Il publia plusieurs ouvrages qui lui valurent de nombreux ennemis, il fut même contraint en 1746 de chercher un refuge à l'étranger. Il se rendit en Hollande d'où on le chassa. Il ne savait où aller quand en 1748, le

grand Frédéric, chargea son compatriote Maupertuis de l'appeler à sa cour.

Le roi de Prusse le traita fort bien et le chargea de la rédaction d'ouvrages philosophiques et irréligieux. La Mettrie, qui, malgré les persécutions dont il fut l'objet, resta toujours un bon viveur, était sur le point de revenir à Paris, grâce aux démarches que fit Voltaire pour obtenir son pardon, lorsqu'il mourut à Berlin d'une indigestion due à sa gourmandise (novembre 1751).

Les principaux ouvrages de La Mettrie sont : *l'Histoire matérielle de l'âme*, et *la Politique des médecins*.

§ 5. — **Gournay (1712-1759).** — A côté d'un mathématicien tel que Maupertuis et d'un philosophe comme La Mettrie, et de nombreux marins et corsaires, la ville bretonne de Saint-Malo produisit, au XVIIIe siècle, un grand économiste : Gournay.

En qualité de voyageur de commerce, Vincent de Gournay parcourut les principaux Etats de l'Europe. Doué d'un esprit observateur, il étudia les systèmes de chaque pays ; son expérience et sa capacité firent qu'en 1751 il fut nommé intendant du commerce. Il parcourut en cette qualité toute la France et, dans le but de développer l'initiative commerciale des particuliers, il combattit les monopoles des corporations et des compagnies.

Gournay traduisit en français le *Traité sur le Commerce et l'intérêt de l'argent*, de Child et Colpeper; on lui attribue la maxime : laisser faire, laisser passer. Gournay mourut prématurément en 1759.

§ 6. — **Fréron (1719-1776).** — Fréron, né à Quimper en 1719, fut d'abord destiné à la carrière ecclésiastique, mais il délaissa ses études pour faire de la critique. Ennemi des innovations, il combattit les grands philosophes, tels que Diderot, Voltaire et J.-J. Rousseau. Fréron publia en 1754, ses *Lettres sur les écrits de ce temps*, puis son *Histoire d'Allemagne* et divers ouvrages de critique contemporaine.

Il mourut à Paris le 10 mars 1776.

§ 7. — **Le Brigant (1720-1804).** — Le Brigant, l'ami de La Tour d'Auvergne, fut un illustre celtisant, qui naquit à Pontrieux en 1720. Il faisait remonter la langue bretonne jusqu'au Paradis terrestre, et faisait dériver toutes les langues du celtique ; il écrivit plus de quarante ouvrages.

C'est pour empêcher son dernier fils de partir soldat comme ses aînés (Le Brigant avait vingt-deux enfants) que La Tour d'Auvergne, son grand ami, s'enrôla à la place du jeune homme et trouva la mort glorieuse qu'il souhaitait : au champ d'honneur.

Le Brigant mourut à Tréguier, où il s'était retiré.

§ 8. — **Les frères Ozanne.** — Les frères Ozanne furent deux célèbres graveurs bretons. L'aîné, Nicolas Ozanne (1728-1811) devint en 1750 professeur de dessin à l'Ecole de marine. Venu à Paris peu de temps après, il fut chargé de graver les vues du Havre dessinées pendant la visite que Louis XV fit dans cette ville.

Ozanne, qui était également ingénieur, construi-

sit à Brest quantité de navires de promenade ou devant servir à des expériences maritimes. De 1762 à 1768, il devint le professeur d'art naval de plusieurs princes royaux.

Nicolas Ozanne illustra plusieurs ouvrages, notamment le traité de *Construction et de tactique navale* de Duhamel de Monçeau. Il fut le professeur de son frère et de ses deux sœurs qui dans la suite gravèrent un certain nombre de dessins de l'époque.

Pierre Ozanne (1737-1813) succéda à son frère et dessina de remarquables ornements de navire. En collaboration avec Nicolas et avec ses sœurs, il publia les *Nouvelles vuęs perspectives des ports de France.*

Pierre Ozanne mourut à Brest, sa ville natale, en 1813.

Enfin, ce fut un Breton, *Monseigneur de Coëtlosquet*, que Louis XV chargea d'être le précepteur de ses petits-fils. Ancien évêque de Limoges, Mgr de Coëtlosquet fut en 1761 reçu membre de l'Académie Française.





CHAPITRE XIII

LA BRETAGNE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XVI (1774-1789).

Maintenant que la parenthèse ouverte pour les marins et les écrivains bretons du XVIIIe siècle est fermée, reprenons l'histoire de Bretagne au point où nous l'avions laissée, c'est-à-dire à l'avènement de Louis XVI au trône de France.

Dans les premières années du nouveau règne, il ne se passa pas en Bretagne d'événements remarquables, à part que le roi rétablit le Parlement qui continua ses séances comme avant les troubles qui amenèrent la démission de ses membres puis sa suspension.

En 1778 et en 1880 eurent lieu deux batailles navales près des côtes bretonnes. La première près d'Ouessant, la seconde près du Croisic.

§ **1. — Combat d'Ouessant (1778).** — Le 27 juillet, deux grandes flottes, l'une française, l'autre anglaise, se trouvèrent en présence près d'Ouessant et se livrèrent bataille. Quoique violent, le combat fut peu décisif : aucun vaisseau ne fut capturé de part et d'autre.

La victoire semble cependant rester à la flotte française, car le lendemain de l'action, l'escadre ennemie avait disparu mais son commandant, l'amiral Keppel, fut traduit en jugement accusé de lâcheté.

§ **2. — Kergariou Coatlès. — Combat de la Belle-Poule (1780).** — Le capitaine Kergariou Coatlès, né à Coatliou en 1742, commandait en 1780 la frégate la *Belle-Poule* de 32 canons, lorsque le 16 juillet, il rencontra le vaisseau anglais le *Nonsuch* de 64. Malgré son infériorité, Kergariou engagea l'action et, par une manœuvre habile, réussit à désemparer le navire ennemi en lui envoyant une formidable bordée de mitraille. Le *Nonsuch* reprit cependant l'avantage, écrasant la *Belle-Poule* par la supériorité de son artillerie. L'intrépide Kergariou résistait toujours, encourageant ses marins par sa bravoure, jurant de mourir plutôt que de se rendre, lorsqu'il fut frappé à mort et expira quelques instants après.

Prête à couler, la *Belle-Poule* dut amener son pavillon.

§ **3. — Guerre d'Amérique (1781).** — Lors de la guerre de l'Indépendance, un grand nombre de

Bretons, et en particulier des nobles, partirent avec La Fayette soutenir les insurgés contre les Anglais Plusieurs périrent au cours de la guerre, et les Etats de Bretagne firent célébrer en 1781 une cérémonie religieuse en l'honneur des Bretons morts en combattant pour l'indépendance de l'Amérique.

§ 4.— **Le cardinal de Rohan et l'affaire du collier de la reine (1784).**— Le cardinal de Rohan, à qui sa légèreté et ses dettes avaient valu la disgrâce du roi et de la reine, fut victime en 1784 d'une scandaleuse mystification. Une intrigante de la cour, la comtesse de La Motte, lui écrivit que la reine, dont elle se disait la confidente, voulait bien lui rendre sa faveur. Rohan, sans défiance, accepta et un rendez-vous nocturne fut convenu dans les jardins de Versailles. Le cardinal s'y rendit, et le rôle de Marie-Antoinette fut joué par une soubrette qui ressemblait fort à la reine, et que la comtesse avait mise au courant de ses projets. Mme de La Motte écrivit ensuite à Rohan ; la reine le chargeait, soi-disant, d'acheter un superbe collier que son trop grand prix l'avait empêchée d'acquérir.

Le cardinal se rendit possesseur du bijou, et le remit à la comtesse qui en détacha les diamants qu'elle parvint à vendre séparément. Mais, comme selon son habitude Rohan n'avait pas payé les marchands, ceux-ci réclamèrent leur dû à la reine. Le complot fut alors découvert, et ceux qui y étaient mêlés jetés à la Bastille. Leur procès dura neuf mois. Le cardinal fut à la fin acquitté, mais la comtesse de La Motte fut condamnée à la prison.

§ 5. — **Troubles à Rennes en 1788.** — Sur les conseils du ministre Brienne, Louis XVI résolut d'amoindrir l'autorité des Parlements des Provinces; il créa les *grands baillages* et les *cours plénières* dont la constitution était une violation flagrante des privilèges provinciaux et des libertés bretonnes en particulier. Le comte de Thiard, gouverneur général des troupes de Bretagne, pénétra dans la salle où sur les ordres du roi, le Parlement de Rennes avait été réuni, et fit enregistrer de force les nouveaux arrêts (10 mai 1788).

A leur sortie de la séance, malgré les troupes qui, venues du camp formé sous Rennes stationnaient dans les rues, les magistrats furent acclamés par le peuple, le collège et les étudiants.

§ 6. — **Journée du 2 juin 1788.** — Le Parlement continua toutefois à se réunir chez les principaux d'entre ses membres ; il s'assemble, le 2 juin, dans l'hôtel Cuillé. Presque tous les conseillers sont présents, quoique le commandant des troupes, d'Hervilly, ait fait garder la porte des magistrats pendant toute la nuit, et parcourir la ville par des patrouilles.

Le matin, le gouverneur, à la tête d'une troupe de soldats, veut envahir la maison où siégeait le Parlement ; le peuple lui oppose une barrière infranchissable, et il envoie dire à l'Assemblée de cesser ses réunions, car il a, pour les empêcher, des ordres formels dont l'exécution pourrait amener une effusion de sang.

Ce ne fut que le soir et à cause de cette dernière

raison, que les membres du Parlement sortirent de l'hôtel, vêtus de leurs robes de séance, aux acclamations de la foule qui reconduisit en triomphe chaque conseiller breton jusqu'à sa demeure; et ils méritaient bien cette marque d'estime, car c'était pour sauvegarder les institutions de la Bretagne que ces patriotiques magistrats résistaient aux ordres de la cour et s'exposaient à la colère et à la vengeance du roi.

§ 7. — **Arrestation des députés bretons.** — Devant ces persécutions, la noblesse de Bretagne qui comptait beaucoup de ses membres dans la magistrature, envoya à Paris une délégation de douze députés. Ceux-ci, malgré tous leurs efforts, ne purent parvenir jusqu'au roi et, quelques jours après leur arrivée, ils furent arrêtés et conduits à la Bastille.

Cette mesure émut toute la Bretagne; les membres du Parlement, quoique dispersés, se réunirent et envoyèrent une autre députation qui se vit arrêtée à Houdan, avec ordre de rebrousser chemin. Le Parlement ne se découragea pas et pour la troisième fois, des délégués, choisis parmi les membres des Etats de Bretagne et conduits par l'évêque de Dol, partirent pour la cour et parvinrent jusqu'au roi.

Louis XVI ne consentit pas à mettre en liberté les députés bretons jetés à la Bastille, et témoigna son mécontentement de se voir si mal obéi; il promit cependant une réunion des Etats généraux en mai 1789. Ce refus du roi n'eut d'autre résultat que l'envoi d'une quatrième délégation, composée de 53 mem-

bres. Tant d'obstination et de solidarité devaient la fin triompher. De guerre lasse, et bien consei par Necker, Louis XVI fit ouvrir les portes de Bastille aux douze députés bretons, et en mêm temps, il leva l'arrêt qui ordonnait la dispersion d membres du Parlement.

§ 8. — Dernière tenue des Etats breto (décembre 1788 à février 1789). — La Breta gne triomphait et ses institutions étaient enfin res pectées. La dernière tenue des Etats ne devai cependant pas être exempte de troubles. Le tiers éta voulait prendre une plus grande part aux affaires. Il demanda que le nombre de ses représentants fût doublé, et que l'on adoptât le vote par tête.

Comme ces réformes devaient porter une grande atteinte à leurs privilèges, les députés de la noblesse et du haut clergé ne voulurent pas donner satisfaction au tiers état. Les membres de cette dernière classe de la société bretonne restèrent inébranlables et décidèrent de ne pas siéger tant que l'on n'aurait pas satisfait à leurs réclamations.

M. de Thiard, pour éviter des discordes qui, devant l'entêtement des deux partis, menaçaient de ne jamais prendre fin, suspendit la tenue des Etats, mais les représentants de la noblesse et du clergé n'en continuèrent pas moins à se réunir.

Ces deux ordres avaient maintenant pour ennemis le peuple de Bretagne et les bourgeois de Rennes qui les avaient dernièrement soutenus contre l'oppression royale.

Le 27 janvier 1789, la jeunesse de Rennes parcou-

ut, en armes, les rues de la ville et vint assaillir le eu où se réunissaient les deux ordres des Etats. Il 'en suivit une grande mêlée ; l'on se battit jusqu'à a nuit à coups de feu et d'épées.

Le gouverneur, de Thiard, prit alors le rôle de médiateur et parvint à rétablir l'ordre. Il ne put cependant empêcher l'arrivée dans Rennes le 30 janvier de 400 jeunes gens de Nantes, appelés pour soutenir leurs frères par les étudiants en droit qui avaient pour chef Moreau, le futur général de la République.

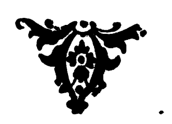
§ 9. — **Les députés bretons aux Etats généraux de 1789.** — Le bas clergé et le tiers de Bretagne députèrent seuls aux Etats généraux de Versailles. La noblesse et les hauts dignitaires de l'Eglise ne purent s'entendre et refusèrent d'envoyer des représentants, disant que, d'après la constitution bretonne, ces députés auraient dû être nommés par les Etats de la province.

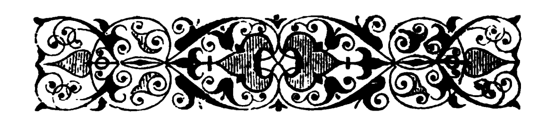
§ 10. — **Le club breton.** — Les députés bretons qui, en majorité, se trouvaient parmi la Gauche aux Etats généraux de 1789, se réunirent dès le commencement, sous la direction du représentant de Rennes, Le Chapelier, pour délibérer et préparer l'ordre des discussions ; ils fondèrent le club breton qui suivit les Etats à Paris en octobre 1789 et devint plus tard le célèbre club des Jacobins.

§ 11. — **La nuit du 4 août.** — Dans la nuit du

4 août 1789, les nobles des provinces firent l'abandon de leurs privilèges. Les nobles bretons n'étaient pas représentés, mais le tiers état l'était. Les députés, ne pouvant faire don de privilèges puisqu'ils n'en avaient pas, firent l'abandon illégal des libertés de la Bretagne réservant toutefois aux Etats généraux de la province le droit de ratifier cette donation. Comme cette assemblée ne fut pas convoquée, cet abandon, non valable puisque les députés du tiers breton n'avaient pas mandat pour le faire, fut cependant, contre toute légalité, considéré comme tel et l'on peut dire que la nuit du Quatre Août marque le dernier jour de l'autonomie de la Bretagne.

La valeureuse province va être morcelée en cinq départements, mais elle n'en gardera pas moins son caractère national, ses usages, sa langue et sa *foi*.





QUATRIÈME PARTIE

LA BRETAGNE DE 1789 A NOS JOURS

INTRODUCTION A LA QUATRIÈME PARTIE

En 1789 s'arrête l'Histoire de Bretagne proprement dite. Morcelée par la Convention en cinq départements ayant une organisation identique à ceux des autres parties de la France, elle n'a plus en quelque sorte d'histoire particulière. Néanmoins la Chouannerie et la Révolution vont ensanglanter son sol pendant de longues années, et, lorsque quelque mesure déplaira au peuple breton, il affirmera par une énergique protestation sa vitalité et sa volonté de voir ses aspirations respectées.

Cette quatrième partie qui est une des nouveautés

de cet ouvrage contient, comme pour les autres périodes, outre les faits historiques, les biographies des Bretons qui ont joué un rôle en Bretagne ou ailleurs depuis 1789.





CHAPITRE I

PÉRIODE DE TRANSITION. LA RÉVOLUTION EN BRETAGNE.

§ **1. — Etat de la Bretagne avant 1789.** — La population de la Bretagne était, d'après Cambry, de 2.211.000 habitants à l'époque de la Révolution. Les paysans étaient fort malheureux. Ils devaient d'abord payer l'impôt royal et fournir l'argent nécessaire aux Finances particulières de la Province. Et le roi ne se faisait pas faute d'augmenter les impôts d'une façon exorbitante toutes les fois qu'il avait besoin d'argent, et cela, au perpétuel mépris des stipulations du contrat d'annexion de la Bretagne à la France.

Dès que le Roi, sous l'influence du gouverneur ou des ministres, augmentait les impôts, la misère régnait alors dans les campagnes. Chassés de leur pauvre logis lorsqu'ils n'avaient pu les payer, les paysans erraient par les champs, se nourrissant de racines, et mourant rapidement de faim. Ogée, dans son dictionnaire, dit qu'à la fin du règne de Louis XV, le chiffre annuel des décès sur-

passait de beaucoup le nombre des naissances.

En Bretagne, comme dans les autres provinces, la Révolution ne fut pas un mouvement spontané. C'était le résultat de l'état de choses qui existait sous l'ancien régime ; malheureux, le peuple devait forcément se révolter un jour.

§ 2. — **Débuts du mouvement révolutionnaire en Bretagne.** — Le mouvement révolutionnaire prit rapidement en Bretagne d'assez grandes proportions, et en juin 1789, les villes et les bourgades qui avaient adopté les idées nouvelles, pouvaient, en quelques jours, réunir une assez forte armée prête à partir pour soutenir la cause que ses représentants défendaient à Versailles. A Rennes même, les soldats chargés de réprimer un soulèvement des habitants firent cause commune avec eux.

§ 3. — **Les deux fédérations de Pontivy (1790).** — Dès les premiers jours de la période active de la Révolution, les villes républicaines organisèrent des comités et des gardes nationales. En octobre 1789, une émeute éclata à Lannion, et les partisans des idées nouvelles sentirent la nécessité de se grouper. Sur la proposition de la municipalité de Quimper environ cent cinquante jeunes gens, représentant les compagnies de volontaires bretons récemment formées, se réunirent à Pontivy, au centre de la Bretagne, sous la présidence de Moreau, le futur général, alors prévôt de l'Ecole de Droit de Rennes et chef d'un détachement de républicains.

Les membres de l'Assemblée signèrent un pacte fédératif, s'engageant à défendre la nouvelle Constitution du Royaume (23 janvier 1790).

Un mois après eut lieu la deuxième fédération de Pontivy. Alarmés par les troubles suscités par les nobles dans les campagnes, et pour prévenir un nouveau soulèvement des républicains de la Haute-Bretagne qui, dans leur ardeur, avaient saccagé plusieurs châteaux, les municipalités de Bretagne et d'Anjou, pour empêcher le retour de ces violences inutiles, se réunirent à Pontivy un mois après la première fédération. Les cent soixante-huit représentants qu'elles envoyèrent, signèrent un acte d'union entre les deux provinces et renouvelèrent le serment d'être fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi.

La Fédération de Pontivy eut un retentissement énorme dans tout le Royaume, et, à l'exemple des républicains de Bretagne, ceux de France résolurent, pour l'anniversaire du 14 juillet, de célébrer la fête de la Fédération à Paris. Les délégués bretons causèrent l'admiration des Parisiens en se rendant à pied de leur province dans la capitale.

§ 4. — **Les Bretons et les évènements, de juillet 1792 à mars 1793.** — Au mois de juillet 1892 parut le manifeste du duc de Brunswick, sommant le peuple français de rétablir Louis XVI avec son ancienne autorité. Le peuple furieux, marcha contre les Tuileries. Les bataillons de la garde nationale et les fédérés suivent les Bretons et les Marseillais qui sont à la tête ; c'est pour cela que

dans *la Carmagnole* l'auteur vante leur courage par ces vers :

Vivent les Marseillais
Les Bretons et nos lois.

Après une lutte sanglante, le château est pris, et Louis XVI qui s'était réfugié au milieu de l'Assemblée Nationale n'en sortit que pour aller au temple et de là à l'échafaud.

Lors du procès du Roi, sur les 42 députés bretons, 28 votèrent pour la détention, 13 pour la mort avec sursis ; un seul se prononça pour la peine de mort sans restriction.

§ 5. — Les Enrôlements volontaires. — Voyant la France envahie, le gouvernement républicain déclara la Patrie en danger. Les municipalités républicaines de Bretagne envoyèrent des contingents. Répondant à l'appel du maire de la ville, les jeunes gens de l'Ecole de Droit et du collège de Rennes s'enrôlèrent. Mais la chouannerie venait d'éclater au même moment, et bon nombre de volontaires bretons allèrent combattre leurs frères partisans de l'ancien régime, au lieu d'aller livrer bataille aux alliés qui envahissaient la frontière Est de la France.

§ 6. — Le Contingent breton dans l'Armée des Emigrés. — Pendant qu'en Bretagne une partie des nobles organisaient dans la campagne la

Contre-Révolution, d'autres avaient émigré et s'étaient enrôlés dans l'Armée des Princes. Leurs principaux chefs étaient MM. de Goyon-Miniac et de La Baronnais. Ils prirent part au siège de Thionville et, quand l'armée se dispersa, ils cherchèrent un refuge en Angleterre et en Belgique.

Chateaubriand, qui s'était engagé dans l'Armée des Emigrés, a, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, écrit ces lignes relatives au contingent breton :

« La noblesse de ma province avait fourni sept « compagnies ; on en comptait une huitième de la « jeunesse du tiers état. L'uniforme gris de fer de « cette dernière compagnie différait de celui des « sept autres, couleur bleu de roi avec retroussis à « l'hermine. Des hommes attachés à la même cause « et exposés aux mêmes dangers perpétuaient leurs « inégalités politiques par des signalements odieux : « les vrais héros étaient les soldats plébéiens, puis- « qu'aucun intérêt personnel ne se mêlait à leur « sacrifice. »





CHAPITRE II

LA CHOUANNERIE (1793-1800).

§ 1. — **Causes de la Chouannerie.** — Si la Révolution n'était pas sortie de son programme primitif, la Chouannerie n'eût pas éclaté en Bretagne ou bien elle eût été insignifiante. Mais lorsque les Révolutionnaires voulurent supprimer la religion à laquelle de tout temps les Bretons ont été si attachés, le peuple, excité par les chefs royalistes, indigné de voir arrêter et fusiller les prêtres et de subir les exactions de la Terreur, se souleva, et la guerre civile désola la Bretagne pendant de longues années.

Il n'y eut pas à proprement parler de grandes batailles pendant la Chouannerie. Les colonnes républicaines qui parcouraient la Bretagne étaient peu fortes: quant aux Chouans, ils étaient divisés en troupes ayant chacune son chef qui agissait séparément. Cette division qui fut cause que les capitaines royalistes ne purent jamais se concerter, empêcha la Chouannerie d'aboutir. La guerre que les Blancs et les Bleus se faisaient était une suite d'escarmou-

es, de guet-apens et d'embuscades, sans grands gagements, et il faudrait des livres entiers pour conter les nombreux petits faits d'armes qui aient lieu journellement pendant cette terrible poque.

§ 2. — **Les premiers combats de la guerre eligieuse en Bretagne (1791).** — L'Assemblée ationale, en réduisant les prêtres au rôle de fonc-onnaires, les tenait ainsi sous la dépendance de la ation, exigeant d'eux le serment de fidélité à la onstitution. Beaucoup refusèrent de jurer, la plu-art de ceux-là prirent la fuite, mais d'autres res-èrent dans leurs villages en se cachant, animant le euple contre les nouveaux prêtres constitutionnels, u'ils parvinrent à rendre un objet de mépris pour eurs paroissiens.

A Sarzeau, trois mille paysans, armés par le clergé et les nobles des environs, se rassemblèrent et, con-duits par un gentilhomme du pays, M. de Franche-ville, vinrent attaquer Vannes le 5 février 1791. Après un court combat, la garde nationale de la ville les obligea à la retraite.

Ainsi, ce fut à Vannes que le sang coula pour la première fois dans ces luttes regrettables entre Bre-tons, et ce n'était que le prélude de cette terrible guerre qui allait pendant plusieurs années encore arroser le sol de la Bretagne du sang de ses enfants.

D'autres engagements moins importants eurent lieu près de Malestroit, à Nantes et à Fouesnant où une véritable bataille eut lieu entre 150 gardes natio-naux et les chouans.

§ 3. — **Complot de La Rouairie.** — La Chouannerie proprement dite ne commença qu'en 179[illegible] Elle avait été organisée en 91 et 92 par un gentilhomme breton, La Rouairie, qui donna son nom a[u] complot qu'il organisa. En Bretagne, le mouvement insurrectionnel devait coïncider avec le soulèvement général de la Vendée et l'entrée en campagne [de] l'Armée des Emigrés en 1793.

La Rouairie réunissait dans son château les principaux chefs des centres royalistes, et se tenait [en] rapport avec la Vendée, Londres et Coblentz. [Le] complot fut découvert au moment où tout étant prê[t] l'insurrection allait éclater. Les principaux conjurés parvinrent à s'enfuir. La Rouairie se cacha, mais tomba malade et mourut en janvier 1793.

§ 4. — **Soulèvement de 1793.** — La nouvelle de l'exécution de Louis XVI indigna au plus haut point les paysans bretons qui, à l'appel des prêtres et des « hobereaux » se soulevèrent en masse. Il est à remarquer que si, sous l'ancien régime le Roi, le gouverneur, les ministres et quelques grands seigneurs pressuraient le peuple, les gentilshommes campagnards à demi-paysans eux-mêmes, puisqu'ils labouraient, dit-on, l'épée au côté, vivaient avec leurs fermiers d'une façon très familière, et la plupart étaient très bons pour eux. Sans cela, il ne serait pas possible d'expliquer pourquoi le peuple des campagnes se souleva, comme il fit, à leur appel et à celui des curés de village qui vivaient également en fort bonne intelligence avec le pauvre peuple des campagnes dont les cérémonies religieuses et les

tes des saints étaient, et sont encore aujourd'hui ans les campagnes bretonnes, le seul moment de epos et la distraction unique des paysans.

En mars 1793, la veille et le jour même du tirage u sort, l'insurrection éclate sur les principaux oints du pays breton et en particulier du Morbihan ; s municipalités républicaines ont fort à faire pour our repousser les attaques des Chouans.

C'est à Hédé qu'est donné le premier signal et les olontaires Rennais parviennent à grand'peine à en hasser les chouans ; Vannes manque d'être pris par uit cents paysans armés. Plœrmel et Locminé sont galement attaqués.

En même temps, la Vendée se soulève. Cathelineau et Charette (1) réunissent une armée de plus de cinquante mille hommes et se préparent à envahir la Bretagne. Le 28 juin, ils se disposent à l'attaque de Nantes.

Nantes prise, c'était possession de la clef de la Bretagne ; c'était l'invasion de tout le pays et la prise d'un port par lequel les Vendéens et les Chouans auraient pu recevoir secours, armes et munitions de l'Angleterre et envahir la France par l'Ouest.

« Le salut de la France, a dit Bonaparte, tenait au salut de Nantes ». Ayant à leur tête le maire, Barro, les habitants réussirent après un combat de deux jours à obliger les Vendéens à la retraite.

(1) Gentilhomme breton né à Oudon, Charette ne se distingua pas à la tête des Chouans. Il commanda toujours des Vendéens et contribua à la plupart de leurs succès. Fait prisonnier en 1796, il fut fusillé à Nantes.

L'armée vendéenne chercha alors à pénétrer en Bretagne par l'Est, battue à Granville et à Dol, elle tenta de pénétrer par Romazi en franchissant le Couësnon. Là elle fut repoussée par les habitants dont une douzaine s'enfermèrent dans un moulin, et se firent tuer plutôt que de se rendre. Leur résistance permit aux gardes nationales d'un certain nombre de communes républicaines des environs de Rennes, formées en fédération, d'accourir à leur secours, et d'empêcher la jonction des Vendéens avec les Chouans (1) qui tenaient la campagne dans la banlieue de la capitale bretonne.

§ 5. — **Massacres de Machecoul (1793).** — Pendant la Révolution, Machecoul fut le théâtre de sanglantes exécutions, La ville fut prise et pillée par les Vendéens qui pendant quatre jours massacrèrent les habitants soupçonnés d'être républicains. Charette arriva peu après, et y établit son quartier général. La ville fut reprise par Beysser, mais Charette s'en empara de nouveau et fit égorger la moitié de la garnison. Machecoul fut encore plusieurs fois occupée tantôt par les Chouans, tantôt par les Bleus.

§ 6. — **Traité de Pacification.** — Le comte de Puisaye, qui était chargé par les comités de Londres de diriger les opérations militaires des Chouans,

(1) Le nom de chouan vient du surnom donné à l'un de leurs chefs, Cottereau, à cause de son caractère taciturne. Le cri de *chat-huant*(*chouan*) fut le cri d'appel des royalistes bretons entre eux.

repoussé devant Rennes et fut contraint de regagner le Morbihan. Il le quitta peu après pour l'Angleterre où il devait s'entendre avec le comte d'Artois et le cabinet de Londres en vue d'un débarquement sur la côte bretonne.

Pendant son absence, les chefs royalistes signèrent avec la République le pacte de Pacification : Les Chouans prisonniers étaient remis en liberté, le culte catholique leur fut permis, et les Bretons, faisant leur soumission, dispensés du service militaire.

Ce traité tua la Chouannerie ; les paysans ayant obtenu les libertés qu'ils réclamaient, rentrèrent dans leurs foyers pour ne plus les quitter, seules quelques bandes restèrent en armes, et se livrèrent non plus à la guerre contre la République, mais à des expéditions nocturnes dont le pillage était le but.

§ 7. — **La Terreur à Nantes. — Carrier.** — Le proconsul Carrier fut d'abord envoyé à Rennes en 1793 ; il essaya d'implanter dans cette ville le régime de la guillotine. Combattu par de vrais républicains tels que Le Perdit et Blin, il s'en fut à Nantes où il se rendit célèbre par ses cruautés. Aidé d'une bande de scélérats, ce misérable fit fusiller ou emprisonner toutes les personnes soupçonnées de royalisme. La guillotine était en permanence sur une des places de Nantes. Venu en mission dans cette ville, un envoyé de Robespierre fut outré de la conduite de Carrier. Il le fit rappeler à Paris où il fut condamné et exécuté le 15 décembre 1795.

Carrier souilla la cause républicaine en Bretagne ;

on lui attribue entre autres forfaits l'invention des noyades dans la Loire et des fameux *mariages républicains*.

§ 8. — Défaite des émigrés à Quiberon (21 juillet 1795). — Quand en 1794 le général Hoche fut nommé commandant en chef dans l'Ouest, la guerre changea de face, car au lieu de morceler son armée, il s'appliqua à écraser par la supériorité de ses forces les bandes peu nombreuses et isolées des Chouans.

L'Angleterre avait fourni des armes aux émigrés. Ceux-ci tentèrent en 1795 une grande descente en Bretagne pour ranimer la Chouannerie agonisante. Ils débarquèrent à Carnac sous les ordres de Puisaye et d'Hervilly. Devant la retraite des troupes républicaines, ils s'avancèrent jusqu'à Vannes, mais Hoche vint avec une forte armée à leur rencontre, et les chassa d'Auray et de Carnac, et accula les émigrés dans la presqu'île de Quiberon. Une grande bataille s'engagea ; les royalistes furent culbutés ; ceux qui ne furent pas tués ou faits prisonniers se noyèrent. La flotte anglaise recueillit ceux qui purent gagner les vaisseaux et prit la fuite.

Conduits à Auray, les malheureux prisonniers. émigrés ou chouans, qui avaient capitulé furent fusillés au nombre de 987, dans le lieu qui porte encore le nom de *champ des martyrs*. Hoche lui-même recula devant cette barbare exécution de neuf cents prisonniers. Il démissionna lorsqu'il reçut l'ordre de les mettre à mort. Néanmoins son souvenir est trop lié à cette exécution pour que l'on puisse

voir sans regret lui élever une statue à l'endroit même où il remporta une victoire qui eut un si funèbre et si peu glorieux lendemain. J'aurais préféré un monument aux volontaires républicains tués au combat de Quiberon. La statue de Hoche eût dû s'élever là où il vainquit des ennemis et non des insurgés, c'est-à-dire à Dunkerque ou à la frontière de l'Est, mais non pas là où elle n'a fait que rappeler le souvenir de guerres fratricides et ranimer des rancunes à l'agonie.

§ 9. — **Fin de la Chouannerie.** — La défaite de Quiberon ruina les dernières espérances du parti royaliste en Bretagne. Seuls, quelques chefs tels que Cadoudal dans le Morbihan, Boishardy dans les Côtes-du-Nord et Guillemot, dit le *roi de Bignan*, continuèrent à tenir la campagne. Ils s'emparaient la nuit des villages et des villes, les pillaient et s'en allaient au petit jour. Saint-Brieuc et Nantes tombèrent ainsi pour quelques heures en leur pouvoir.

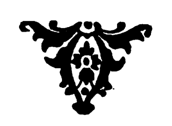
Cadoudal, né près d'Auray vers 1770, fonda un semblant d'Etat religieux morbihanais dont il fut quelque temps le chef. Il simula un désarmement, et vécut ainsi en paix pendant quelques années, mais en l'an VIII, à la nouvelle des dangers qui menaçaient la République, Cadoudal leva de nouveau ses troupes contre elle, mais après les combats d'Elven et de Grandchamp, il signa la paix, et ses soldats déposèrent leurs armes.

La Chouannerie était terminée ; les principaux chefs passèrent en Angleterre ; Saint-Régent et Cadoudal organisèrent le complot de la *Machine*

infernale destinée à tuer le Premier Consul. Arrêté à Paris, Cadoudal fut guillotiné.

§ **10. — Conclusion.** — Ainsi finirent ces luttes sanglantes qui pendant dix ans avaient désolé toute la Bretagne, faisant couler, par une guerre terrible et sans merci, des flots de sang breton. Cent années ont passé depuis ces luttes fratricides, et cependant, en Bretagne, la division est encore profonde entre *Chouans* et *Bleus*.

Il serait à souhaiter que maintenant chacun oublie les anciennes querelles, que royalistes et républicains se disent qu'ils sont Bretons d'abord, et que l'amour du sol natal leur serve de point d'entente dans la lutte pour conserver et propager la langue celtique, pour la sauvegarde des vieux usages et des coutumes religieuses, tout ce qui fait en un mot le particularisme et la vie de la race bretonne.





CHAPITRE III

LES BRETONS ILLUSTRES DE LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.

Nombre de Bretons s'illustrèrent sous la première République. Ce chapitre contient la vie des principaux soldats, généraux et orateurs qui se sont distingués. Quant aux marins et aux corsaires, comme la plupart se sont battus sous la République puis sous l'Empire, j'ai cru bien faire, en les réunissant dans le même chapitre, et en le plaçant après celui qui a pour titre : La Bretagne et les Bretons sous le règne de Napoléon Ier.

§ 1. — Le général d'Aboville (1730-1817). — Maréchal de camp sous la Royauté, le Brestois d'Aboville vint offrir ses services à la République qui le nomma commandant de l'artillerie des corps du Rhin et de la Moselle. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Valmy qui, en 1792, sauva la France, par l'habileté avec laquelle il disposa les canons des républicains. Après plusieurs campagnes, il fut nommé inspecteur général de l'artillerie. Sénateur du Doubs, puis gouverneur de Brest sous

l'Empire, il fut nommé pair de France par Louis XVIII. D'Aboville est mort en 1817.

§ 2. — La Tour d'Auvergne (1743-1800). — Né à Carhaix, La Tour d'Auvergne servit trente-trois ans dans l'armée Royale. Lors de la Révolution, il était en retraite, et malgré ses cinquante ans, il s'enrôla, et partit pour l'armée des Alpes. Envoyé peu après à celle des Pyrénées, il ne voulut accepter aucun grade. Commandant l'avant-garde composée de 8.000 hommes, il exécute des prodiges, établissant des batteries sur des montagnes inaccessibles, tournant par des mouvements habiles les positions ennemies ; sa valeur, secondée par celle de sa troupe, valut à sa petite armée le surnom de *Colonne Infernale.*

La guerre finie, La Tour d'Auvergne s'embarqua pour revenir en Bretagne ; en route, son navire est pris par un vaisseau anglais ; le capitaine voulut lui faire retirer sa cocarde, le brave Breton la pique au bout de son épée : *Venez la prendre*, dit-il.

La Tour d'Auvergne était un héros doublé d'un savant ; pendant sa captivité il fut enfermé dans une citadelle de la Cornwaille anglaise. Il en profita pour étudier la langue et les mœurs de la population celtique qui l'entourait.

Devenu libre, il vint se fixer à Passy où il écrivit ses principaux ouvrages : son *Dictionnaire Français Celtique* et ses *Origines gauloises.* En 1796, s'enrôla à la place du dernier fils de son ami Le Brigant et fit les campagnes du Rhin et de la Suiss

En 1800, il reçut du premier consul, Bonaparte, un sabre d'honneur et le titre de *Premier Grenadier de la République*. Le 27 juin 1800. La Tour d'Auvergne fut tué au combat d'Oberhausen (Bavière).

Ainsi mourut à l'âge de 57 ans, au champ d'honneur, le brave La Tour d'Auvergne, un des plus grands hommes dont la Bretagne ait à se glorifier. Sa vie est un modèle de sacrifice, de bravoure et de modestie. Sa mort fut pour l'armée un deuil national; on pleura ce héros dont le désintéressement et la simplicité antique différaient tant du caractère de la plupart des hommes d'alors, dont l'égoïsme égalait la jalousie.

§ 3. — **Moreau (1763-1813).** — On a vu la part prise par Moreau à Rennes dans les troubles qui précédèrent la Révolution. Ayant pris du service dans l'armée à la tête de sa compagnie Rennaise, il monta rapidement en grade et en 1794, il était général de division. En deux mois, avec une armée de 20.000 hommes dont 2.500 Bretons, il conquit la Flandre, puis il se rendit maître des Pays-Bas par la prise de Nimègue.

La République lui confia ensuite le commandement de l'armée de Rhin et Moselle. Les troupes françaises s'avancèrent jusqu'au Danube, mais les autres divisions ayant été battues, celle de Moreau dut revenir en arrière.

C'est alors qu'il accomplit la plus belle retraite peut-être des temps modernes, traversant la Forêt Noire, en ordre parfait, entouré d'ennemis.

Moreau fut moins heureux l'année suivante : Sou-

varoff battit ses troupes en Italie. Il s'en vengea sur les Autrichiens qu'il défit à Engen le 13 vendémiaire an VIII. La plus grande victoire remportée par Moreau fut celle de *Hohenlinden* le 12 frimaire an IX, où, après une lutte acharnée, son armée fit 10.000 prisonniers et prit 90 canons. L'Autriche demanda la paix.

Moreau revint à Paris, mais sa gloire portait ombrage à Bonaparte qui le fit exiler. Sa haine pour Napoléon le fit revenir en Europe après un long séjour aux Etats-Unis. Il adopta le parti des alliés et des Bourbons. A peine arrivé auprès du tsar alors en guerre avec Napoléon, en visitant les positions russes, il eut les deux cuisses emportées par un boulet (27 août 1813). Quatre jours après il mourut de ses blessures à Lann (Bohême).

La haine de Moreau pour l'Empereur le fit trahir la France qu'il avait autrefois servie avec tant d'éclat. La Bretagne peut cependant en être fière et l'honorer, car ce fut un tactitien de premier ordre, et il est le premier capitaine à avoir fait manœuvrer à la fois une armée de cent mille hommes.

§ 4. — **Désilles. Le héros de Nancy (1767-1790).** — Lorsque la Révolution éclata, le Malouin Désilles était lieutenant dans un des régiments casernés à Nancy. Pendant un congé qu'il passait en Bretagne, la garnison se révolta, réclamant une plus forte paye. Désilles, à cette nouvelle, repart pour son régiment, et s'efforce d'apaiser les rebelles; ceux-ci ne veulent rien entendre. Avec des ordres de l'Assemblée Nationale, le maréchal de Bouillé

marche sur eux et les somme de se rendre. Pour toute réponse, les révoltés braquent un canon et s'apprêtent à le tirer. Désilles se met devant eux, les conjurant de ne pas se battre contre leurs frères d'armes, mais il tombe grièvement blessé par plusieurs coups de feu tirés par ces forcenés, qui après un sanglant combat sont mis en déroute par les troupes de Bouillé. Quelques jours après, le malheureux Désilles mourait, âgé de vingt-trois ans, victime de son dévouement, pour avoir voulu empêcher une effusion de sang entre soldats combattant sous le même drapeau.

§ 5. — **Lanjuinais (1783-1827).** — Lanjuinais, de Rennes, fut un des principaux députés bretons aux diverses assemblées de la première République. Ce fut lui qui en 1789 fut chargé par le tiers état de Bretagne de rédiger les fameux cahiers de Rennes auxquels sont empruntés plusieurs articles de la Déclaration des Droits de l'Homme.

A la Convention, Lanjuinais tenta de sauver Louis XVI par plusieurs mesures modérées. Il vota cependant pour la réclusion ou le bannissement du roi.

Mis en état d'arrestation, Lanjuinais se cacha jusqu'au 9 thérmidor et rentra, comme président, à la Convention (1795). Il fut élu peu après au Conseil des Anciens par 73 départements. Sous l'Empire, Lanjuinais fut créé sénateur et comte ; en 1814, il vota la déchéance de Napoléon et fut nommé pair de France sous la Restauration. Il mourut en 1827.

Parmi les autres députés bretons aux états généraux et aux assemblées républicaines, il convient de citer :

Le Guen de Kéraudal (1748-1817), né à Landivizian, député du tiers en 1789, qui fut l'auteur de la promotion qui, dans la nuit du 4 août, amena la noblesse et le clergé à faire l'abandon de leurs privilèges.

Pierre Marec (1759-1828), né à Brest, qui s'occupa surtout de questions maritimes et coloniales, et sous la Terreur, obtint la liberté de 274 de ses compatriotes.

Boulay-Paty (1763-1830), célèbre juriste, qui fit faire beaucoup de progrès à la cause républicaine en Bretagne. Très énergique, il défendit Paimbœuf contre les Vendéens et combattit Carrier à Nantes. Elu député aux assemblées républicaines, il dénonça la faiblesse du Directoire et l'ambition de Napoléon. Conseiller de cour sous l'Empire et la Restauration, Boulay-Paty s'occupa surtout de questions commerciales et maritimes.

Guyomard (1757-1826), né à Guingamp, membre pendant la Révolution du Comité de sûreté générale, il fit voter la fête annuelle destinée à commémorer le jour de l'exécution de Louis XVI.





CHAPITRE IV

LA BRETAGNE ET LES BRETONS SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON Ier.

Sous le règne de Napoléon Ier, il ne se passa rien de bien important en Bretagne. La chouannerie était terminée et l'envoi d'une forte armée dans la province assura la paix. Le pays breton en avait grand besoin, appauvri par la guerre civile, il lui fallait la tranquillité pour refaire ses forces; encore Napoléon les enlevait-elles au fur et à mesure qu'elles renaissaient, en prenant dans les campagnes pour en faire des soldats tous ceux qui étaient en état de porter les armes.

Napoléon essaya de rallier à lui tous les partis par des faveurs. En Bretagne, le petit tailleur Leperdit, qui avait été maire républicain de Rennes, les refusa, Napoléon lui-même le trouvant à Nantes, le prit à part et lui fit comprendre que ses services valaient bien la croix de la Légion d'honneur. Leperdit ne daigna même pas la demander. Lanjuinais, bien que créé comte de l'Empire et sénateur, mon-

tra toujours par ses votes son opposition au gouvernement impérial.

Des royalistes montrèrent également qu'ils ne pactisaient pas avec les agissements de Napoléon Ier. Chateaubriand, nommé par le Premier Consul ambassadeur à Rome, se trouvait à Paris lorsqu'eut lieu l'assassinat du duc d'Enghien ; il eut le courage d'envoyer sa démission, qui parvint au dictateur peu après l'exécution, lui frappant la face comme d'un sanglant coup de fouet.

§ 1. — Deux jurisconsultes bretons : Bigot de Préameneu (1747-1825) et Toullier (1752-1835). — *Bigot de Préameneu* naquit à Rennes où il devint avocat, puis en 1779 il vint exercer sa profession à Paris. Quand éclata la Révolution, Bigot s'en déclara partisan et entra en 1791 à la Législative. Pendant la Terreur, il se retira à Rennes où il fut arrêté. Emprisonné à Paris, il eut la chance d'échapper à l'échafaud et fut nommé par Bonaparte procureur de la Cour de cassation. En 1802, il fut de ceux que l'Empereur chargea de rédiger *le Code civil*. On lui doit, en particulier, plusieurs articles relatifs aux sommations respectueuses et aux testaments.

Nommé ministre des cultes en 1808, il conserva cette fonction jusqu'au second retour des Bourbons. Il rentra alors dans la vie privée et mourut à Paris en 1835.

Toullier, né à Dol, fut reçu en 1776 docteur en droit à Rennes. En 1789 il prit parti pour la Révolution, mais fut forcé de se cacher sous la Terreur.

Nommé professeur de droit civil à Rennes après le 18 brumaire, il combattit les guerres que faisait Napoléon, et osa prononcer un discours où il déclarait que la seule gloire était de rendre les peuples heureux. Sous la première Restauration, Toullier rédigea plusieurs tomes du *Droit civil*; il fut destitué par la Deuxième pour sa conduite pendant les Cent-Jours. Charles X le nomma cependant membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Toullier est mort en 1835.

§ 2. — **Fouché (1763-1820).** — Le Nantais Fouché, préfet de police sous l'Empire, fut à la fois un homme doué d'une rare finesse et d'une grande diplomatie, et d'autre part un égoïste décidé à tout pour parvenir. Toujours pour le gouvernement du moment, il fut tour à tour républicain, bonapartiste et royaliste. D'une rare adresse, il rendit cependant de grands services aux partis qui l'employèrent, et dénonça entre autres le complot de la machine infernale. Ayant plus tard favorisé le retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui redonna la préfecture de police pendant les Cent-Jours.

Louis XVIII le prit même pour ministre, lui qui avait envoyé Louis XVI à l'échafaud; mais, frappé par l'édit contre les régicides, Fouché se retira à Trieste où il mourut en 1820.

§ 3. — **La Bourdonnaye (1785-1844).** — Né à Paris de parents bretons, La Bourdonnaye s'engagea comme simple soldat, après la Révolution qui avait forcé son père à émigrer.

D'une bravoure téméraire, il monta rapidement en grade, lieutenant de hussards pendant la guerre d'Espagne, il fut pris à Baylen, s'échappa, et devint l'année suivante aide de camp de Lannes et, à la mort de ce maréchal, officier d'ordonnance de l'Empereur. On le voit dès lors aux grandes batailles de l'épopée impériale, à Wagram, à la Moskowa, partout il rend de signalés services par son intrépidité. Quand Napoléon abdiqua, La Bourdonnaye vint offrir son épée à Louis XVIII.

Ne voulant pas violer son serment de fidélité au roi, il ne reprit pas sa place près de Napoléon pendant les Cent-Jours.

Maréchal et inspecteur de la cavalerie sous la Restauration, il fut gentilhomme de chambre de Charles X et mourut en 1844.

§ 4. — **Le général Lariboisière (1759-1812).** — Lariboisière naquit à Fougères en 1759 et entra dans le même régiment d'artillerie que Bonaparte avec lequel il se lia d'amitié. Ayant pris parti pour la Révolution, il fut chargé de l'armement de Mayence et nommé plus tard chef de brigade à l'armée du Rhin.

Bonaparte, devenu empereur, n'oublia pas son ancien camarade, et en 1803, le nomma commandant de l'artillerie du 4e corps. Lariboisière prit part à toutes les grandes batailles où se faisait peu à peu la fortune de Napoléon. Il dirigea l'artillerie à Iéna, à Austerlitz, à Lubeck, aux sièges de Dantzig et de Madrid.

Inspecteur général de l'artillerie depuis 1811,

Lariboisière commanda en chef celle de la Grande Armée à la bataille de la Moskowa, il eut la douleur de perdre son fils, Ferdinand, né à Fougères en 1790, qui fut tué en chargeant à la tête du détachement de carabiniers dont il était officier. Cette perte et le désastre de l'armée impériale l'affligèrent profondément ; il tomba malade et mourut à Kœnigsberg (1812).

Sa mort consterna ses soldats qui l'aimaient beaucoup et l'avaient surnommé Papa La Riboisière. Soldat jusqu'au bout, le brave maréchal mourut en dictant des ordres. Ses restes furent rapportés à Paris et déposés aux Invalides.

Il est à remarquer que ce sont deux Bretons qui ont le plus contribué à la fortune de Napoléon. Peut-être n'eût-il été qu'un soldat ordinaire si le chevalier de Kéralio ne l'avait remarqué à Brienne et fait venir à l'Ecole Militaire de Paris, où il fut à même de développer son génie.

La tactique de Napoléon était d'autre part basée sur l'artillerie, et Lariboisière l'aida puissamment en inaugurant à Wagram le système par masse en faisant tirer à la fois près de cent canons ; et, l'habileté de Lariboisière à disposer ses pièces décida bien souvent la victoire en faveur des Aigles Impériales.

§ 5. — **Hervo (1766-1809)**. — Hervo, de Quimperlé, conquit ses premiers galons dans les campagnes de la République ; et au retour d'Italie, il était colonel. Sous l'Empire, Hervo assista aux principales batailles, et échappa cent fois à la mort,

malgré sa folle témérité ; il fut cependant tué près du Danube le 21 avril 1809. Emporté par son ardeur loin des Français, il voit sa retraite coupée par un bataillon ennemi, il ne lui reste plus que quelques hommes, mais sans tenir compte de leur petit nombre, il s'élance à leur tête, fonce sur les Allemands, s'empare de leur drapeau, les somme même de se rendre, mais accablé par leur multitude, il tombe bientôt percé de coups.

§ **6. — Gauthier (1774-1809).** — Né à Loudéac, Gauthier fit ses premières armes sous la République et monta rapidement en grade. Nommé général par Bonaparte, il se distingua sous l'Empire en Prusse, en Pologne et en Autriche. Sa conduite héroïque à Iéna lui valut l'honneur d'entrer le premier dans Berlin, à la tête de sa brigade.

Après s'être distingué à Eylau, puis en Espagne, il fut mortellement frappé dans une charge de cavalerie à Wagram, et succomba à Vienne (14 juillet 1809).

§ **7. — Jamin (1775-1815).** — A la bataille de Waterloo où s'immortalisa Cambronne, se distingua un autre Breton, Jamin né en 1775 à Louvigné-du-Désert (Haute-Bretagne). Entré en 1792 dans la cavalerie républicaine, il fut successivement, sous l'Empire, aide de camp du roi Joseph et de Masséna ; sa vaillante conduite le fit nommer major des grenadiers de la garde et comte de Bermuy. Jamin fut un des meilleurs officiers de cavalerie de l'Empire. Il périt glorieusement à Waterloo, en entraînant les régi-

ments qu'il commandait à l'attaque du plateau de Mont-Saint-Jean.

§ 8. — Les Cent-Jours en Bretagne (1815). — En 1815, quand Napoléon revint de l'Ile d'Elbe, les passions politiques qui avaient agité la Bretagne pendant la Révolution se réveillèrent. Les anciens Chouans se soulevèrent pour défendre les Bourbons, et les Républicains s'unirent aux Bonapartistes, non par dévouement pour l'Empereur, mais pour empêcher le retour définitif de Louis XVIII et une nouvelle invasion des alliés.

Comme en 1791, les jeunes gens de Rennes firent appel à ceux de Nantes et, le 23 avril 1815, les délégués des départements bretons, réunis dans l'ancienne capitale de la province, signèrent un *pacte fédératif*, à l'initiative duquel des associations semblables se formèrent dans plusieurs parties de la France.

Les fédérés eurent à lutter contre les Chouans. Ceux de la Loire-Inférieure furent battus et leur chef La Rochejaquelein fut tué. Une armée de 2.500 insurgés traversa cependant toute la Bretagne sans être inquiétée, et ne dut battre en retraite qu'en arrivant à Redon.

Ce nouveau soulèvement des Chouans, bien moins important que ceux de la Révolution, fut réduit au bout de peu de temps par les troupes de ligne et les fédérés bonapartistes.

Pendant que ces événements se passaient en Bretagne, Napoléon livrait à Waterloo sa dernière bataille. Toutefois le soulèvement des Chouans eut peut-être

une conséquence terrible pour la France, car il obligea Napoléon à envoyer 20.000 hommes en Bretagne et cette armée, si les Chouans ne s'étaient pas soulevés à nouveau, eût été se battre à Waterloo et un pareil renfort eût pu donner la victoire à l'Empereur, dans cette bataille où il jouait sa fortune et dont le résultat, quel qu'il fût, devait changer la face de l'Europe. Aux petites causes les grands effets.

§ 9. — **Waterloo (1815). — Cambronne.** — Cambronne (né près de Nantes en 1770), se trouvait, après une brillante carrière militaire, à la bataille de Waterloo comme commandant de la garde impériale.

Pour permettre à l'Empereur de se sauver, Cambronne, avec les débris de la garde, forma le carré. Sommé plusieurs fois de se rendre, il répondit aux parlementaires anglais par une expression énergique qui l'a immortalisé, et que l'histoire a traduite par ces mots : « La garde meurt et ne se rend pas ! » Quoique grièvement blessé à Waterloo, Cambronne vint se constituer prisonnier de Louis XVIII qui le fit passer devant un conseil de guerre qui l'acquitta. Cambronne se retira à Nantes où il mourut en 1842.





CHAPITRE V

LES MARINS BRETONS DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

§ 1. — **La marine militaire à l'époque de la Révolution.** — Sous la Royauté, les officiers étaient presque tous nobles. Quand éclata la Révolution, la plupart d'entre eux émigrèrent, et beaucoup furent suivis dans cet exil volontaire par les équipages des vaisseaux qu'ils commandaient. Il ne resta donc en France que les *officiers bleus*, c'est-à-dire ceux qui étaient sortis du rang.

Comme les navires de guerre de cette époque nécessitaient des équipages de 800 hommes, la République, pour remplir les cadres de la marine, dut prendre des pêcheurs et des paysans, et ce fut en Bretagne qu'elle recruta la plupart des matelots de sa nouvelle flotte. Il faut dire que ces marins improvisés se tirèrent avec honneur de la tâche qui leur était assumée, et que les escadres françaises infligèrent des défaites à la marine expérimentée de l'Angleterre qui était alors souveraine maîtresse des Océans.

§ 2. — **Bataille navale d'Ouessant (1er juin 1794-13 prairial an III).** — Comme la plupart des hommes valides étaient à se battre, il en résulta que les champs ne furent plus cultivés et que la France était menacée de la famine.

Pour éviter une disette, la République acheta des blés en Amérique, et un convoi de 200 navires chargés de froment se mit en route vers la France. Dans le but humanitaire, d'affamer le pays, les Anglais équipèrent une flotte formidable destinée à capturer le convoi.

Devant ces préparatifs, la République équipa, à Brest, tant bien que mal, une division qui partit sous le commandement de Villaret-Joyeuse. Les deux flottes se rencontrèrent près d'Ouessant ; par des manœuvres habiles et grâce à sa supériorité numérique, l'escadre anglaise parvint à couper notre ligne, mais les équipages français luttèrent avec honneur et sans se rendre contre les meilleurs marins de l'Angleterre.

Le Vengeur qui, comme tous les vaisseaux de l'escadre de Brest, était en grande partie monté par des Bretons, se couvrit dans cette journée d'une gloire immortelle. On sait les détails de cette lutte héroïque ; attaqué à la fois par quatre navires anglais, son équipage sombra avec lui plutôt que de se rendre, et tous ces braves furent engloutis, criant en mourant : Vive la République ! Les autres vaisseaux français luttèrent avec une égale ardeur, et l'escadre anglaise souffrit cruellement dans cette affaire. L'amiral Villaret parvint à rallier le reste de ses vaisseaux et à rentrer dans Brest.

Théoriquement,la France perdit la bataille d'Ouessant, car les Anglais capturèrent les navires désemparés que Villaret dut abandonner, mais pratiquement elle fut gagnée, car le but était atteint. Pendant le combat, le convoi de blé put gagner librement la France et sauver le pays de la famine.

Voici les biographies des principaux marins bretons qui s'illustrèrent pendant la Révolution. Le cadre restreint de ce volume ne permet pas de citer les exploits de tous, et pourtant que de héros dont je ne puis malheureusement que citer les noms : Les Nantais Allagousse, Gautreau, François, Pineau, Gallais de Brest, les Lorientais Bouvet, et Dutertre, le second de Surcouf.

Mais, c'est encore et surtout Saint-Malo qui produisit le plus de corsaires, les Garnier, les Leroux, les Mallerousse, les Potier, Surcouf, le roi de la mer, et tant d'autres ! De 1793 à 1814, Saint-Malo arma 251 corsaires qui firent 358 captures dont la vente produisit 54 millions,pris à l'Angleterre au commerce de laquelle ils portèrent une si rude atteinte.

§ 3. — **Désageneaux (1758-1813)**. — Le Nantais Désageneaux servait dans la marine royale depuis 1773 lorsqu'éclata la Révolution. Il fit d'abord plusieurs campagnes heureuses, et en 1794, pendant une croisière, il prit 111 navires et en coula 17, s'attaquant à tous les vaisseaux ennemis quelle que fût leur force. A partir de 1802 la chance tourna contre lui.Fait prisonnier, il ne fut libéré qu'en 1813, malgré

les offres d'échange faites par la France, tant il étai craint des Anglais. Revenu dans sa ville natale, il s préparait à faire une campagne pour se venger de s longue captivité, lorsqu'il mourut subitement (1813)

§ 4. — **Linois (1761-1848).** — Lors de la Révo lution, Linois qui servait dans la marine royale reçu le commandement d'un vaisseau ; ses deux premières campagnes ne furent pas heureuses, après d'héroï ques résistances, il fut deux fois fait prisonnier so navire étant attaqué en même temps par plusieurs vaisseaux ennemis à la fois. Rendant hommage à sa valeur, le capitaine anglais qui la première fois le fit prisonnier, lui laissa son épée en lui disant : *On ne désarme pas des braves tels que vous*. Linois avait en effet lutté pendant quarante-huit heures avant de se rendre.

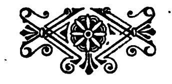
Nommé chef d'escadre en 1801, il défit une escadre anglaise devant Algésiras et reçut comme récompense de ce fait d'armes un sabre d'honneur. Fait prisonnier pour la troisième fois, dans les Indes, il ne redevint libre qu'en 1814. Sous la Restauration, Linois fut nommé amiral ; il mourut en 1848.

§ 5. — **Surcouf (1773-1827).** — Le plus remarquable des corsaires bretons et français de la Révolution est assurément le Malouin Surcouf. A l'âge de 21 ans, il commandait un petit vaisseau d'une vingtaine d'hommes d'équipage avec lequel, grâce à son audace inouïe, il s'empara d'un navire anglais monté par 150 marins et soldats.

Et, jusqu'en 1801, Surcouf accomplit des exploits de

ce genre, qui le firent surnommer le *Roi de la mer*. En 1796, la République lui abandonna les prises qu'il avait faites, à titre de Récompense Nationale.

De 1801 à 1806, Surcouf ne reprit pas la mer, mais sa nature de corsaire l'entraîna et il renouvela ses exploits audacieux contre les Anglais, jusqu'en 1809. A partir de cette année-là, il ne s'embarqua plus, mais il n'en continua pas moins à assouvir sa haine contre l'Anglais, en se faisant armateur et en dirigeant les opérations des corsaires malouins. En 1827, Surcouf mourut dans sa ville natale, dont il est, avec Jacques Cartier et Duguay-Trouin, un des plus glorieux enfants.





CHAPITRE VI

LA BRETAGNE ET LES BRETONS SOUS LA RESTAURATION.

§ 1. — Les Prussiens en Bretagne en 1815. — En 1815, les Alliés envahirent toute la France après les Cent-Jours. Les Prussiens occupèrent l'Ille-et-Vilaine, Rennes et Nantes. Ils se disposaient à s'établir dans toute la Bretagne, mais les chefs des royalistes du Morbihan qui s'étaient soulevés pendant les Cent-Jours députèrent au général prussien Saken pour lui dire que la Bretagne étant royaliste, l'occupation militaire du pays était inutile, et que, si les Alliés persistaient dans leur résolution, ils étaient décidés à s'unir aux bonapartistes pour empêcher l'invasion du pays, les armes à la main. Saken ne résista pas à leur demande, et passa un traité avec eux, qui stipulait que la Bretagne ne serait pas militairement occupée. Ainsi, les ennemis politiques de la veille étaient résolus à s'unir pour la défense du sol breton, tant le patriotisme et la vue de la patrie en danger sont de puissants réconciliateurs des factions opposées.

§ 2. — Règnes de Louis XVIII et de Charles X. — Sous le règne de Louis XVIII, plusieurs troubles avaient éclaté en Bretagne ; à Brest, le peuple avait chassé les Jésuites. Les bonapartistes bretons firent plusieurs conspirations dans le but de chasser les Bourbons, mais elles furent découvertes et n'eurent pas de suite. En 1824, Charles X monta sur le trône. C'est pendant son règne, en 1827, que le Breton Bisson de Guéméné trouva dans les mers d'Orient une mort glorieuse.

§ 3. — Mort héroïque de Bisson de Guéméné (4 novembre 1827). — Bisson, né dans le Morbihan, à Guéméné, en 1796, commandait en 1827 la frégate la *Magicienne* envoyée avec une escadre combattre les pirates grecs.

Il se trouvait non loin de Smyrne, le 4 novembre, lorsque son navire, monté seulement par quinze hommes, est assailli par une nuée de pirates. Bisson et les siens se défendent, mais bientôt le pont est couvert d'ennemis, et neuf Français sont tués. Le brave Bisson crie à ses marins de se jeter à la mer ; il va mettre le feu aux poudres et, vaincu, se fait sauter avec son chargement de pirates vainqueurs.

Des marins de l'équipage de la *Magicienne*, un seul, le pilote breton, Trémentin, survécut pour apprendre au monde la mort héroïque de son compatriote Bisson qui aima mieux mourir que de se rendre.

§ 4. — Le manifeste des Bretons (1829). — Devant la violation, par le roi et son ministère, de la Charte constitutionnelle, les Bretons firent paraî-

tre un manifeste dont voici les principaux passages et le sens général.

Nous soussignés habitants de l'un et l'autre sexe des cinq départements bretons, considérant que les libertés sont violées, et que si *la Bretagne a pu trouver dans les garanties de la Charte la compensation de celles que lui assurait son contrat d'union avec la France, il est de son intérêt de conserver le reste de ses libertés et de ses franchises*, déclarent rejeter l'emploi de la force, mais refusent de payer l'impôt illégal, et votent à cet effet une somme de dix francs par tête, destinée à former une caisse particulière à la Bretagne.

A l'exemple de la Bretagne, Paris, la Normandie, la Lorraine et d'autres provinces formèrent des associations semblables. Charles X y répondit en renvoyant la Chambre et en suspendant la liberté de la Presse.

§ 5. — **Révolution de Juillet (1830).** — Ces mesures amenèrent la Révolution. Le peuple éleva des barricades, et l'on se battit dans les rues. J'ai relevé les noms des quatre Bretons qui trouvèrent la mort dans les journées de juillet 1830 ; ce sont Vaneau et Papu de Rennes élèves à l'Ecole Polytechnique, et deux Finistérois Didier, de Lambezellec, et Masse, de Landerneau.

A Nantes, le peuple prit également les armes, et quelques batailles eurent lieu dans les rues, contre les troupes royales. La nouvelle de l'avènement du Roi-Citoyen Louis-Philippe fit cesser les troubles.

Charles X avait en effet quitté Paris, et ce fut un

Breton, La Bourdonnaye, qu'il chargea de tenter un dernier effort près du gouvernement provisoire. Il échoua dans son ambassade et la déchéance de Charles X fut proclamée.

§ **6. — Règne de Louis-Philippe.** — Sous le règne de Louis-Philippe, en 1832, la duchesse de Berry essaya vainement de réveiller la Chouannerie en faveur de son fils.

Quelques communes seules prirent les armes et ce soulèvement partiel fut promptement réprimé. Jusqu'en 1848, le Morbihan fut cependant un peu agité de temps à autre, les paysans refusant parfois de tirer au sort, ce qui causait des échauffourées pendant lesquelles plusieurs gendarmes furent tués.

En 1847, les assises de Maine-et-Loire condamnèrent le député de Quimperlé, Drouillard, accusé d'avoir employé des moyens de corruption électorale pour assurer son élection qui eut à cette époque un grand retentissement en Bretagne.

Sous le règne de Louis-Philippe, plusieurs Bretons se distinguèrent pendant la conquête de l'Algérie.

§ **7. — Conquête de l'Algérie. Lamoricière (1806-1865).** — Peu de Bretons, en tant qu'officiers supérieurs ou héros, prirent part à la conquête de l'Algérie. Son succès fut cependant dû en quelque sorte à un Breton, le Nantais *Boutin* (1772-1815) qui avait secrètement dressé une carte de ce pays, ce qui permit d'arrêter le plan stratégique de l'expédition.

L'*amiral Charner* et le *général Mellinet*, dont

on verra plus loin les biographies, se distinguèrent également en Algérie, ainsi que le général Bedeau (1804-1863). Le Nantais *Lamoricière* prit une part brillante à la lutte, il assista à la prise de Constantine et fut blessé à l'assaut de cette place. En 1840, il fut nommé gouverneur de la province d'Oran. En 1847, ce fut lui qui organisa l'expédition qui prit la Smala d'Abd-el-Kader.

Le pays pacifié, Lamoricière revint en France, et en 1848, ayant pris parti pour la République, il fut nommé ministre de la guerre. Napoléon III, qu'il combattit, l'exila après le 2 décembre 1851. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1860, année où il accepta le commandement d'une armée pontificale qui se débanda et le força à capituler.

Dès lors, Lamoricière rentra dans la vie privée et mourut près d'Amiens en 1865.

§ **8. — Un héros breton à Sidi-Brahim : Chappedelaine (1814-1845).** — Au combat de Sidi-Brahim (du 22 au 26 septembre 1845), le lieutenant Chappedelaine, né près de Broons, trouva une mort glorieuse pendant la lutte héroïque que soutinrent pendant quatre jours 250 Français contre plusieurs milliers d'Arabes. Réduite bientôt par des combats meurtriers à une centaine d'hommes, la vaillante petite troupe, sous les ordres du capitaine Géraud et du lieutenant Chappedelaine, se retranchèrent dans le marabout de Sidi-Brahim. Elle résista héroïquement pendant trois jours, Chappedelaine répondant à toutes les sommations que lui et ses braves préféraient mourir que de se rendre. Le

quatrième, au matin, les munitions étaient épuisées, les assiégés durent sortir et se faire jour à travers les Arabes, au moyen de leurs baïonnettes. Le capitaine Géraud fut tué un des premiers. Chappedelaine prit le commandement, mais tomba bientôt pour ne plus se relever. Partis 70 du marabout, ces braves soldats n'étaient plus que 15 quand ils arrivèrent au poste français le plus rapproché.



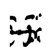


CHAPITRE VII

LA BRETAGNE ET LES BRETONS SOUS LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE ET LE SECOND EMPIRE (1848-1870).

§ 1. — **La Bretagne sous la Deuxième République.** — La déchéance de Louis-Philippe n'amena pas de grandes perturbations en Bretagne, et les royalistes ne se montrèrent pas trop hostiles à la République. Celle-ci eût duré sans les fautes qu'elle commit. L'établissement du suffrage universel était une bonne mesure, mais le manque d'instruction des électeurs faisait qu'il n'était pas encore bien pratique. L'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord donnèrent la majorité à Lamartine, ainsi que huit départements français.

Il n'y avait pas de tête dans le nouveau gouvernement, et Louis Bonaparte, lorsqu'il vint se présenter aux suffrages du peuple pour l'élection d'un président de la République, fut élu par plusieurs millions de voix de majorité. Le peuple voyait en lui le descendant de Napoléon et l'héritier de ses projets. En Bretagne toutefois, le Morbihan vota pour Cavai-



gnac avec une grande majorité. A l'Assemblée Nationale, un député des Côtes-du-Nord, Tréveneuc, fit une proposition pour qu'en cas de coup d'Etat, l'on réunisse les conseils généraux.

Dans la nuit du 2 décembre 1851, Louis Bonaparte, par un coup d'Etat, renversa la République. Ceux qui sous elle remplirent un rôle hostile à sa politique, furent jetés en prison ou exilés. Citons, parmi les Bretons, Lamoricière, Le Floô, Bedeau, et si l'on veut, Victor Hugo, dont la mère était Nantaise.

§ **2. — Napoléon III en Bretagne en 1858** — Au début de son règne, Napoléon III se rendit très populaire. De sages lois firent prospérer l'agriculture et l'industrie, des expéditions militaires couvrirent l'armée française de gloire. Peu après celle de Crimée, Napoléon III vint en Bretagne qu'il traversa entièrement dans un voyage triomphal, acclamé par les populations accourues sur son passage, et pendant lequel il salua, dans un mémorable discours, *la nation bretonne groupée autour du chef de l'Etat et de sa famille.*

§ **3. — Les Bretons sous le règne de Napoléon III. — L'amiral Charner (1797-1869).** — Né à Saint-Brieuc, Charner entra à l'Ecole Navale et prit une part brillante à la tête de la flotte française dans les expéditions qui eurent lieu sous la Restauration. Après s'être distingué à la prise d'Alger, puis à celle d'Ancône, Charner en 1841 ramena en France les restes de Napoléon Ier. Sous le second Empire, il

assista au siège de Sébastopol (1854) où sa conduite lui valut peu après le grade d'amiral.

Charner mourut en 1869, après avoir pris part aux expéditions de Chine et de Cochinchine.

§ 4. — **Mellinet (1798-1894).** — Après avoir assisté aux dernières batailles du premier Empire, le Nantais Mellinet fut en 1815 blessé au siège de Metz, et reçut en 1822 une nouvelle blessure à celui de Saint-Sébastien, en Espagne. De 1841 à 1850, il combattit en Algérie, défit les troupes de Bou-Maza et fonda la ville de Sidi-bel-Abès. Envoyé en Crimée avec le grade de colonel, Mellinet fut encore blessé à l'attaque de Malakoff (1855). Nommé à son retour commandant de la garde impériale, Mellinet prit part à la guerre d'Italie. Ayant donné ensuite sa démission, il vécut dans la retraite et mourut en 1894.

§ 5. — **Général de Lourmel (1811-1854).** — Né à Pontivy de Lourmel sortit en 1828 de Saint-Cyr et en 1841, commanda une des principales colonnes opérant en Algérie et en Kabylie. En 1854, envoyé en Crimée, il fut chargé d'attaquer Sébastopol. Le 5 novembre, à la bataille d'Inkerman, le brave de Lourmel trouva une mort glorieuse en entraînant ses soldats à la poursuite des Russes.

§ 6. — **Dupuy de Lôme (1816-1885).** — Né près de Lorient, Dupuy de Lôme sortit en 1837 de l'Ecole Polytechnique et se rendit en Angleterre pour étudier la construction des navires de combat. A son retour, on mit en chantier, à Toulon, d'après

ses plans, le premier vaisseau cuirassé français, le *Napoléon* qui, lors de la guerre de Crimée, put seul franchir le détroit des Dardanelles, tandis que l'escadre anglaise ne pouvait y parvenir. C'était un autre Breton, l'amiral Charner, qui commandait le *Napoléon*.

Dupuy de Lôme construisit ensuite la *Gloire*, autre cuirassé que les Anglais tentèrent en vain d'imiter. Il s'occupa également de politique, surtout de questions maritimes et libre échangistes. Dupuy de Lôme est sans contredit le plus grand ingénieur naval des temps modernes. Il mourut en 1885.

De Kératry. — De Kératry naquit à Paris en 1832 de parents bretons, son père, H. de Kératry était né à Rennes d'une vieille famille bretonne et, depuis la Révolution jusqu'en 1848, avait été constamment députée aux diverses assemblées françaises.

E. de Kératry embrassa d'abord la carrière militaire, et se distingua en Algérie, en Crimée, puis au Mexique où il fut chargé d'organiser les corps francs destinés à faire la contre-guérilla.

Revenu en France, il rendit ses galons et fit de la politique. Les révélations qu'il publia sur la guerre du Mexique, lui valurent l'hostilité du gouvernement; Kératry le combattit et, en 1869, fut élu, dans le Finistère, député de l'opposition; à la Chambre, il fut un des membres les plus actifs du parti.

On verra, dans le chapitre suivant, le rôle de Kératry pendant la guerre de 1870.





CHAPITRE VIII

LES BRETONS PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871.

Je n'ai pas voulu faire ici une histoire de la guerre de 1870. C'eut été s'écarter du plan de cet ouvrage. J'ai simplement tenté de rappeler les noms des Bretons qui se sont illustrés dans cette funeste mais glorieuse épisode de l'Histoire de France, et la part qu'ils ont prise dans la défense du sol. Excepté ceux de l'armée de Bretagne et les mobiles du siège de Paris, les Bretons étaient disséminés dans tous les Corps d'Armée.

Parmi ceux-ci, il faut citer *Lambert*, le héros des « *dernières cartouches* », le colonel *Charette* qui s'illustra à Loigny et à Patay, *Jamont*, attaché à l'Etat-major du 3ᵉ corps du Rhin, l'amiral de *Penhoat*, l'héroïque défenseur de Chennebier, un Nantais, le capitaine *Brault* qui fut décoré sur le champ de bataille de Reischoffen pour sa vaillante conduite, le caporal *Toullec* qui, à Malmaison, se battit en brave et refusa de se rendre par une réponse aussi énergique que celle de Cambronne : « J'aime mieux crever ! », le sergent *Gombaud*, de Dinan qui, prisonnier, mourut en

brave, fusillé par les Allemands pour avoir repoussé un officier allemand qui le rudoyait, etc...

Ils sont bien peu les Bretons dont l'Histoire a conservé les noms, nombreux au contraire les héros ignorés qui reposent loin des landes natales, et dont l'éternel sommeil n'est pas bercé par la voix des cloches de leur village ; qui dorment, ensevelis dans le sol des champs de bataille ou dans les cimetières allemands.

§ **1. — La guerre sur mer : le Bouvet.** — Le seul fait d'armes accompli sur mer, pendant la guerre de 1870, a pour héros un Breton, le capitaine Franquet, de Lorient, qui commandait le *Bouvet*. Croisant dans les Antilles, il rencontra le vaisseau allemand le *Météore* qui l'accabla par la supériorité de son artillerie. Loin d'ordonner machine en arrière, Franquet dirige le *Bouvet* droit sur le navire ennemi qui prit la fuite devant cette attaque imprévue.

§ **2. — Bazeilles. Lambert et les « Dernières cartouches ».** — Au début de la guerre, le capitaine Lambert, de Carhaix, résista près de Bazeilles avec une poignée de braves contre un régiment bavarois. Barricadés dans une maison, Lambert et les siens luttèrent pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus de munitions. Ils durent se rendre après avoir brûlé leurs dernières cartouches. Le Prince Royal allemand rendit hommage à leur valeur en laissant leurs épées à Lambert et à ses officiers : « Je n'admets pas, dit-il, que l'on désarme d'aussi « braves soldats que vous ! »

§ 3. — **Gouvernement de la Défense nationale.** — L'Empire, renversé après Sedan, la République fut proclamée, ayant à sa tête un gouvernement provisoire composé d'une douzaine de membres. Quatre Bretons occupaient les plus importantes fonctions dans la direction de la Défense nationale.

Jules Simon, de Lorient (1814-1897), *Glais Bizoin*, de Quintin (1800-1877), *Trochu*, de Belle-Isle (1815-1896) et *Le Flô*, de Lesneven (1804-1887). Ces deux derniers étaient généraux, et commandèrent Paris pendant le siège. Trochu, comme gouverneur militaire, tenta vainement de forcer le blocus établi par les Allemands. La peur d'un échec et le peu de confiance qu'il avait dans ses troupes, l'empêchèrent de tenter des coups hardis qui auraient amené ou la délivrance ou la prise de Paris.

Le général Le Flô se tira avec honneur de son rôle difficile de ministre de la guerre. Il réussit à organiser l'Armée de Paris et à mettre tant bien que mal cette ville en état de défense.

§ 4. — **Les marins et les mobiles bretons au siège de Paris.** — Inutiles à bord des vaisseaux, les marins, la plupart bretons, vinrent se joindre à l'armée de terre et s'enfermer dans Paris. Ils garnirent les forts des environs et dans les batailles, notamment au Bourget, ils montrèrent ce dont ils étaient capables lorsqu'ils étaient à terre ; s'élançant sur l'ennemi la hache au poing, comme leurs aïeux à l'abordage des vaisseaux anglais, ils se couvrirent de gloire, et leur seule présence jetait l'épouvante parmi les Prussiens.

Paris, qui allait être assiégé, reçut en masse des mobiles de Bretagne. Leur réputation rendait courage à la Capitale.

J'extrais des œuvres de Jules Simon ces quelques lignes qu'il a consacrées à la valeur de ses compatriotes :

La légende bretonne courait dans la population. « On exagérait notre sauvagerie, on ne pouvait exagérer notre bravoure. On disait : Ils seront là ! on savait à n'en pas douter qu'ils ne feraient jamais un pas en arrière. C'est une race qui meurt à son poste, sans trembler, sans broncher..... »

Leur conduite fut, en effet, admirable partout où ils se battirent : à Châtillon, ils furent les derniers à se maintenir sur le champ de bataille, à Champigny, ils délogèrent les Wurtembergeois du Plateau du Signal, à Montretout, trois cents mobiles bretons voyant leur retraite coupée, ne se rendirent qu'après avoir usé leurs dernières munitions.

Enfin, la Commune fut réprimée par les mobiles bretons et au début de l'émeute un bataillon du Finistère sauva la vie au général Trochu et aux membres du gouvernement, en chassant de l'Hôtel de Ville les émeutiers qui avaient envahi la salle, et tenaient déjà en joue Trochu et ses collègues.

§ 5. — **Charette à Loigny et à Patay.** — Débordée dans Loigny et dans Patay, l'armée de la Loire dut battre en retraite. Dans ce mouvement, on oublia deux bataillons qui continuaient héroïquement à se battre. Ne voulant pas les laisser périr, le général de Sonis se met à la tête des zouaves

pontificaux (volontaires de l'Ouest) la plupart Bretons, commandés par le colonel de Charette, petit-fils de l'ancien Chouan. Sonis les entraîne à la charge ainsi que quelques mobilisés des Côtes-du-Nord, mais il tombe blessé. Charette le remplace et, avec ses 800 hommes, déloge de sa position un régiment prussien. Accablé par le nombre, Charette se voit forcé de revenir en arrière ; quoique blessé, il continua à se battre et put gagner les lignes françaises avec les débris de sa vaillante troupe.

§ 6. — M. de Kératry.— Le camp de Conlie. — Le 3 septembre, Kératry fut nommé préfét de police de Paris ; il créa les gardiens de la paix, et prit un certain nombre de mesures salutaires à la capitale et à la République. Ayant démissionné, il s'échappa de Paris en ballon. Gambetta le chargea, sur sa demande, d'organiser les armées bretonnes. Les Bretons en effet lorsqu'ils virent que les Allemands allaient envahir bientôt la Bretagne, se levèrent en masse, pour les prévenir en marchant à leur rencontre.

Dans l'organisation des recrues bretonnes, M. de Kératry déploya une grande activité. Il établit à Conlie, près du Mans, un camp d'instruction. Aidé de MM. Carré Kerisouët, de Kerjégu, du général Le Bouëdec et de quelques autres, il forma en peu de temps 47 bataillons de mobilisés, 9 batteries et 7 compagnies de francs-tireurs. Cette armée de douze mille hommes, mal équipés et mal commandés, parvint à chasser les Prussiens d'Yvrée-l'Evêque. Mais Gambetta se méfiait des sentiments royalistes de

beaucoup de Bretons ; c'était un tort, car ils ne songeaient qu'à empêcher les Allemands de pénétrer en Bretagne. Ses lenteurs à les armer et les soupçons que Gambetta lui exprima, amenèrent Kératry à donner sa démission (1). Le gouvernement provisoire ne revint sur son idée de ne pas employer de Bretons que quand la situation devint désespérée. Il forma alors le 17e corps qui prit le titre d'armée de Bretagne. Cathelineau et Charette eurent chacun 15.000 Bretons sous leurs ordres.

Bien que mal armés, ils se battirent avec une ardeur sans égale, notamment à la défense du plateau d'Avours. « Les troupes de Bretagne, écrivait Chanzy, ont puissamment contribué à conserver cette position importante ».

A la bataille du Mans (12 janvier 1871), l'Etat Major français commit la faute de confier la clef de ses positions à de jeunes soldats bretons qui voyaient le feu pour la première fois. Pendant la nuit, leurs chefs avaient quitté leur poste ; attaqués à l'improviste, sachant à peine tenir un fusil et privés de commandement, les mobilisés bretons furent pris de panique et se débandèrent.

§ 7. — **Fin de la guerre**. — La signature de l'Armistice arrêta la marche en avant des Prussiens. Ils n'auraient pas avancé facilement à travers la Bretagne qui, comme l'a dit Balzac, « est hérissée de

(1) Kératry, sous la 3e République, fut plusieurs fois préfet, mais cette fonction ne convenait pas à la fougue de son caractère, et il démissionna pour ne plus s'occuper que de journalisme.

haies, espèces de bastions en terre qui font de chaque champ une citadelle », et, avec une guerre d'embuscade, les Bretons les auraient probablement arrêtés dans leur marche en avant. Déjà, après Sillé-le-Guillaume, les Prussiens se sentaient gênés par la nouvelle configuration du sol, si différent des immenses plaines de la Champagne et de la Beauce qu'ils venaient de parcourir et où ils pouvaient à loisir déployer leurs masses.

Si la Bretagne avait été envahie, il y aurait eu sûrement à relater des défenses héroïques comme celle de Châteaudun, où les mobiles Nantais se battirent jusqu'à la mort. La lutte eût été terrible, car alors ce n'eût pas été seulement les soldats, mais le peuple tout entier qui se fût soulevé pour défendre pied à pied, contre l'envahisseur, le sol de la Bretagne.





CHAPITRE IX

LES LITTÉRATEURS BRETONS DU XIXe SIÈCLE.

§ **1. — Chateaubriand (1768-1848).** — Chateaubriand naquit à Saint-Malo. En 1786, il quitta le régiment de Navarre où il était officier pour voyager en Amérique. C'est de là, qu'enthousiasmé par la nature luxuriante et sauvage, il rapporta cette richesse de coloris que l'on remarque dans ses ouvrages. En 1792, il vint s'enrôler dans l'Armée des Emigrés, et rentra en France après le 18 brumaire. Napoléon le nomma ambassadeur, mais Chateaubriand lui envoya sa démission après l'assassinat du duc d'Enghien ; sous la Restauration, il fut ministre et diplomate.

Comme écrivain, Chateaubriand est assurément le plus grand prosateur du XIXe siècle ; il fut le fondateur du romantisme. Son chef-d'œuvre est le *Génie du Christianisme* (1802), suivi, bientôt après, de deux romans, *Atala* et *René*, qui furent traduits dans toutes les langues. Chateaubriand voyagea beaucoup et publia des relations de ses promenades à travers le monde tel l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Ce fut cette longue excursion en Orient qui lui inspira son livre des *Martyrs* (1809). Chateaubriand travailla longtemps à rédiger ses mémoires qui parurent en 1849 sous le titre de *Mémoires d'Outre-Tombe.* Il mourut le 4 juillet 1848 à la Vallée-aux-Loups, près Paris, où il s'était retiré. Il fut enterré selon son désir, sur un écueil près de Saint-Malo, appelé le Grand-Bey.

§ 2. — **La Mennais (1782-1854).** — Né à Saint-Malo, La Mennais s'instruisit lui-même, étant d'un caractère trop indépendant pour suivre des études régulières et, à 34 ans, entra dans les ordres. Il avait une imagination fougueuse et emportée, d'un esprit autoritaire et rempli de contradictions. Lors de la Révolution de 1830, il essaya de concilier les doctrines révolutionnaires avec le catholicisme. Ses idées, répandues dans la presse, furent condamnées par le Pape. La Mennais publia en 1817 : l'*Indifférence en matière de Religion* et plus tard, ses *Paroles d'un croyant.* Il attaqua et défendit successivement la Révolution et l'Eglise ; mais, malgré ces changements d'opinion, La Mennais est un des plus grands penseurs du XIXe siècle.

§ 3. — **Brizeux (1806-1858).** — Brizeux, né à Lorient, est assurément le plus grand des poètes bretons et des poètes provinciaux. Il fit ses études à Vannes, et se mit à voyager. Il ne savait quelle carrière embrasser quand les premières poésies de Lamartine et de Victor Hugo lui montrèrent la voie qu'il devait suivre avec tant de succès. Il se rendit à

Paris et publia en 1831 *Marie*, idylle bretonne, agrémentée de charmantes descriptions de la vie champêtre en Bretagne. Il fit paraître ensuite : *La Fleur d'or*, *les Bretons* et, en 1855, ses *Histoires poétiques*.

Brizeux mit à peindre son pays toute son âme de Breton, avec une rare simplicité qui en fait le *Virgile de la Bretagne*. A côté de ces œuvres françaises, il écrivit en breton le *Telen Arvor* (1) et le *Furnez Breiz* (2) ; le premier prouve bien à quel degré de poésie peut s'élever la langue bretonne.

Brizeux mourut à Montpellier, mais ses restes ont été pieusement rapportés dans cette Bretagne où il était né et qu'il ne cessa jamais d'aimer et de chanter.

§ 4. — **Hippolyte Lucas (1807-1878).** — D'une grande facilité et très travailleur, Hippolyte Lucas, de Rennes, cultiva avec succès la poésie, le roman, la critique et le théâtre. Il a été un des fondateurs de la société des Gens de Lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Le Portefeuille d'un Journaliste*, *Les cahiers roses de la Marquise*, et son *Histoire du théâtre français de son origine à nos jours*.

Hippolyte Lucas est mort à Paris en 1878. Dernièrement a paru de lui une œuvre posthume : *Portraits et souvenirs littéraires*.

§ 5. — **Hersart de la Villemarqué (1815-1895).** — La Villemarqué, né au Plessix-Nizon

(1) *La Harpe d'Armorique*.
(2) *Sagesse de Bretagne*.

(Finistère), recueillit des chants populaires bretons qui composent son BARZAZ BREIZ que beaucoup regardent comme un chef-d'œuvre unique, supérieur même à l'*Iliade* (1). A l'époque où il parut, le *Barzaz Breiz* mit en vogue la littérature bretonne, dans le monde entier, et donna l'élan à l'étude de la langue celtique. La Villemarqué publia les *Contes populaires des anciens Bretons*, la *Légende celtique* et d'autres ouvrages sur la Bretagne.

Il mourut près de Quimperlé en 1895.

§ 6. — **Paul Féval (1817-1887).** — Paul Féval fit ses études à Rennes, sa ville natale, et vint à Paris où il débuta par plusieurs feuilletons, *Le Loup blanc*, roman breton, et *les Mystères de Londres*.

Leur succès fit s'adonner Paul Féval à ce genre; ses deux principales œuvres sont : *Le capitaine Fantôme* et *le Bossu*. Doué d'une rare fécondité, il publia des romans sur les sujets les plus divers, *les Belles de Nuit, les Drames de la Mort, les Couteaux d'or*, les *Dernières Fées*, les *Contes Bretons*, etc., dont beaucoup se passent en Bretagne.

Vers la fin de sa vie, Paul Féval fut pris d'une soudaine inclination vers la piété, et publia les *Etapes d'une Conversion* et *Château pauvre*, histoire *d'une sœur et d'un aumônier bretons*, et modifia suivant ses idées nouvelles, ses anciens ouvrages. Son talent de romancier fait de lui *l'Alexandre Dumas de la Bretagne*.

(1) *Opinion de George Sand.*

§ 7. — **Luzel (1821-1895).** — Luzel naquit à Plouaret (Côtes-du-Nord). Il fut tour à tour journaliste, professeur, puis archiviste du Finistère.

Il s'occupa surtout de recueillir les légendes bretonnes en parcourant la Basse-Bretagne, faisant conter les vieux paysans. Il les réunit en volumes, et publia plusieurs ouvrages de poésies dont l'un écrit en breton le *Bepred Breizard*. Luzel est mort à Quimper en 1895.

§ 8. — **Ernest Renan (1823-1892).** — Ernest Renan entra au séminaire de Tréguier, sa ville natale, puis vint suivre les cours de celui de Paris. Ses idées étant peu en rapport avec celles de l'Eglise, il quitta la soutane pour se consacrer à la Philosophie et à la Linguistique. L'Académie couronna plusieurs de ses ouvrages. En 1863, il publia sa *Vie de Jésus*, qui eut un tel retentissement que Napoléon III lui enleva sa chaire de professeur d'hébreu au collège de France ; il n'y fut réintégré qu'en 1870. En 1878, Renan entra à l'Académie Française ; il voyagea beaucoup en Orient, ce qui lui inspira sa *Vie de Jésus* et d'autres livres tels que les *Apôtres*, *l'Antéchrist* et sa *Mission en Phœnicie*. Il essaya de faire de la politique, mais il échoua aux élections de 1869 et de 1876. Ernest Renan est mort en 1892.

§ 9. — **Charles Monselet (1825-1888).** — Le Nantais Charles Monselet fit ses études dans sa ville natale et vint à Paris en 1846. Monselet est un des écrivains les plus fins de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Il publia de nombreux ouvrages ainsi

que plusieurs pièces de théâtre des genres les plus divers. Ses principales œuvres sont : *l'Histoire du Tribunal Révolutionnaire*, de *Montmartre à Séville*, une comédie intitulée le *Carreau brisé*, les *Frères Chantemesse*, la *Lorgnette littéraire*, etc... Charles Monselet est mort en 1888.

§ 10.— Arthur de La Borderie (1827-1899). — En 1899, la Bretagne a perdu son plus grand historien : La Borderie, de Vitré. C'est lui qui a fondé les principales sociétés archéologiques bretonnes. Travailleur infatigable, il passa sa vie à déchiffrer des manuscrits et à amonceler des matériaux pour sa grande œuvre : sa volumineuse *Histoire de Bretagne*. La Borderie a publié en outre de nombreux ouvrages d'archéologie bretonne dont la liste seule occuperait près de quarante pages ! En 1871, il fut élu député d'Ille-et-Vilaine, et, plus tard, membre de l'Académie et professeur à la faculté de Rennes.

Parmi les autres écrivains bretons du XIX[e] siècle, il convient de citer JULES SIMON dont on a vu le rôle pendant la guerre, et qui a publié des ouvrages d'économie politique et de physiologie, tels que *La Religion actuelle*, *La Liberté*, *L'ouvrier*, *La Réforme de l'Enseignement* et ses *Mémoires des autres*.

EMILE SOUVESTRE (1806-1854) de Morlaix, qui fut à la fois publiciste et romancier. Dans ses ouvrages, l'action se passe souvent en Bretagne, et il excellait à retracer la vie des paysans de son pays, comme dans *Le Foyer Breton* et les *Mémoires d'un Bas Breton*.

Enfin, les deux grands poètes Leconte de Lisle et Victor Hugo, s'ils ne sont pas nés en Bretagne, sont, du moins, d'origine bretonne.





CHAPITRE X

LES BRETONS CÉLÈBRES DANS LES SCIENCES ET LES ARTS AU XIXe SIÈCLE.

§ 1. — **Efflam le Maoût (1764-1852).** — Né à Plestin (Côtes-du-Nord), Le Maoût assista en 1789 à la prise de la Bastille et entra l'année suivante dans la marine en qualité de pharmacien. Il est surtout connu comme naturaliste. En 1812, il observa un certain nombre de dauphins qui s'étaient échoués près de Paimpol et qui portèrent quelque temps son nom. Le Maoût découvrit également une forêt sous-marine près de Saint-Brieuc. D'un esprit très vif, sa gaieté était renommée ; on lui prête la composition de son épitaphe : *ci-gît feu Efflam.*

Le Maoût mourut à Saint-Brieuc en 1852.

§ 2. — **Egault des Noës (1777-1839).** — Né à Dinan, Egault des Noës entra à l'Ecole Polytechnique et fut en 1803 nommé ingénieur des Ponts et Chaussées. C'est lui qui a construit le canal de l'Ourcq, le bassin du Palais Royal, le Château d'Eau et plusieurs fontaines de Paris. Ingénieur d'un grand talent, il ·venta également un petit instrument qui porte son

nom : le niveau à bulle d'air Egault. Et, s'il m'est permis d'ajouter ici un souvenir personnel, Egault des Noës est en ligne paternelle mon arrière grand-oncle.

Vers la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, et y mourut en 1839.

§ 3. — **Moreau de Jonnès (1778-1870).** — Né près de Rennes, Moreau de Jonnès embrassa la carrière militaire n'ayant pas encore quinze ans. Il se battit contre les Chouans, puis à Toulon et à Quiberon (1795); il partit comme officier d'artillerie pour les Antilles et prit part en 1799 à l'expédition d'Irlande. Fait prisonnier en 1809, il ne fut libéré qu'en 1815 et s'adonna dès lors à la statistique, science toute nouvelle qu'il perfectionna. Devenu ministre du commerce, Thiers le chargea de publier la *Statistique générale de la France.*

Moreau de Jonnès, pendant sa longue carrière, publia quantité d'ouvrages de statistique sur divers pays et des mémoires, fruits de ses observations aux colonies. Il nous a laissé en outre une fort intéressante relation de ses *Aventures de guerre* qui parut en 1858.

Moreau de Jonnès est mort en mai 1870.

§ 4. — **Deux grands médecins bretons : Laënnec et Broussais.** — La Bretagne eut au début du XIXe siècle deux de ses enfants à la tête de la médecine française et, curieux détail, chacun d'eux étant le chef d'une doctrine opposée. Laënnec défendant l'Hyppocratisme, observation

des maux, et Broussais, partisan du Physiologisme ou classification des maladies.

Bien différents étaient les deux maîtres : le premier d'un naturel modéré répondait par des paroles calmes aux invectives lancées contre lui par le fougueux Broussais.

§ 5. — **Broussais (1772-1838).** — Né à Saint-Malo. Il fit ses études au collège de Dinan qu'il quitta pour se battre lors de la Révolution. Il s'embarqua quelques années après sur un corsaire et, devenu riche, il vint en 1799 faire ses études médicales à Paris. De 1805 à 1814, Broussais suivit les armées de Napoléon en qualité de chirurgien militaire. Puis il entra, comme docteur, au Val-de-Grâce et ne s'occupa plus dès lors que de médecine, et écrivit de nombreuses brochures sur l'anatomie et les maladies les plus diverses.

Quand, en 1814, il tomba malade, voyant qu'il ne s'en relèverait pas, il dicta son dernier mémoire qui prouve son grand courage devant la mort. C'est la relation de ses souffrances, dans laquelle il relate, froidement, comme s'il s'agissait d'un étranger, les douleurs qu'il éprouve et les progrès du mal qui allait l'emporter. Il dicta jusqu'à ses derniers moments, et mourut le 17 novembre 1838, à Vitry.

§ 6. — **Laënnec (1781-1828).** — Laënnec naquit à Quimper. Pendant la Révolution, il apprit la médecine en suivant son oncle à l'armée où il était chirurgien militaire. Il vint se perfectionner ensuite à Paris et devint en 1816 médecin de l'hôpi-

tal Necker. En 1819, Laënnec inventa *l'Auscultation*, qui l'a rendu à jamais célèbre. Ses adversaires furent obligés, devant l'évidence, de reconnaître la justesse de sa découverte. Dès lors, sa renommée ne fit que grandir, et il devint professeur à la Faculté de Médecine. Epuisé par ses pénibles travaux, il se retira en Bretagne pour raffermir sa santé, mais il ne tarda pas à mourir (1826).

La Médecine Française, reconnaissante aux deux Bretons Laënnec et Broussais des services qu'ils ont rendus à l'humanité, a donné leurs noms à deux hôpitaux de Paris.

§ 7. — **Cailliaud (1787-1869).** — Le Nantais Cailliaud passa sa jeunesse à visiter l'Europe et, en 1815, il s'embarqua pour l'Egypte et explora toute la région du Nil. En 1819, il revint en France rapportant une riche collection d'objets égyptiens.

Il repartit pour le même pays et y fit plusieurs voyages d'exploration. En 1829, il fit la précieuse découverte d'un sarcophage couvert d'hiéroglyphes avec la traduction, en grec, juxtaposée. C'est ce qui permit à Champollion le Jeune de reconstituer l'alphabet des anciens Egyptiens. De retour en Europe, Cailliaud se retira dans sa ville natale, et y mourut en 1869.

§ 8. — **Jobert de Lamballe (1802-1867).** — Jobert de Lamballe, ainsi appelé parce qu'il passa sa jeunesse dans cette ville bien qu'étant né à Matignon, vint étudier la médecine à Paris et fut reçu

docteur en 1828. Passionné pour ses recherches, il fit accomplir de grands progrès à la chirurgie plastique et au traitement des maladies génitales. Jobert de Lamballe fut successivement médecin de Louis-Philippe et de Napoléon III. Vers la fin de sa vie, sa raison s'affaiblit sous le poids de ses infortunes privées, et il mourut en 1867.

§ 9. — **Alphonse Guérin (1816-1896).** — Alphonse Guérin, de Ploërmel, vint faire sa médecine à Paris et fut, en 1850, nommé chirurgien des Hôpitaux. Il l'était encore en 1871, et c'est sur les blessés de la Commune qu'il appliqua son invention : le pansement ouaté, qui eut l'avantage de supprimer la charpie. La renommée de Guérin parvint au Pape Pie IX qui l'appela près de lui. Il eut le bonheur de le guérir d'un mal réputé incurable. — Vous êtes le plus grand médecin du monde ! lui dit Pie IX. — Je dois le croire, répondit-il, aussi modeste que spirituel, puisque Votre Sainteté est infaillible !

Depuis, Alphonse Guérin fut président de l'Académie de Médecine où il était entré en 1878.

§ 10. — **Les artistes bretons : Luminais (1821-1896).** — Evariste Luminais né à Nantes, exposa pour la première fois au Salon de 1843, et obtint la médaille d'or en 1889. Les sujets de ses tableaux sont empruntés à l'Histoire de la Bretagne et de la Gaule : *Les Gaulois en vue de Rome* (1870), *La Fuite du Roi Gradlon* (1884). Luminais excellait également dans la peinture des scènes de la vie des paysans et des marins bretons ; tels, *les Récolteurs*

de Varech et *le Retour de la Foire*. Luminais est mort à Paris en 1896.

§ **11. — Elie Delaunay (1828-1891).** — Le Nantais Delaunay est assurément un des plus grands peintres de l'Ecole Française du XIXe siècle. Beaucoup de ses tableaux figurent dans les musées, tel le remarquable *Portrait de ma mère* à Paris, au Musée du Luxembourg. Parmi ses principales œuvres de portraitiste, il y a celui de son compatriote le *Général Mellinet*. Elie Delaunay s'est également distingué dans le genre des peintures d'histoire religieuse telle que sa *Communion des Apôtres* et plusieurs fresques du Panthéon. Il reçut le Grand Prix d'honneur au Salon de 1889.

Parmi les autres artistes bretons du XIXe siècle, il convient de citer : YAN D'ARGENT (1829-1891) de Quimper, surtout connu comme dessinateur. Comme peintre, ses tableaux les plus remarquables sont : *Les Lavandières de Nuit*, légende bretonne, et ses fresques de la cathédrale de Quimper.

Parmi les paysagistes : le Nantais JULES DUPRÉ (1811-1889), FRANCIS BLIN (1827-1866) de Rennes, J. L. HAMON, né à Plouha (1821-1874), LANSYER, († 1893), né à l'Ile Bouin (terre bretonne jusqu'à la Révolution) qui allait dans son pays d'origine la Bretagne, chercher les sujets de ses tableaux qui figurèrent avec éclat aux Salons de la deuxième moitié du XIXe siècle.

MICHEL BOUQUET (1807-1890) de Lorient, peintre et poète, qui fut l'ami de Brizeux ; artiste d'un grand

talent, il fut plusieurs fois médaillé. C'est lui qui fut le rénovateur de la céramique.

Enfin, le dessinateur PAUL HERCOUËT de Saint-Malo (1849-1888), et le caricaturiste LÉONCE PETIT (1839-1881) né à Taden (Côtes-du-Nord).

Comme on le voit, l'art breton, du XIXe siècle, loin de dégénérer, n'a fait que grandir, et c'est à la Bretagne et à son Histoire que peintres et sculpteurs bretons vont encore de nos jours emprunter les sujets de leurs tableaux et de leurs monuments.

L'art populaire breton, est de même également florissant, principalement pour les faïences et l'ameublement.





CHAPITRE XI

LA BRETAGNE CONTEMPORAINE (1871-1902).

§ 1. — La Bretagne sous la 3e République. — Au début de la troisième République, éclata la Commune : Un Breton, *Charles Beslay*, de Dinan, en fut élu président ; il en fut un partisan acharné tant qu'elle resta sur le terrain légal, mais dès que les communards prirent les armes et souillèrent leur cause par d'odieux massacres, il se retira, et vint s'enfermer dans la Banque de France qu'il sauva par son énergie d'un pillage qui eût été un désastre financier.

Plusieurs Bretons se sont distingués sous la troisième République. Jules Simon dont a vu le rôle pendant la guerre de 1870 fut depuis plusieurs fois ministre et président du Conseil. On a vu le rôle de M. de Kératry comme préfet de police du 4 septembre.

En 1875, le général Le Flô, nommé ambassadeur en Russie, usa de son crédit auprès du Tzar et le

décida à intervenir en faveur de la France, contre la Prusse, qui voulait recommencer la guerre.

Bien peu de Bretons sont devenus ministres, depuis trente-deux ans, il n'y a eu, je crois, à part Jules Simon que Martin Feuillée (Instruction publique), Guyesse (Colonies), Yves Guyot (Travaux publics).

La Bretagne forme pourtant le onzième de la France, et aurait droit à être un peu plus représentée sur les bancs du ministère où l'on ne voit guère figurer que des députés méridionaux.

En 1889, un Rennais, le *général Boulanger*, ministre de Guerre, tenta vainement de renverser la République pour gouverner la France en qualité de dictateur.

En 1895, Rousseau, né à Trèflez (Finistère), sous-secrétaire d'Etat aux Colonies en 1885, devint gouverneur général de l'Indo-Chine († 1896).

En 1898, eut lieu à Rennes le retentissant procès en révision du capitaine Dreyfus. Deux ans après eut lieu l'Exposition universelle de 1900. La section bretonne était assurément la plus vivante et la plus pittoresque des expositions provinciales.

Enfin, de 1899 à mai 1902, ce fut un Nantais, Waldeck-Rousseau, qui fut Président du Conseil.

§ 2. — **La Bretagne économique.** — De nos jours, la prospérité de la Bretagne n'a fait que s'accroître. De 2.900.000 habitants en 1872, sa population était en 1901 de près de trois millions et demi d'habitants, en moyenne, 95 au kilomètre carré, alors que la moyenne n'est, en France, que de 71 ; le Finistère, à lui seul, a 122 habitants par kilomètre carré.

Le commerce de la Bretagne est des plus florissants. Une des principales industries consiste dans l'élevage des chevaux. A lui seul, l'arrondissement de Morlaix en exporte par an près de 15.000. A côté du robuste animal de transport on remarque dans la race chevaline bretonne les élégants étalons de *Corlay* qui, à la force, joignent une grande finesse.

La pêche à la morue fait sortir chaque année des ports bretons plus de 400 navires ayant un équipage total de 12.000 matelots qui constituent la plus sûre réserve de la flotte de guerre française qui compte trois quarts de marins bretons.

L'industrie des conserves et notamment de la sardine y est plus importante que partout ailleurs. On peut presque dire que ce sont les usines de Bretagne qui fournissent le monde entier de sardines.

Enfin, la grande activité, due à leur situation à l'embouchure de la Loire, fait tenir aux ports de Saint-Nazaire et de Nantes un des premiers rangs dans le commerce exportateur et importateur de la France.

§ 3. — La Bretagne aux élections de 1902. — La Bretagne est représentée à la Chambre par 43 députés. Une preuve de l'augmentation de sa population est que l'on a dû créer en 1902 une nouvelle circonscription électorale, en Basse-Bretagne, à Lorient.

Tableau comparé des opinions par département.

Opinions	Loire-Inf.	Morb.	Finist.	Côtes-du-N.	Ille-et-Vil.	Totaux
Progressistes......	2	»	3	2	2	9
Républicains.......	»	»	2	»	»	2
Radicaux.........	»	»	1	1	1	3
Rad. Soc.........	1	1	1	1	»	4
Nationalistes......	1	»	»	»	1	2
Libéraux..........	»	5	3	4	2	14
Royalistes........	4	2	»	1	2	9
Nombre de députés.	8	8	10	9	8	43

Malheureusement pour la Bretagne, ils sont fort peu nombreux, les députés bretons qui, à la Chambre, s'occupent de questions intéressant le pays qui les a élus.

§ **4. — Les événements en Bretagne en 1902.** — Au mois de juillet 1902, la Chambre, sur la proposition de M. Combes, président du Conseil, vota une loi qui défendait aux congrégations non autorisées d'ouvrir des écoles. Cette loi a provoqué en Bretagne les plus vives protestations. Les religieuses ayant refusé de demander l'autorisation au

gouvernement et de quitter leurs écoles, il fallut employer la force pour les expulser. Le Finistère en particulier fut pendant près d'un mois en état d'effervescence. Les paysans, très attachés à leurs bonnes sœurs, s'opposèrent à leur départ ; les routes furent barricadées par eux, les étrangers arrêtés, et nuit et jour, ils montèrent la garde autour des communautés, armés de fusils, de pen-baz et de faux. La gendarmerie ne put suffire à expulser les sœurs. Il fallut employer la troupe. Heureusement il n'y eut pas de coups de fusil de tiré et, après plusieurs charges, des bousculades et des horions, la force armée vint à bout de la résistance et les unes après les autres, les bonnes sœurs furent expulsées.

§ **5. — L'Interdiction du Breton.** — Au mois d'octobre 1902, M. Combes adressa aux préfets de Basse-Bretagne une circulaire interdisant aux prêtres de se servir de la langue bretonne dans les divers exercices du culte. Cette nouvelle provoqua également des protestations énergiques, de nombreux prêtres refusèrent d'obéir ; les maires à qui la circulaire ordonnait de vérifier si les prêtres se servaient du Breton, organisèrent, dans le Finistère, une réunion de protestation où ils déclarèrent ne pas se soumettre.

Interdire dès à présent l'usage de la langue à l'Eglise est un peu précipiter les choses, car beaucoup de Bretons ne parlent que la langue celtique, principalement ceux qui ont entre 40 et 60 ans. La génération nouvelle comprend le français si elle ne le parle pas. Quand la vieille génération aura disparu,

et que pas un Breton n'ignorera le français, le gouvernement pourra alors ordonner que les prêtres prêchent dans cette langue mais en ce moment l'application de la circulaire est impossible, car le prêtre, prêchant en français, ne se ferait pas comprendre d'une bonne partie de ses paroissiens. Et enfin, on n'a pas le droit d'empêcher un peuple de parler sa Langue.

Le gouvernement français devrait encourager la langue bretonne au lieu de la proscrire. L'Angleterre elle-même permet aux peuples celtiques placés sous sa domination le libre usage du gaëlic à l'Eglise ét à l'Ecole où il est enseigné concurremment à la langue anglaise.

La France ne voudra pas rester en arrière de libéralisme sur sa puissante voisine et il est à souhaiter que le mouvement décentralisateur portera bientôt ses fruits.

§ 6. — **Le mouvement régionaliste.** — Depuis le premier Empire, Paris absorbe tout, grâce à une Centralisation excessive, et le mouvement en faveur de la Décentralisation prend de plus en plus d'importance.

Une division de la France en régions de quatre ou cinq départements donnerait les meilleurs résultats. La reconstitution des anciennes provinces conciliée avec la civilisation moderne, grouperait autour du chef-lieu de région les énergies provinciales dispersées à Paris et aux quatre coins de la France. Elle remettrait en honneur les idiomes et les usages locaux et empêcherait l'émigration de toutes les forces du pays vers la capitale où elles vont se perdre

ou s'anémier. Le faisceau des petites patries serait le plus sûr garant de la prospérité de la Grande.

De plus, en rendant aux provinces une certaine part d'initiative, le gouvernement mettrait la République à l'abri d'un coup de main tandis qu'aujourd'hui un aventurier une fois maître de la capitale serait maître de la France car la province habituée à attendre, pour tout faire, le mot d'ordre de Paris, ne pourrait prendre les mesures répressives qu'il faudrait pour réagir contre un coup d'Etat.

§ 7. — **Le mouvement panceltique.** — Un mouvement qui s'accentue de jour en jour et partout est le groupement des peuples par race. Et, rien n'est plus rationnel que ces rapprochements basés sur l'ethnographie et la linguistique qui répondent à une communauté d'origine et d'aspiration, alors que les groupements par nation ne sont presque toujours que le résultat de guerres, d'injustices et de spoliations. Les Celtes, depuis longtemps séparés et disséminés, ont pendant la dernière moitié du XIXe siècle tenté des rapprochements panceltiques.

Les rameaux celtes du monde sont : les Irlandais, les Gallois, les Ecossais, les Cornwaillais, les habitants de l'île de Man, les Bretons d'Armorique, et les Celtes d'Angleterre émigrés aux Etats-Unis où ils forment d'importants groupements.

En 1867 eut lieu, à Saint-Brieuc, le premier congrès panceltique ; puis ce furent dans l'ile de Bretagne les *Estedfoddau d'Abergravenni* et de *Caer Marten*. Enfin en 1897 eut lieu à Cardiff un important congrès panceltique où se réunirent les représentants de tou-

tes les nations celtes qui, après s'être longtemps ignorées, se sont ainsi retrouvées pour fraterniser et discuter les meilleurs moyens pour conserver à la race les caractères qui lui sont propres et propager ou restaurer dans chaque pays l'idiome celtique qui y fut ou y est encore parlé.





CONCLUSION

J'ai tâché dans cet ouvrage de retracer l'histoire du Peuple Breton depuis son arrivée en Armorique jusqu'à nos jours. Puissé-je avoir mené à bien cette œuvre bretonne.

On a vu dans les pages qui précèdent le passé et le présent de la Bretagne : le passé est plein de gloire ; quant au présent, il se dessine d'une façon indécise car la Bretagne est à l'époque actuelle à ce qu'on nomme : *un tournant de l'histoire*.

Quant à l'avenir, nul ne sait ce qu'il réserve à la Bretagne. Ou, gagné par le parisianisme qui envahit et dépeuple chaque été les côtes bretonnes, décimé par l'alcoolisme, ayant délaissé sa langue et ses traditions celtiques qui sont sa force et son âme, le Peuple Breton, se latinisera au lieu de rester Celte, et sera englobé dans la décadence à laquelle semblent vouées les races latines.

Ou, si au contraire les Bretons ne délaissaient pas leurs traditions et leur foi, s'ils réagissent contre l'alcoolisme et, surtout, si les Bas-Bretons conservent leur langue nationale, en la propageant parmi

leurs compatriotes de la Haute-Bretagne qui, bien que l'ayant oubliée, n'en sont pas moins Bretons par le sang et par le cœur, la race bretonne alors se relèvera au lieu de péricliter et reprendra dans le monde la place glorieuse qu'elle occupait autrefois.

YVES SÉBILLOT.





TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

De l'arrivée en Armorique à l'an 938.

DEUXIÈME PARTIE

La Bretagne Duché (938-1491).

TROISIÈME PARTIE

La Bretagne province (1491-1789).

QUATRIÈME PARTIE

La Bretagne de 1789 à nos jours.



Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.